

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

CONTES
ET
HISTOIRES

PAR
NAPOLÉON ROUSSEL

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET C^e, EDITEURS
2, RUE TRONCHET.

—
1855

FRONTISPICE.



LECTURE DES CONTES ET NOUVELLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. MEYRUEIS ET C^e,
rue Saint-Benoit, 7. — 1855.

CONTES

ET

HISTOIRES

I

INTRODUCTION

Il n'est pas un de vous, sans doute, mes jeunes lecteurs, qui ne sache exactement la différence qui existe entre un conte et une histoire ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que, bien souvent, les histoires qu'on nous donne ne sont guère que des contes ; ou du moins la vérité en a été tellement altérée que ce n'est plus la peine de lui conserver le nom d'histoire. Ainsi, par exemple, on nous dit

qu'un guerrier nommé Alexandre a jadis existé ; ce n'est pas douteux. Mais on veut nous expliquer ses intentions, ses projets secrets ; j'avoue qu'ici je n'ai plus une aussi grande confiance à toutes ces explications. Le cœur de l'homme est si rusé que les historiens qui veulent découvrir ses mobiles secrets risquent bien de se tromper. Un conte, du moins, s'il n'est pas vrai dans son ensemble, est vrai dans ses détails qui sont écrits d'après nature, et finalement, peut-être est-il plus instructif avec sa fiction avouée, que l'histoire avec sa vérité tronquée. Voici un exemple qui vous apprendra jusqu'à quel point on doit se confier aux historiens.

En 1823, je me rendais de Lyon à Genève ; à quelque distance du fort de l'Ecluse, sur une route étroite bordée à gauche par la montagne à pic, et à droite par un profond précipice au bas duquel coulait le Rhône, notre diligence était lancée au grand galop. Il s'agissait d'atteindre une voiture qui nous précédait. Hélas ! nous l'atteignîmes si bien que l'élan des chevaux et la rapidité de la descente nous forcèrent à la dépasser. Pour cela, il fallait passer sur le bord du précipice ; la largeur de la route était juste celle de la voiture ; le postillon lâche donc ses guides, les chevaux galopent, la voiture prend le passage étroit, le gazon du bord s'éboule sous les roues et nous roulons, quinze voyageurs, dans

l'abîme! Mais Dieu, plus prévoyant que l'homme, avait permis que notre voiture vînt tomber en face d'un gros chêne qui l'arrêta dans sa marche, et nous en fûmes tous quittes pour quelques contusions. Les plus maltraités, ceux qui furent meurtris, rompus, brisés, ceux qui descendirent jusqu'au fond, les plus malheureux enfin, furent une douzaine de..... melons. C'était merveille de les voir (je le pense, du moins, car je ne l'ai pas vu), c'était merveille de les voir bondir de l'impériale sur les rochers, des rochers sur le gazon, se meurtrir en route et arriver tout blessés sur le bord du fleuve. Voilà l'histoire dans toute sa crudité; maintenant vous allez voir comment on la raconte.

Six ans plus tard, je parcourais la même route en sens inverse, monté sur l'impériale d'une diligence et placé à côté du conducteur. Dans le coupé se trouvait un Anglais qui, un carnet et un crayon en mains, prenait des notes sur tout ce qui se trouvait sur la route; je suppose qu'il avait l'intention d'écrire son voyage. De temps à autre il interpellait le conducteur pour lui demander le nom d'un village, d'une ruine, d'un chemin, etc. Le conducteur, à moitié endormi et contrarié d'être si souvent réveillé, lui répondait tout de travers, mais enfin lui répondait quelque chose. Je connaissais moi-même assez bien la route pour voir qu'il disait

un nom pour un autre, je lui en fis l'observation et il me dit : « Ah ! bah ! ces Anglais, ça vous fait toujours mille questions, et pour avoir plus tôt fait je leur dis le premier mot qui me vient à la bouche¹. » Dans ce moment nous étions à la descente du Sardon, en face d'une ruine de château.

Qu'est-ce là ? dit l'Anglais. — Un couvent, répond le conducteur.

Et l'Anglais écrit gravement sur son carnet : « Sur la gauche, ruine d'un beau couvent. » Au bas de la montagne était Pont-d'Ain.

« Quel est ce village ? dit l'historien questionneur. — Turlututu, répond le cicérone. — Ah ! » Et sur le carnet l'autre écrit tout du long : « Turlututu. »

Enfin nous arrivons à l'hôtel, nous nous mettons à table, et l'Anglais se met à interroger les commis-voyageurs sur les curiosités de la route. De récits en récits on en vient au chapitre des accidents, et surtout des accidents survenus sur ce même chemin.

« Ah ! dit alors le maître d'hôtel qui tournait autour de la table pour servir, il y a six ans qu'un fameux accident est arrivé à la concurrence. Figurez-vous que trente voyageurs étaient dans la voi-

¹ Il n'est pas inutile de dire que ceci est tout à fait historique.

ture, et qu'elle allait au grand galop pour atteindre la grande messagerie, et voilà que, pan ! la concurrence tombe dans le précipice ; et tous les paysans du lieu vous diront comme moi qu'ils ont vu douze têtes de voyageurs qui roulaient au fond du précipice ! »

L'Anglais tira son carnet, tailla son crayon et écrivit : « En 1823, douze têtes de voyageurs au fond du précipice ! »

Des têtes-melons, me dis-je à moi-même, voilà comment on écrit l'histoire.

Depuis lors, mes enfants, je me suis toujours défié, non de l'histoire, mais des historiens ; c'est pourquoi j'aime mieux, tout en faisant comme eux, vous dire franchement : Je vais vous faire un conte.



Adolphe, sans hésiter, pose sur son nez le tube qui, sans hésiter non plus, tombe à terre où il vola en mille éclats.

II

J'EN FERAIS BIEN AUTANT !

Adolphe avait un frère aîné et une sœur cadette, c'est-à-dire qu'il tenait le milieu entre les trois enfants de M. et madame Delahaie. Mais cette place

intermédiaire ne satisfaisait pas ses prétentions : il voulait bien être plus grand que sa sœur, mais il ne consentait pas à paraître plus petit que son frère; en deux mots, partout il cherchait à primer. La chose lui était facile auprès d'Emma, douce et timide petite fille de huit ans, mais plus rude avec Edouard, qui, âgé de douze ans, sentait bien sa supériorité de force et d'intelligence. Tout ce qu'Adolphe croyait savoir, il s'en vantait devant sa sœur d'un air à dire : Je parie que tu ne sais pas cela? et à tout ce qu'il voyait accomplir à son frère aîné, il opposait constamment ces paroles : « *Moi, j'en ferais bien autant !* »

Un jour que le père et la mère étaient sortis, et que la bonne était à la cuisine, les trois enfants laissés à eux-mêmes s'amusaient dans la salle à manger. Adolphe, que le regard d'aucun maître ne gênait dans ce moment, et qui de plus avait son frère et sa sœur pour témoins de ses prouesses, donna libre cours à ses prétentions de mieux faire que tout le monde et à son désir d'être admiré. Il se coiffe d'un chapeau de papier; d'un bâton fait deux baguettes pour battre du tambour sur un fragment d'assiette suspendu à son cou, et se met alors à parcourir la chambre, la tête haute, le pas ferme; et, de sa bouche altière, laissant sortir un orgueilleux *ran, tan, plan!* il passe et repasse devant sa

sœur, tout occupée de ses petits chiffons. Comme elle n'y prend pas garde, Adolphe met le pied sur la poupée pour distraire sa sœur et s'en faire regarder; mais la douce Emma rapproche d'elle ses jouets trop dispersés, et laisse passer et repasser son frère sans lui jeter un seul regard. Adolphe vexé revient sur ses pas, frappe plus fort sur sa faïence, crie plus haut son *ran, tan, plan!* et finit par marcher à dessein sur les petits doigts d'Emma, travaillant à retirer près d'elle robes et fichus. La petite fille pousse un cri; mais, persuadée que son frère l'a blessée sans intention, elle reprend sa couture sans se plaindre d'Adolphe, et, chose bien pire pour la vanité de celui-ci! sans même lever les yeux Adolphe eut d'abord un remords en entendant le cri de sa sœur; mais le naturel reprit bien vite le dessus. Comme Emma ne disait plus rien, il revint à son premier manège, et cette fois fut obligé, de dépit, de crier à sa sœur qui tenait la tête toujours baissée : « Mais regarde moi donc! je suis tambour, « et même tambour-major! ran, tan, plan, tan, « plan! » et il fait sauter sa baguette, — et il recommence son roulement, et il lève haut la tête, — et il marche plus raide et plus altier. Enfin, tout bouffi de lui-même, il ne voit plus ni son frère, ni sa sœur, ni la poupée salie, ni les doigts écorchés; il n'a plus d'yeux et de pensée que pour son morceau

de bois mis en deux, son fragment d'assiette et le chiffon de papier posé sur sa tête! Oh! que la vanité est ridicule quand on la découvre chez les autres; et cependant, comme nous la trouvons douce à satisfaire lorsqu'elle est dans notre propre cœur! Vous allez en voir une nouvelle preuve dans les sottes prétentions d'Adolphe.

Enfin, rassasié de gloire, et désireux de briller aux yeux d'un personnage plus important que la petite Emma, Adolphe se tourne vers son frère occupé de ses jeux. Tout ce qu'Edouard fait, Adolphe veut le faire; partout où l'aîné porte sa main, le cadet veut mettre la sienne, et il revient toujours à son refrain : « *Moi, j'en ferais bien autant!* » Malheureusement pour Adolphe, Edouard n'était pas d'aussi bonne composition que sa sœur, et, sans avoir le désir d'effacer personne, il avait toutefois la prétention de ne pas se laisser effacer. Dans ce moment il s'amusait à faire tenir en équilibre sur son nez un long tube de verre, débris d'un instrument de physique à lui donné par son père. Le tube fragile restait debout; s'il penchait à droite ou à gauche, l'œil et le pied d'Edouard, rapide et léger, le suivaient dans les plus imperceptibles oscillations, et l'aiguille de cristal restait toujours d'aplomb.

« Ah! j'en ferais bien autant, lui crie Adolphe en étendant la main pour saisir le verre. — Toi?

dit Edouard d'un ton de mépris. — Oui, moi! donne et tu verras! — Je m'en garderai bien! — Oui, parce que tu as peur que je fasse mieux que toi! — Non; mais parce que je crains que tu ne le casses. — Je te parie que non! — Eh bien essaye, et si tu le laisses tomber je te donne un soufflet! — Soit! »

Se croyant trop sûr de réussir pour avoir le soufflet à craindre, Adolphe, sans hésiter, pose sur son nez le tube qui, sans hésiter non plus, tombe à terre où il vole en mille éclats.

« Maladroit! lui dit Edouard, lui donnant à double et à triple le soufflet promis; tu vois comme tu en as fait autant? »

Mais Adolphe, persuadé qu'il n'a non moins de force que d'adresse, au lieu de fuir sous la grêle de taloches qui lui tombe de l'orient et de l'occident, c'est-à-dire de la main gauche et de la main droite, Adolphe veut lutter, rendre les coups, et finit par succomber dans la bataille. Edouard le tient couché par terre, continue de lui administrer des soufflets, et lui dit : « *Tiens, fais-en donc autant!* »

La honte de sa défaite auprès de son frère ne guérit pas mieux Adolphe que son triomphe auprès de sa sœur. Lorsqu'il eut essuyé ses yeux, secoué ses vêtements, il se rendit bien vite l'estime de soi-même; toutefois il jugea convenable

de chercher un autre théâtre à ses exploits. Où aller? Il vint à la cuisine fureter dans tous les coins, rôder autour de Marie, cherchant quelque nouveau moyen de se faire admirer.

La cuisinière, comme tant d'autres domestiques, laissait l'ouvrage dès que ses maîtres étaient absents. Elle lisait dans ce moment à haute voix un almanach, et, comme plus d'une cuisinière encore, elle ne le lisait pas très couramment; Adolphe l'entendit, haussa les épaules, et lui dit :

« Je lis bien mieux que ça, moi! — Tant mieux pour toi, dit Marie piquée. — Tiens tu vas voir! — Laisse-moi tranquille, je ne veux rien voir. — Moi, je veux! » dit Adolphe, impertinent par vanité; et, arrachant le livre des mains de la cuisinière, il lut vers la fin du volume ces mots avec emphase :

Rien n'est insupportable

Comme la vanité, même chez le savant;

Mais combien plus encore chez cet être incapable

Qu'on appelle un enfant!

Se croyant sans pareil,

Ce vermisseau, perdu sous un pied d'éléphant,

Lève la tête et dit, regardant le soleil :

J'en ferais bien autant!

Adolphe jeta le livre sur la table sans trop se creuser la tête pour le comprendre, mais sentant bien toutefois qu'on n'y faisait pas l'éloge de ceux qui se croient bons à tout sans être capables de rien. Cherchant toujours quelque nouvelle prouesse à dire ou à faire, il ouvrit le tiroir de la table, y prit le livre de ménage où Marie inscrivait ses dépenses, et au milieu d'un grand éclat de rire il lut ce qui suit :

o a nion.	4 sous
po ro.	2 sous
pin.	15 sous

« Ah! la belle orthographe! — N'est-ce pas? dit Marie; tu en ferais bien autant? — Non; mais beaucoup mieux. On écrit *ognon*, et non pas *o a nion*; le mot pain s'écrit avec un *a*, et non pas *pin*. Si tu veux, ma bonne, je te donnerai des leçons? »

Mais un coup de sonnette se fait entendre, et Marie court ouvrir à M. et madame Delahaie sans donner de réponse au jeune et pédant professeur. Adolphe ne perd pas de temps, et vient dire à son père que, pendant son absence, il a appris l'exercice à sa sœur, enseigné son frère à faire des tours d'adresse, et donné une leçon d'orthographe à la cuisinière. Le père, qui connaît l'habitude que son fils a de se

vanter, et qui ne laisse pas échapper une occasion de l'humilier, fait venir près de lui, en présence de l'enfant, son frère, sa sœur, Marie, et leur demande tour à tour :

« Qu'a fait Adolphe en mon absence? — Papa, dit aussitôt Edouard, il m'a brisé mon grand tube de verre. — Et avec toi, mon Emma? — Rien, dit sa sœur, voyant l'orage qui se préparait contre son frère. — Comment rien? Adolphe cependant... — C'est vrai, mais il ne m'a pas bien fait mal. — Fait mal, dis-tu? il t'a donc blessée? — Oh! seulement écorché le doigt avec les clous de son soulier; mais il n'a guère appuyé. — Pauvre enfant! et c'est toi qui l'excuses! et c'est lui qui se vante! — Et vous, Marie, avez-vous fait de grands progrès en orthographe? — Monsieur, je ne connais pas ça. Est-ce qu'on en vend au marché? — Ainsi, dit le père, se tournant vers Adolphe, pour te vanter tu m'as fait trois mensonges! Tu seras trois fois puni : une heure de cachot, point de souper, et demain... demain je te réserve une punition qui peut-être sera plus efficace. »

Adolphe, accompagné de sa bonne, se dirigea vers la petite chambre qui servait de cachot; et comme Marie en tirait avec effort la porte gonflée par l'humidité, sans pouvoir l'ouvrir, le naturel revint au galop : « Tu vas voir, lui dit Adolphe, si

je ne l'ouvre pas, moi! » En effet, il l'ouvrit et y fut enfermé à double tour; il était presque orgueilleux d'avoir ouvert la porte pour se faire mettre en prison.

Tandis qu'Adolphe passait son heure de cachot à regarder un tableau suspendu sur une cheminée, et à le reproduire avec un charbon sur la muraille, en se disant à lui-même : *J'en ferais bien autant!* son père cherchait comment il pourrait le guérir de sa malheureuse vanité. Le moyen qu'il imagina fut une partie de plaisir. Combien de petits garçons qui aimeraient être corrigés de cette manière, et qui recevraient volontiers un bonbon pour chaque faute! Toutefois ce n'est pas tout à fait ainsi que l'entendait le père d'Adolphe; au reste, nous allons voir comment il s'y prit.

M. Delahaie annonça pour le lendemain jeudi une promenade à la campagne. On devait aller en famille goûter sur l'herbe, courir dans les champs, franchir des fossés, manger des gâteaux. Oh! c'était là pour les trois enfants le comble du bonheur!

« Moi, une fois, dit Adolphe, j'ai fait à pied une course de cinq lieues! — Dans ce cas, dit le père, nous ne prendrons pas de voiture, ce sera plus économique; et puisqu'Adolphe, le plus jeune, a de si bonnes jambes, nous pouvons bien tous le suivre

sans fatigue ; au besoin, la bonne portera notre petite Emma. — Mais, papa, dit Adolphe, cependant la voiture... — Du tout ! tu as fait cinq lieues, nous n'en avons que deux à faire, ainsi tu vas arriver, j'en suis sûr, gai comme un pinçon, léger comme une biche. »

Vous comprenez déjà quel était le plan du père pour corriger son fils : il voulait l'obliger à faire toutes les choses dont il se vanterait, afin de le convaincre ainsi de son impuissance ou de l'obliger, du moins, à plus de modération dans ses vanteries.

Le jeudi matin, la famille Delahaie fit ses paquets pour le voyage ; comme ils se rendaient près d'un bois retiré, où ne se trouvait aucune provision, ils durent emporter avec eux le déjeuner. Or on déjeune toujours bien après une course de deux heures ; on prit donc force pâté, saucisson et bouteilles de vin ; les enfants sautaient de joie à la vue de tous ces préparatifs ; ils allaient d'une provision à l'autre, les regardaient, en soulevaient les paquets et croyaient déjà les tenir sous la dent ; il leur semblait que tout cela était bien meilleur mangé dans un pré que servi sur la table. Au moment de partir, le père dit aux enfants :

« Puisque nous n'avons pas de voiture, chacun de nous portera son fardeau : Marie se charge

d'Emma; moi des bouteilles; Edouard, le plus fort de vous deux, portera le pâté, et Adolphe le saucisson. — Oh! je suis bien aussi fort que lui, dit Adolphe. — Eh bien! porte donc son paquet, reprit le père. »

Et le fanfaron fut bâti du fardeau le plus lourd. Il n'y avait pas moyen de reculer; on partit. Cependant plus ils avançaient, plus Adolphe trouvait la route pénible et le paquet pesant. Bien des fois il regretta la voiture; bien souvent il eût volontiers changé l'énorme pâté contre le léger saucisson; mais la vanité qui l'avait fait se vanter l'empêchait de se plaindre, et, tout en traînant la jambe, changeant son fardeau de main, il suivit d'assez loin tous les autres qui marchaient à peu près sans fatigue. Quand il était trop en arrière, son père tournant la tête lui criait : « Allons! toi qui as fait cinq lieues, et toi qui es si fort, marche donc devant nous; montre-nous le chemin! » Adolphe reprenait courage, doublait le pas pendant deux minutes, mais hélas! pour le ralentir bientôt. Ils arrivèrent cependant, s'assirent sur l'herbe, et le pauvre Adolphe, en soupirant, s'étendit tout de son long.

Un peu de fatigue donne l'appétit; beaucoup de fatigue le fait perdre; Adolphe n'eut donc pas grand désir de toucher aux provisions; cependant il aimait tout cela, mais il n'avait pas le courage de

manger ; il aurait presque pleuré de rage de n'avoir pas faim !

A la fin du repas, Marie apporta des noisettes qu'elle venait de cueillir dans le bois ; pour les briser, il n'y avait là ni pinces ni marteau ; le bon père prêta donc ses dents à toute la famille. Adolphe aussi voulut casser les noisettes de la même manière ; M. Delahaie le lui défendit ; l'enfant insista, se disant assez fort ; il fut si fort en effet, si fort, qu'il cassa en même temps la noisette et sa dent.

« Je vois que tu n'as pas besoin de moi, lui dit M. Delahaie, je vais donc partager ma provision de noisettes brisées entre ton frère et ta sœur. Maintenant, allons courir les champs ; j'espère que vous avez assez dîné et que vous êtes bien reposés ? — Oh ! oui, dit Adolphe, se relevant et marchant avec peine ; moi je puis courir et sauter. — Sauter ? dit le père en souriant. — Oui, je parie de franchir ce fossé ? »

Le fossé, plus large que profond, était plein d'eau.

« Non, dit le père ; ton frère à la bonne heure ; il est plus grand et moins fatigué que toi. Voyons, Edouard, franchis-moi ça d'un seul bond. »

Edouard, bien reposé et bien nourri, s'élança, et d'un saut se trouve sur l'autre bord ; là il se retourne, et sur une seule jambe revient près de M. Delahaie. La gloire d'Edouard blessa la vanité

d'Adolphe, qui, malgré sa fatigue, ne put retenir un : « *J'en ferais bien autant !* — Soit ! dit le père. »

Adolphe pose son habit, fait trois pas en arrière, s'élançe et vient tomber juste au milieu de l'eau ! Heureusement il ne se fit aucun mal ; mais la honte couvrait sa figure de rougeur. Ne pouvant rejeter la faute sur personne, il se mit à pleurer sous le prétexte de sa chute ; le père, trouvant la leçon bonne, et devinant bien ce qui se passait en lui, se contenta de répondre : « Je suis sûr qu'une autre fois tu n'en feras pas autant. »

Mais abrégeons le récit des épreuves d'Adolphe. Qu'il vous suffise de savoir qu'en revenant à la maison il eut la prétention de mieux connaître le chemin que son père, et que son père le laissa prendre la route qu'il disait la plus courte, ce qui lui fit faire de plus qu'aux autres une lieue de chemin. En arrivant à la maison avec Marie, qui l'avait accompagné dans ce détour, il trouva son père en train de raconter une histoire aux deux autres enfants ; en entendant les premiers mots, qu'il crut avoir lus quelque part, il s'écria :

« Oh ! moi je connais cette histoire. — Dans ce cas, dit le père, va de suite te coucher ; ton frère et ta sœur, qui ne la connaissent pas, resteront pour l'entendre ; » et Adolphe fut immédiatement mis au lit. Le lendemain M. Delahaie apprit à sa famille

qu'un beau puits artésien , auquel on travaillait depuis six ans, venait enfin de donner en abondance une eau jaillissant de cinq cent cinquante mètres de profondeur. Adolphe se rappelle le puits d'une basse-cour à la campagne, et il interrompt son père pour ajouter :

« Moi, l'autre jour, j'en ai vu un puits; et encore il était fameux celui-là! — Il serait donc inutile que tu vinsses avec moi voir celui dont je parle. — Mais, papa... — Du tout! ton frère, qui n'a rien vu de semblable, seul m'accompagnera. »

Cependant ces leçons répétées produisirent leur effet. Adolphe se flatta moins, bien qu'il en pensât tout autant. Il n'était pas encore véritablement humilié; son père le prit donc en particulier et lui raconta cette histoire :

« J'ai connu un petit garçon qui se vantait de tout faire beaucoup mieux que les autres, et qui, mis à l'épreuve, faisait beaucoup plus mal. Un jour, son père, partant pour la campagne, voulut prendre une voiture, l'enfant se dit capable d'aller à pied. Le père voulut le charger d'un léger fardeau; l'enfant prétendit en porter un plus pesant, et au bout du compte le petit vaniteux fut fatigué, harassé. Dis-moi, Adolphe, en eusses-tu fait autant? » Adolphe ne répondit pas. Le père continua : « Ce petit garçon se crut aussi fort que son père pour casser

les noisettes, et se brisa une dent ; aussi léger que son frère, et tomba dans un fossé ; mieux instruit du chemin que son père, et il arriva une heure après les autres. Dis-moi, Adolphe, en eusses-tu fait autant ? » Adolphe garda le silence. Le père reprit encore : « Le soir, on racontait une histoire pour la première fois ; l'enfant dit la connaître déjà ; il fut donc mis au lit. Le lendemain, son frère alla visiter une curiosité vraiment remarquable ; un jet d'eau chaude bouillonnante, jaillissant de cinq fois la hauteur du dôme des Invalides ; le petit savant, qui prétendait avoir toujours tout vu, resta tout sot à la maison. Réponds-moi donc, Adolphe, en eusses-tu fait autant ? »

Adolphe garda toujours le silence, baissa la tête et fondit en larmes. Enfin il se jeta dans les bras de son père, lui demanda pardon et se retira, se promettant bien à l'avenir de n'en plus faire autant !



Il le pousse du pied ; Asor ne se réveille pas. Il était mort,
bien mort de fatigue, de faim et de sa blessure.

III

DEUX AMIS

Ces deux amis étaient inséparables, bien qu'ils fussent de caractères fort différents. Il n'est donc pas toujours vrai de dire : « *Qui se ressemble s'assemble.* » Le plus âgé n'avait pas de plus grand plaisir

que de taquiner son compagnon , de lui imposer sa propre tâche, de le gronder sans motif, de le frapper par caprice et de le contraindre à venir lui demander pardon du mal que lui-même avait fait. Ce méchant garnement, nommé François, était un petit garçon de douze ans.

Quant à son camarade, au contraire, c'était bien la meilleure pâte des amis : toujours là, caressant, serviable, indulgent, baissant la tête sous les coups, sautillant de plaisir à la plus petite caresse et prêt à prendre, envers et contre tous, le parti de son rustre compagnon. Or, savez-vous comment s'appelait cet être si dévoué, si doux, si caressant ? Il se nommait Asor ; c'était un chien-mouton !

Quoi ! un chien plein d'humanité et un enfant cruel comme une bête ! Hélas ! hélas ! cela ne se voit que trop souvent, pour la honte de notre espèce. Mais, quoi qu'il en soit, j'en reviens à mon histoire.

François Bertrand était un enfant de troupe, et Asor, le chien de son père, était le fils adoptif de tous les soldats du régiment. L'un et l'autre suivaient l'armée, mangeaient du pain de munition et faisaient l'exercice : François, au commandement de son père, armé d'un fusil, et Asor, au commandement de François, muni d'un bâton. La discipline est sévère dans l'état militaire, mais la discipline paternelle est toujours plus douce qu'une

autre; vous allez en juger par une leçon que Bertrand donnait un jour à son fils.

« Allons, mon garçon, empoigne-moi ton petit fusil, et attention ! — Tout à l'heure. — Arrive donc, je t'attends. — Oh ! ça m'ennuie. — Viens, viens, ce sera bientôt fini; une charge en douze temps, et tu vas manger la soupe. »

La soupe en perspective fit enfin accepter l'exercice, et l'enfant prit son fusil.

« Portez arme ! »

Mais François se gratte le pied,

« Portez arme ! te dis-je. — Papa, est-ce que les Autrichiens ont des fusils aussi lourds que le mien ? — Il ne s'agit pas de cela ; je te répète de porter arme. — Oh ! c'est trop pesant ! — Eh bien ! prends ce fourreau de sabre, ça te fatiguera moins. Voyons. — Aïe ! je me suis écorché le doigt avec ce chien de fourreau. — Fais voir ! Oh ! ce n'est rien. Allons, mon garçon, obéis un peu plus vite, tu n'en seras que plus tôt libre. »

Enfin l'enfant porte arme, présente arme, met en joue, fait feu pour rire, et jette son fourreau à travers les jambes de son père en chantant :

En avant, marchons !

Contre les canons,

Le fer, le feu des bataillons !

Courons à la victoire !

« C'est ça ! » dit le père, entonnant le refrain et embrassant son fils :

Courons à la victoire !

Et la leçon fut finie. Vous voyez qu'elle ne fut pas très rude ; mais comme elle avait été courte et que l'heure de se rendre à la gamelle n'était pas encore venue , François prit fantaisie de faire répéter à Asor la leçon qu'il venait lui-même de recevoir. Au reste , le chien-mouton était déjà fait au métier, et l'enfant n'eut pas plus tôt levé la main en signe de menace , qu'Asor était déjà sur ses deux pattes de derrière.

« A ton tour, paillasse ! Portez arme ! »

Asor, qui n'avait ni sabre ni fusil, restait immobile.

« Je te dis de porter arme ! » reprend François , en lui appliquant sur le museau un coup de son fourreau de sabre.

Le chien baissa l'oreille et resta debout.

« Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que tu n'as pas de bâton. Tiens cette baguette de tambour. Reposez arme ! »

Et la baguette, glissant entre les pattes , descend debout sur le plancher.

« Bien ! mais un peu plus vite. Portez arme ! »

Le chien, ouvrant la gueule, fait un grand bâillement.

« Ah! paresseux, tu ne veux pas bouger! et un nouveau coup de fourreau vient corriger la pauvre bête, incorrigible, hélas! car elle était tout aussi incapable de relever son arme que de comprendre son maître.

« Arme bras! »

Le chien baissa l'oreille.

« Déchirez cartouche! »

Le chien branla la queue.

« Amorcez! »

Le chien tourna la tête.

« En joue, feu! »

Comme Asor ne fait pas feu, François, pour imiter le bruit d'un coup de fusil, lui applique, à tour de bras, un coup de fourreau sur le ventre.

« Aïe! fit Asor, se sauvant la queue entre les jambes. — Ah! tu quittes ton poste? Tiens, va à l'hôpital; » et le pied, faisant l'office du fourreau, Bertrand lui donne une dernière correction qui le chasse de la chambre.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que déjà le chien avait oublié le passé, et il revenait branlant la queue, la pointe du museau levée, faire les yeux doux à son jeune maître, et lui présenter la patte.

Cette double leçon d'Asor et de François suffit, je pense, pour donner une juste idée des deux héros de notre histoire.

« *Les jours se suivent, et ne se ressemblent pas,* » dit-on : ce proverbe est plus vrai que le premier. En effet, le lendemain, l'armée française devant livrer bataille, le père Bertrand, le sac sur le dos, vint, l'esprit préoccupé des chances de la guerre, donner le baiser d'adieu à son fils et une caresse à son chien.

« Mon garçon, dit-il à l'enfant, reste à la caserne, et sois sage. Je reviendrai demain, après-demain, ou plus tard... et si je ne revenais pas... — Eh bien ? — Eh bien... adieu ! » dit le vieux soldat, détournant la tête pour cacher une larme. Un roulement de tambour se fit entendre, et, après avoir une dernière fois serré son fils dans ses bras, Bertrand courut aux armes.

François, troublé d'abord par la tristesse de son père, se remit bientôt, et de son côté courut jouer dans la cour. Asor, voyant son maître s'éloigner, sortit avec lui et le suivit de loin.

Le lendemain Bertrand revint, mais revint grièvement blessé. François, averti, accourt l'embrasser, verse des larmes, mais enfin se console. Deux jours plus tard, il était déjà retourné à ses plaisirs. Asor vint s'établir au pied du matelas du malade,

et n'en voulut bouger ni jour ni nuit. Vingt fois on le chassa, vingt fois il revint, comme si sa présence était capable d'adoucir les souffrances du vieux soldat. Hélas ! sa compagnie lui fut douce, mais elle ne put faire l'impossible, et le pauvre blessé, s'affaiblissant de jour en jour, rendit l'esprit en priant Dieu pour son enfant, que sa mort laissait orphelin. A cette triste nouvelle, François fondit en larmes ; il demanda son père, que personne ne pouvait lui rendre, et se reprocha amèrement ses désobéissances passées. Le lendemain, quatre soldats portaient une bière ; François, la tête baissée, les yeux rouges, suivait en silence. Asor, non moins triste, marchait à ses côtés et lui léchait les mains en le regardant pleurer. Dans un bois près du camp, les soldats creusèrent une fosse, y déposèrent leur fardeau, et, en se retirant, ils engagèrent le petit garçon à venir avec eux boire la goutte pour se consoler. L'enfant les suivit ; le chien resta couché sur la terre qui couvrait son maître. Quand il fut seul, il poussa des hurlements prolongés, gratta le sol comme s'il voulait déterrer le mort et le rendre à la vie. La nuit vint, et il resta là. Le lendemain parut, et Asor ne voulut pas s'éloigner. Toujours triste, toujours larmoyant, seul, sans prendre aucune nourriture, il passa sur la tombe la seconde journée.

Cependant François, bien que réellement attristé,

avait cédé aux conseils de ses vieux camarades et chassé le chagrin par un peu de boisson. Le lendemain, en se réveillant, sa tristesse le saisit de nouveau; mais elle était déjà moins vive. Quelques jours plus tard, il faisait avec un certain plaisir l'inventaire des petits objets dont cette mort le mettait en possession; le soir déjà il formait des projets fondés sur l'indépendance qu'il venait d'acquérir, et, tout en donnant un soupir à la mémoire de son père, il ne put s'empêcher de sourire à la pensée qu'il était enfin son propre maître.

Il demanda et obtint de quitter le régiment pour retourner dans sa famille; il reçut donc un secours de route, fit un paquet de ses hardes, le suspendit au bout d'un bâton, et se mit en route en sifflant l'air : *Bon voyage, cher Dumollet!* Asor suivait, marchant lentement, la tête basse, et de temps à autre se retournant vers le bois solitaire, comme pour témoigner qu'il ne s'en éloignait qu'à regret.

« *Avec le temps tout s'oublie.* » Troisième proverbe qui ne fut, hélas! que trop bien vérifié dans cette circonstance, même par le fidèle Asor. Après quelques jours de marche, nos deux voyageurs étaient à peu près aussi gais que par le passé. Ils cheminaient ensemble, mangeaient ensemble; mais, par économie, ce n'était jamais à l'auberge. Quand l'appétit venait, François s'asseyait sur le bord du

chemin , détachait son paquet , et , en face d'Asor assis sur son derrière , il savourait avec délices un morceau de pain et de saucisson. Je ne sais si c'était encore par économie , mais François imposait à Asor d'assez maigres repas. Il ne lui donnait guère de son pain que les miettes qui tombaient sur le papier d'enveloppe , ou que la croûte brûlée qu'il trouvait trop amère ; il lui accordait bien aussi sa part de saucisson ; mais , hélas ! ce n'était guère que la bande de peau qui entourait la tranche. Asor , sans se plaindre , attendait toujours , et pour attendre avec plus de patience , il se léchait la moustache en faisant d'énormes bâillements.

Un jour que les deux compagnons venaient de terminer ensemble un de ces repas , aussi tristes pour l'un qu'appétissants pour l'autre , François , fatigué de porter son paquet , eut la fantaisie d'en charger le pauvre Asor. Le chien se prêta au caprice de son maître ; mais le paquet ne pouvait se fixer solidement sur son dos. La paresse elle-même rend industrieux : de son fardeau , François imagina de faire un bissac et de le charger comme un bât sur un âne ; ainsi il parvint à le faire tenir en équilibre sur l'échine d'Asor. La bête marchait avec peine ; l'enfant activait son pas à coups de bâton , jusqu'à ce qu'enfin le chien fléchit sous son fardeau et tomba épuisé de fatigue et de faim.

A l'instant même où François le relevait avec colère, un homme de mauvaise mine traversa le chemin : en voyant un petit garçon de douze ans seul avec son chien, ce malfaiteur crut pouvoir sans danger s'emparer de la charge de l'animal. Il s'approche, saisit le paquet et se dispose à fuir. L'enfant devine son intention et se met à crier à tue-tête en menaçant l'homme de son bâton. Une lutte s'engage : il est inutile de dire lequel des deux fut le plus fort. François reçut quelques fortes tataloches, fut obligé de lâcher prise, et le voleur resta maître de ses hardes. A la vue de son maître renversé et pleurant, le brave Asor reprit courage, montra ses dents, aboya de toutes ses forces et s'élança avec rage à la gorge du malfaiteur. La lutte, cette fois, ne fut plus aussi inégale ; mais la victoire resta encore pour le même parti, car le voleur, tirant un couteau, l'enfonça dans le ventre du courageux Asor dressé contre son assassin ; son sang, en jaillissant, vint tacher sa belle robe blanche et frisée. L'animal poussa des cris horribles ; mais, revenant vers son maître comme pour lui demander secours, il laissa à son ennemi le temps de s'enfuir. La blessure était profonde, il était urgent de la bander pour arrêter la perte du sang. François le comprit ; mais il ne lui restait d'autre linge que celui dont il était couvert. Que faire ? Déchirer sa

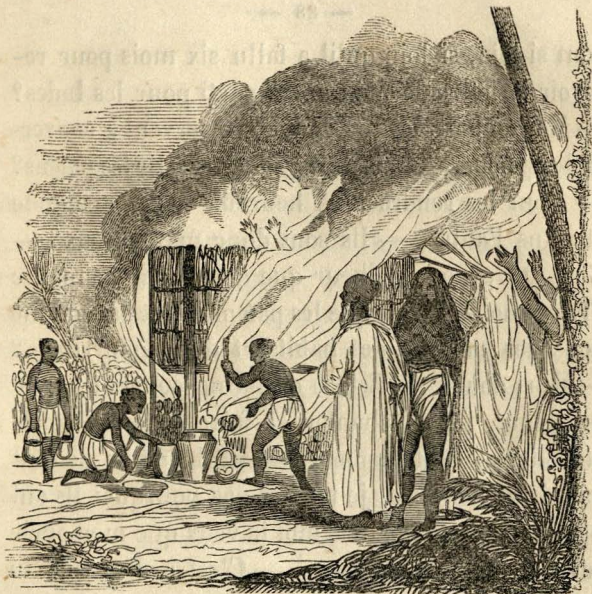
chemise? François en eut la pensée ; dans le premier mouvement, il posa même sa veste ; mais, réfléchissant ensuite qu'il n'en avait pas d'autre, ... qu'il trouverait, sans doute, des chiffons au village voisin, ... que, d'ailleurs, le sang coulait déjà moins abondamment, ... il remit son habit et fit signe à son chien de le suivre. Asor eut la plus grande peine à se remettre sur pied. Pour l'encourager, François le flattait de la main ; le chien, presque joyeux, répondait à ses caresses et cheminait, quoique bien lentement ; mais enfin les forces lui manquèrent ; il tomba sur le chemin. La nuit descendait ; le village était encore assez éloigné. Que faire encore? Porter Asor sur ses épaules? mais il était bien lourd! Ensuite, se dit François, il a peut-être besoin de repos ; laissons-le là, je viendrai le reprendre demain : et l'ingrat partit seul! Le chien, le voyant s'éloigner, poussa une douce et longue plainte, comme pour le retenir ; mais l'enfant doubla le pas et bientôt ne l'entendit plus. Arrivé au village voisin, François y demanda et reçut l'hospitalité, après avoir raconté son histoire. Le lendemain, de bonne heure, il retourna chercher Asor. Il le trouva bien à la même place, mais immobile. Il dort, se dit-il, réveillons-le. Il le pousse du pied ; Asor ne se réveille pas, ne fait pas le moindre mouvement : il était mort! bien mort de fatigue, de faim et de sa

blesse. Un remords de conscience saisit le coupable qui, sans bien s'en rendre compte, sentit cependant qu'il aurait pu faire davantage pour celui qui avait fait tant pour lui. Quelques mauvais traitements de moins, quelques morceaux de pain de plus, le sacrifice d'une misérable bande de linge, lui eussent sauvé la vie, et cependant il l'avait laissé mourir !

François reprit sa route, silencieux et triste, et dans un de ces moments où l'affliction amollit le cœur et ouvre les yeux, il se dit à lui-même : Quand je manquais aux ordres de mon père, mon père me reprenait avec bonté ; quand Asor manquait aux miens, moi, je le frappais avec colère. Mon père est mort, son chien l'a pleuré pendant deux jours ; moi, j'étais à demi consolé le lendemain. Avec moi Asor partageait les fatigues du voyage ; avec lui je ne partageais pas mon pain. Pour me défendre, il a donné sa vie ; pour le sauver, j'ai refusé un morceau de chiffon ! Pauvre Asor ! que tu étais bon et fidèle ! Pauvre Asor ! tu valais mieux que moi !

Chers enfants, dites-moi, n'est-ce pas une honte que nous puissions recevoir des leçons d'une bête, et que nous, créés à l'image de Dieu, nous soyons devenus assez durs, assez méchants pour nous ravalier au-dessous de la brute ? Pour moi, toutes les

fois que je verrai un enfant maltraiter un animal ,
je lui raconterai l'histoire d'Asor et de François, et
toutes les fois qu'un de nous sera tenté de faire
une méchanceté , il fera bien de se dire : Asor lui-
même n'en eût pas fait autant !



Elle veut vivre ! avant tout vivre ! rien que vivre !

IV

UNE SUTTÉE ¹.

« Maman, disait un jour Julie à madame Granville, à quoi donc servent les missionnaires qui

¹ On appelle ainsi le supplice des veuves qui, dans les Indes, sont brûlées vives sur le bûcher où sont déposées les cendres de leurs maris.

vont si loin, si loin qu'il a fallu six mois pour recevoir la lettre de mon oncle parti pour les Indes? — Mon enfant, les missionnaires servent à convertir les païens. — Mais pourquoi convertir les païens? — Pour les rendre plus heureux dans ce monde et dans l'autre. — Ils sont donc malheureux? — C'est un grand malheur que de ne pas connaître l'Évangile. — Est-ce que les païens n'ont pas comme nous des maisons, des habits et de la nourriture? — Sans doute. — Est-ce qu'ils ne peuvent pas se promener, jouer, chanter et faire tout ce qu'ils veulent? — Certainement. — Eh bien! ils ne sont pas si malheureux; je ne vois pas pourquoi ils ont besoin de missionnaires, moi je veux que mon oncle revienne auprès de nous! — C'est-à-dire que tu regrettes les bonbons, les joujoux et les images qu'il te donnait quand il venait te voir? — Oh! c'est pas pour cela seulement; mais puisque ces vilains païens ont tout ce qu'ils veulent, je ne vois pas la nécessité de leur envoyer mon oncle pour missionnaire. — Eh bien! cette nécessité je vais te la faire sentir si tu veux écouter mon histoire. — Oh! pour une histoire... — Ecoute donc bien. — J'écoute. »

Bénarès est la plus belle et la plus grande ville des Indes ; elle renferme six cent cinquante mille habitants et mérite le nom de Rome indienne, car c'est là qu'est le siège de tous les prêtres de ces contrées ; c'est leur ville sainte, leur ville par excellence. Mais, pour bien comprendre ce récit, tu dois avant tout connaître deux particularités de la religion des Indous.

Il est de règle chez ce peuple qu'à la mort d'un homme sa femme soit brûlée toute vivante.

« Aïe. — Qu'as-tu ? As-tu déjà peur ? — Non ; mais brûlée toute vivante, cela doit bien faire mal ? — Tu pourras en juger dans un instant. Voici la seconde coutume dont je veux te parler. Le dieu des Indiens est une idole monstrueuse appelée Jugurnau. A chaque fête solennelle, elle est retirée de son temple, placée sur un char immense dont les roues larges et pesantes s'impriment profondément sur la route, et broient sans peine les pierres qu'elles y rencontrent. Mais, hélas ! les pierres qu'on y jette, les pierres qu'elles écrasent sont des hommes, et des hommes vivants ! — Horrible ! — Rassure-toi, ceci se passe aux Indes et nous sommes en Europe. Maintenant j'en viens à mon histoire qui t'expli-

quera mieux ces deux coutumes. — Mais d'abord cette histoire est-elle vraie ? — Complètement vraie ! Je n'y change rien, je n'ajoute ni ne retranche ; j'ai respecté jusqu'aux noms de ceux qui jouèrent aux Indes ce drame épouvantable. — J'ai déjà peur ! — Allons ! ne m'interromps plus, si tu veux que je réponde à ta première question : A quoi sert un missionnaire ? — Je ne dirai plus rien. — Dans la ville sainte de Bénarès vivait, loin des affaires qui l'avaient enrichi, un ancien négociant, homme respecté pour son âge et recherché pour sa fortune. Bien que sa vieillesse et ses infirmités dussent plutôt tourner ses pensées vers le ciel que vers la terre, ce vieillard, riche et goutteux, venait d'épouser une jeune, belle et douce Indienne nommée Polesbay, lorsqu'il tomba sérieusement malade. La jeune femme, mariée contre son gré, n'avait pas une affection très vive pour son mari ; cependant elle le soigna sur son lit de souffrance avec un dévouement filial. Mais tous les soins imaginables ne peuvent guère rétablir une santé ruinée par quatre-vingts ans d'existence et un demi-siècle de pénibles travaux ; aussi, après six mois de maladie, Daddah mourut-il entre les bras de son épouse. Cette mort, tu le sais, d'après la religion du pays, devait entraîner celle de la jeune Polesbay, et toute sa famille pleurait déjà la perte de cette chère enfant.

Le lendemain de la mort du vieillard, un prêtre indien vint donc trouver la veuve, et pour la consoler de la perte de son mari lui parla du bonheur, de la gloire qu'elle aurait à le suivre en montant vivante au milieu des flammes d'un bûcher. Polesbay frémit sans oser répondre. Le prêtre crut voir dans ce mouvement involontaire un signe d'hésitation ; alors, cessant d'exalter le bonheur et la gloire de brûler dans ce monde pendant une heure pour décrire la honte et les angoisses des flammes vengeresses pendant l'éternité, il lui fit un horrible tableau des tourments qu'elle aurait à souffrir au delà du tombeau si elle ne satisfaisait pas aux exigences de la religion dès ici-bas. La jeune femme, à cette effrayante peinture, trembla plus fortement encore, et, cédant sans être convaincue, elle promit enfin de monter sur le bûcher.

A peine le prêtre s'était-il retiré que Polesbay reçut la visite de son frère. Paunté aimait tendrement sa sœur et il venait la supplier de ne pas se soumettre à la coutume barbare de son malheureux pays. Il lui fit comprendre qu'elle serait protégée contre le fanatisme des prêtres et du peuple par le gouverneur européen qui résidait dans cette ville, et que du reste lui-même la prendrait sous sa protection. Polesbay, en écoutant son frère bien-aimé, resta d'abord morne, silencieuse et comme insen-

sible. Les paroles du brahme avaient si fortement exalté sa foi superstitieuse qu'elle n'avait devant les yeux, d'un côté que les tourments éternels, châtiement de son refus, de l'autre que la gloire sans prix de son obéissance. Un moment la jeune veuve fut ébranlée dans sa résolution ; mais, à la fin, la pensée des souffrances qui l'attendaient dans l'autre vie et de la honte qui couvrirait son existence même dans ce monde l'emportèrent sur l'amour de la vie, et Polesbay resta résolue à mourir.

Pendant cette lutte entre les sentiments naturels et les frayeurs superstitieuses de leur victime, les prêtres indiens, craignant de la voir leur échapper, hâtèrent les préparatifs du sacrifice, qu'ils fixèrent au lendemain.

Une foule innombrable de peuple attendait déjà la jeune femme sur le seuil de sa porte, lorsqu'elle sortit chargée de bijoux et entourée de jeunes filles portant des corbeilles de fleurs. A son arrivée la populace poussa de longs cris de réjouissance, comme pour exalter la gloire de la jeune martyre, mais peut-être aussi parce que chez ce peuple, comme, hélas ! chez tous les hommes, se trouvait un instinct de férocité qui de la vue d'un supplice se faisait une délicieuse fête. Suivie de ses parents, précédée par les brahmes indiens, la craintive Polesbay s'avavançait marchant avec peine, tantôt sou-

tenue par l'attente de la gloire, tantôt abattue par la crainte de la souffrance. Parvenue sur le lieu du supplice, elle distribua ses ornements à sa famille. Son frère seul n'était pas là ; les prêtres, redoutant son influence, l'avaient fait enfermer pour quelques jours. La jeune Polesbay, levant enfin les yeux, vit devant elle quatre pieux enfoncés en terre qui soutenaient, à mi-hauteur, un plancher chargé de bois. Elle comprit que c'était là que devait se terminer sa vie. Au-dessous de cette charpente, elle vit des branches d'arbres et des feuilles sèches disposées de manière à communiquer l'embrasement aux parties supérieures pour la consumer elle-même. En faisant le tour de l'appareil funéraire, elle eut le temps de remarquer que trois côtés du carré formé par les poteaux étaient clos par des nattes de paille, soit pour prévenir sa fuite, soit pour dérober au peuple la vue de ses souffrances. La quatrième face restait ouverte : c'était comme une gueule béante prête à recevoir sa victime. Toujours partagée entre le désir de vivre et la honte de reculer devant la mort, Polesbay parcourait lentement le cercle de prières, d'ablutions, de chants funèbres que les prêtres, pour la donner en spectacle, lui avaient imposé ; il semblait qu'elle voulût retarder l'instant si prochain, si terrible, de porter le pied sur le bûcher, par la lenteur qu'elle mettait

dans l'accomplissement de toutes ces tristes cérémonies : elle s'arrêtait ici pour jeter des fleurs à la foule, là pour plonger ses pieds dans les eaux du fleuve sacré, plus loin pour répéter ses prières ; et tandis que son âme était ainsi livrée à d'inexprimables tortures, une de ses compagnes la couvrait soigneusement d'un parasol pour garantir ses traits des ardeurs du soleil ; une autre, munie d'une gaze légère, agitait l'air autour d'elle pour lui donner un peu de fraîcheur. Pauvres insensées ! comme si ce beau corps qu'allait consumer la flamme pétillante avait beaucoup à craindre d'un peu trop de chaleur ou de lumière. Au reste, c'est ainsi que nous-mêmes nous nous préoccupons souvent de futilités en présence des objets les plus graves.

Mais enfin le corps de son mari est apporté. Cette vue ranime le fanatisme des prêtres, la joie du peuple, et rend le courage à la victime. Alors Polesbay, comme pour s'étourdir, s'élance avec rapidité sur le bûcher et se couche à côté de son époux. Aussitôt on se hâte de clore l'entrée sur elle en y jetant à profusion des branches et du feuillage ; un prêtre apporte une torche de résine à la flamme rougeâtre et ondoyante ; il la promène sur tous les points du bûcher pour activer la combustion et pour embellir cet horrible spectacle. La flamme se communique au plancher supérieur ; elle monte,

pétille et atteint sa victime. Polesbay pousse un cri ; pour l'étouffer les trompettes sonnent une fanfare. Mais la douleur dissipe la crainte, double les forces, et la veuve de Daddah n'est plus cette femme timide, craintive ; c'est une lionne qui rugit, c'est un être plein de force et de santé ; c'est une jeune créature qui veut vivre, avant tout vivre, rien que vivre ! Elle s'élançe, traverse les flammes, renverse tous les obstacles, et se précipite à travers la foule étonnée pour aller éteindre les flammes qui l'enveloppent et la poursuivent, dans les ondes du fleuve. Les prêtres furieux s'élançant pour la saisir et la ramener sur le bûcher ; mais au même instant Paunté, son frère, échappé de sa prison, arrive, se jette entre Polesbay et ses bourreaux, et se dispose à la défendre. D'un bras il entoure sa sœur encore flamboyante, de l'autre il lève sur les prêtres arrêtés devant lui une hache menaçante. Il y eut ici un moment de silence et de terreur qu'en vain je chercherais à décrire, mais qui ne fut pas de longue durée ; bientôt la flamme rapide se communique de la sœur au frère ; le courageux Paunté cède à la douleur, et Polesbay redevient la proie de ces bêtes féroces. Les prêtres s'emparent du corps de la jeune veuve évanouie, la portent en triomphe sur le bûcher, et, à la douce satisfaction du peuple, à la gloire du faux dieu Juggurnau, le

feu dévore cette innocente victime d'une horrible superstition.

Quelques jours après cet événement tragique, devait se célébrer la fête solennelle de la grande idole que je viens de nommer ; cette masse énorme par son poids, affreuse par sa forme, fut donc placée sur son char et promenée en triomphe au milieu d'une foule innombrable d'Indiens. Le même prêtre, qui avait exhorté la jeune Indienne au martyre et dirigé la cérémonie de son supplice, présidait encore à cette fête à côté du char de Juggurnau. Pendant la marche du cortège, les *faquirs*, c'est-à-dire les zélés sectateurs de cette monstrueuse idole, venaient en son honneur se faire broyer un membre sous les pieds des chevaux ou sous les roues du char ; l'un tendait son bras sur la route sanglante, l'autre sa jambe, un troisième sa tête, tous joyeux de souffrir ou de mourir ainsi pour la gloire de leur dieu. Tandis que le grand-prêtre excitait par ses chants, ses gestes et ses prières ces aveugles Indiens à gagner le ciel par ces sanglants sacrifices, et se délectait lui-même à la vue de ces corps mutilés, de ces membres broyés, seul spectacle capable d'éveiller encore une émotion dans son cœur endurci, un homme fend la foule et vient droit à lui, criant avec frénésie : « Ma sœur ! ma sœur ! rends-moi ma sœur ! » C'était Paunté, qui venait

chercher vengeance. Furieux, il s'avance ; de ses deux bras il enveloppe le prêtre et le lance avec force sous l'instrument du supplice. Le char poursuit sa marche, la roue touche à la tête du prêtre, elle tourne... et broie sans peine l'adorateur de l'idole, que le faux dieu laisse tranquillement écraser. L'horreur qu'inspire cette action pétrifie les spectateurs : peuple et prêtres sont immobiles et sans voix ; Paunté, qui pouvait prendre la fuite, reste là pour savourer jusqu'au fond la coupe de la vengeance. Mais enfin l'étonnement fait place à la fureur ; vingt fanatiques se précipitent sur le coupable, l'entraînent dans un cachot, et la procession continue paisiblement sa marche.

Le lendemain ils se réunissent pour se consulter sur le supplice le plus cruel qu'il serait possible d'infliger ; aucun ne pouvait leur suffire ; et ils passèrent ainsi huit jours à se creuser l'esprit pour inventer une torture plus longue et plus poignante ; enfin ils s'arrêtèrent au supplice *du mur*. Paunté fut placé debout, dans un lieu découvert, sous les rayons ardents d'un soleil indien. Là une muraille fut construite, adhérente à sa personne, de manière à ce que son corps vivant devînt comme le noyau de la maçonnerie. Ce travail fut élevé jusqu'à la hauteur des épaules ; la tête seule resta libre pour avoir à supporter plus longtemps les tourments de

la faim, le besoin du sommeil et les aiguillons qu'un soleil brûlant dardait sur son front découvert et dans ses yeux appesantis. Quelques jours plus tard, cet horrible échafaud n'était plus surmonté que d'un crâne dépouillé de ses chairs par les oiseaux de proie, qui l'avaient eux-mêmes abandonné.

« Assez ! assez ! maman. — J'ai fini, mon enfant. Maintenant tu sauras à quoi servent les missionnaires : ils vont au milieu de ces peuples leur apprendre qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu a horreur des sacrifices humains, et qu'il ne demande de nous, ses créatures, d'autre offrande que celle de nos cœurs. Mais, comme les Indes sont vastes, leur œuvre est bien loin d'être finie. Maintenant, dis-moi, Julie, comprends-tu à quoi servent les missionnaires ? — Oh ! oui. — Faut-il encore que j'écrive à ton oncle de revenir pour te donner des bonbons et des joujoux ? — Non ! non ! qu'il reste. Je voudrais, au contraire, vendre ceux que j'ai pour envoyer de nouveaux missionnaires. Mais, maman, je n'ai que quelques sous ? — Ma fille, les centimes de toutes les petites filles réunis feraient des francs, des pièces d'or, des billets de banque, et ainsi de nouveaux missionnaires pourraient partir. Commence donc par donner l'exemple, et si ton ardeur venait jamais à se refroidir, répète-toi

que dans notre siècle chaque jour voit jeter vivantes
dans les flammes de nouvelles Polesbay et broyer
sous le char de Juggurnau les têtes d'infortunés
Indiens!

ILLUSTRATION DE L'ÉVANGILE

V

L'INNOCENCE

Un jour (était-ce jadis? est-ce de notre temps? je l'ignore), un jour donc un peintre cherchait un enfant qui pût lui servir de modèle pour représenter l'innocence. Il avait déjà perdu la moitié de sa journée en vaines courses lorsqu'il rencontra dans un jardin un frère et une sœur folâtrant ensemble. Leur gaieté était si franche, leur air si enjoué; ils couraient l'un après l'autre et s'entre-répondaient avec tant d'abandon que l'artiste ne douta pas avoir enfin découvert l'objet de ses recherches. Il s'approche donc, tend la main à ses jeunes amis, et leur adresse cette question :

« Lequel de vous désire que je fasse son portrait? — Moi! moi! dit le frère avec vivacité. — Moi! moi! dit à son tour la sœur avec non moins d'empressement. — Mais accordez-vous ensemble, car je ne puis et ne veux faire qu'un seul portrait. — Eh bien! le mien, dit le jeune garçon en s'approchant. — Non! le mien plutôt, interrompit la jeune fille. — Moi, je l'ai demandé le premier. — Moi, je suis plus grande. — Moi, je veux! — Moi, je ne veux pas! — Je suis mon maître! — Toi, petit garçon? — Oui, moi! — Oui, maître de ta soupe quand tu l'as mangée! — Et toi... je te donne un soufflet! — Je t'en rendrai deux! — Oh! mes enfants, vous êtes aussi prompts à la colère qu'animés dans vos jeux. Mais, puisqu'il en est ainsi, je dois vous dire que votre dispute tranche la difficulté, car je cherche un modèle pour peindre l'innocence; vous voyez donc que je ne puis prendre ni l'une ni l'autre de vos figures enlaidies par l'injure et rouges de colère! »

Le peintre poursuivit donc sa route, laissant le frère et la sœur s'entregardant l'un l'autre. Chemin faisant, il rencontra un jeune garçon assis paisiblement sur le bord d'une haie; il fixait avec attention un petit objet brillant qu'il tenait à la main; par intervalle il éclatait en transports de joie et il s'écriait : « Oh! qu'il est joli! qu'il est joli! » Le

peintre s'approche et reconnaît que l'enfant tient un papillon. Un petit garçon de cinq à six ans en admiration devant un insecte, ou, comme le pensait le peintre, en extase devant le Créateur, lui parut une image parfaitement choisie pour le sujet qu'il voulait représenter ; il s'approche donc encore et se dispose à poser la main sur l'épaule de l'enfant, lorsqu'il s'aperçoit que celui-ci, armé d'une longue épingle, traverse de part en part la pauvre créature !

Le peintre attristé poursuit donc encore sa route, désespérant presque de jamais rencontrer l'objet de ses désirs.

Mais, se disait-il en marchant, je ne demande qu'un seul enfant, un seul qui puisse guider mon pinceau ; n'est-il pas une figure sur la terre uniquement empreinte de bonté, de douceur, d'innocence, sans qu'il vienne s'y mêler un sourire ironique, un regard irrité, un air de mépris?... Oh ! que vois-je ? le miroir de ces eaux limpides renferme-t-il donc ce que la terre ne possède pas elle-même ? quelle douce figure ! quel sourire enchanteur ! Serait-ce une jeune fille étendue au fond du ruisseau, ou bien une illusion qui fascine mes yeux ? Agité par ces pensées, le peintre s'approche du ruisseau presque immobile, dont la transparence laissait voir au fond la plus douce figure

de jeune fille qu'on ait peut-être jamais vue. Le bonheur est dans son sourire, la satisfaction brille dans son regard, la joie resplendit sur toute sa figure. Déjà le peintre tire ses crayons, ouvre son album et prend place au pied d'un bosquet que baignait l'onde pure. Mais, ô surprise ! en écartant les branches pour s'asseoir, il découvre vivante une jeune fille qui se regardait avec coquetterie dans le miroir du ruisseau ! Prise sur le fait, elle rougit, baissa les yeux et prit la fuite comme si elle se fût sentie coupable d'une mauvaise action.

Cette fois le peintre jeta d'impatience ses crayons et son album dans le ruisseau trompeur, comme s'il renonçait pour toujours à trouver son modèle. Toutefois il eut bientôt sujet de s'en repentir, car sous le même bosquet d'où s'était élancée la jeune fille il vit un jeune enfant couché sur le gazon : son bras gracieusement arrondi sur sa tête lui formait une couronne, sa douce haleine agitait à peine les traits de son angélique figure. Le calme, la paix, le bonheur, une douceur ineffable, voltigeaient autour de ce visage. A cette vue le peintre, comme le philosophe de l'antiquité, s'écrie : « J'ai trouvé, j'ai trouvé l'Innocence ! »

« L'Innocence ? dit la jeune coquette revenue sur ses pas pour prendre l'enfant qu'elle avait oublié dans

son trouble; où donc est-elle? — Dans cet enfant aux traits pleins de candeur... — C'est vrai... mais il dort!

Depuis que j'ai lu cette histoire, j'ai mieux compris ces passages des saintes Ecritures :

« Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu
« s'il ne naît de nouveau. »

Et celui-ci :

« Quiconque deviendra humble comme ce petit
« enfant, celui-là sera le premier dans le royaume
« des cieux. »

ILLUSTRATION DE L'ÉVANGILE

VI

CONFIANCE EN DIEU

Sur les bords d'une rivière profonde et rapide vivait une famille de pêcheurs. Le travail du père suffisait, mais suffisait bien juste aux besoins de sa femme et de son jeune enfant. Le père mourut, et sa veuve, assise sur le rivage, pleurait à côté des filets abandonnés et de la barque vide balancée par les flots. Son jeune fils, placé dans un léger esquif que son père avait construit pour lui, s'efforçait de la consoler par ses tendres caresses et ses douces paroles. Élevé par son père dans l'étude constante des saintes Ecritures, il avait fini par en graver un grand nombre de passages dans sa mémoire, et,

persuadé que les promesses de Dieu sont les meilleures consolations, il adressait à sa mère celles de ces paroles que son cœur lui rappelait.

« Ne pleure pas, ma mère, la Bible a dit que le Seigneur est « le soutien de la veuve et de l'orphelin ». Mais la pauvre mère, que l'expérience avait instruite des maux de cette vie, pleurait toujours en songeant à la série de ceux qui la menaçaient, elle et son enfant. Elle voyait déjà la misère, la faim, la maladie fondre sur eux ; déjà ses créanciers s'emparer de sa maison, de sa barque, de ses filets, et l'envoyer, son enfant sur les bras, de porte en porte pour mendier son pain ; et ses larmes coulaient plus abondantes.

« Bonne mère, disait Antonio, mon père nous a souvent répété ce passage : « Ne donne-t-on pas « cinq passereaux pour deux sous ? et cependant « Dieu n'en oublie pas un seul. Tous les cheveux « de votre tête sont comptés ; ne craignez donc rien, « vous valez plus que beaucoup de passereaux. » — Mais, cher Antonio, ton père est mort, et ses gains finissent avec lui. Ni toi ni moi ne pouvons ni conduire une barque, ni lancer un filet ; qui nous donnera la force, l'argent, les outils qui nous manquent ? Demain est le jour du marché à la ville prochaine, et je n'ai rien à vendre. — Mère, « notre « Père céleste sait bien que nous avons besoin de

« tout cela. Recherchons d'abord le royaume des
« cieux et sa justice, et toutes ces choses nous se-
« ront données par-dessus. » Déjà le bon pasteur
est venu te remettre du pain pour aujourd'hui. —
Oui, mais demain la table sera vide. — « A chaque
« jour suffit sa peine. » — Mais le bon pasteur
dût-il venir encore et nous donner tout le pain né-
cessaire, ne faut-il pas de plus du linge, des ha-
bits ? — Mère, « pourquoi te mettre en souci du
« vêtement ? Regarde comment croissent les lis des
« champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cepen-
« dant, dit le Sauveur, Salomon dans toute sa gloire
« n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu
« revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujour-
« d'hui sur pied et qui demain sera jetée au four,
« ne nous vêtira-t-il pas nous-mêmes beaucoup
« plutôt, gens de petite foi ? » — Mon enfant, le
vêtement ne suffit pas ; le pain de la paroisse nous
sera un jour retiré, et alors comment vivre ? — Oh !
mère, « regarde les oiseaux du ciel ; ils ne sèment
« ni ne moissonnent ; ils n'amassent rien dans les
« greniers, et cependant notre Père céleste les nour-
« rit. Ne valons-nous pas beaucoup plus qu'eux ? »
— Mais où nous retirer, lorsque cette cabane nous
aura été ravie ? — Songe, mère, au Fils de l'homme,
« qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, et qui
« maintenant est assis à la droite de Dieu ! » —

Oui, sans doute, Dieu ne nous laissera mourir ni de faim ni de froid ; mais notre vie ne s'en écoulera pas moins au milieu des inquiétudes. — Non, rassure-toi ; d'ailleurs, « quel est celui de nous qui, « par ses soucis, ajoutera une coudée à sa taille, « ou fera devenir un de ses cheveux blanc ou noir? » — Mais Dieu veut qu'on travaille. — Oui, mais sans inquiétude. — Il nous dit de veiller. — Et de prier.

Tout en causant ainsi, ni la mère ni l'enfant ne s'apercevaient que le petit bateau se détachait lentement du rivage ; et quand Antonio voulut tendre le bras pour saisir la main de sa mère, il était déjà trop tard ; une bouffée de vent l'avait poussé dans le courant du fleuve. La mère effrayée se lève avec précipitation, et suit à la course l'embarcation que les flots entraînent. Elle appelle, elle crie, tend les bras à l'enfant, mais tout cela en vain. Antonio, à genoux, prie et attend. Enfin la mère trouve sur le rivage une corde à demi consumée de vétusté, abandonnée là, sans doute, par un pêcheur ; elle en jette un bout à l'enfant qui la saisit, s'y cramponne et suspend la course du petit bateau. La mère, déjà victorieuse, attire rapidement vers elle son trésor ; l'embarcation touche presque au rivage, lorsqu'une secousse contre un rocher du fond fait rompre la corde, et l'esquif reprend le courant des eaux. Il

fuit, toujours plus rapide; il descend de cascade en cascade, et menace à chaque instant de s'engloutir. La mère le suit à la course sur le rivage; elle saute de rocher en rocher, se déchire les pieds à travers les pierres et les épines, et quand elle arrive en face d'Antonio, elle trouve toujours la largeur du fleuve qui la sépare de son enfant. Heureusement la barque passe auprès d'une île qui s'élève au milieu du fleuve; l'enfant se penche et saisit à son passage un roseau qui croissait sur ses bords. « Il est sauvé! » crie la mère. Le roseau casse, et la barque fuit toujours! La mère croit alors sentir un vaisseau se rompre dans son cœur. Mais elle reprend courage et s'élance à la poursuite d'Antonio. Bien convaincue maintenant qu'elle n'a plus d'autre ressource, elle entre elle-même dans le fleuve et s'efforce de gagner le milieu du courant; elle avance, avance, et bientôt les eaux trop profondes la soulèvent; qu'elle fasse encore un pas, et son pied perd le fond! Elle hésite, s'arrête, voit venir le bateau qui n'est plus qu'à deux pas de distance et qu'à deux secondes de course. Elle veut avancer, elle s'effraye; et, partagée entre l'amour de la vie et l'amour de son enfant, elle laisse passer devant elle Antonio sans avoir la force de lui tendre la main. Quand la barque est en face d'elle, elle entend ce lambeau de prière : « Mon Dieu, mon

« Dieu , pourquoi m'as-tu abandonné ? » La mère revient au rivage ; car à ses yeux il n'y a plus d'espoir : une dernière cascade du fleuve, haute et profonde, est devant ses yeux. Dans le fond, l'eau, en bouillonnant , va se perdre dans un gouffre pour ne ressortir que deux cents pas plus loin. De ce gouffre, il n'est jamais rien revenu , et le bateau touche au dernier saut du rocher ! « Mon enfant ! » s'écrie la mère avec désespoir. Elle dit, et l'esquif s'abîme dans les flots : Antonio n'a jamais reparu !

Il avait assez vécu sur cette terre. Dieu voulut alors le recueillir dans son sein. Il y monta, et en pénétrant au milieu de la cour céleste, il entendit une voix divine répéter ces paroles : « Laissez venir
« à moi ces petits enfants : le royaume des cieux
« est pour ceux qui leur ressemblent. »

Maintenant, mes jeunes lecteurs, comprendrez-vous mieux cette parole que Dieu prononce par la bouche du prophète : « Une mère abandonne-t-elle
« son enfant, le fruit de ses entrailles ? Eh bien !
« lors même qu'elle l'abandonnerait, moi, ton
« Dieu, je ne t'abandonnerai pas ! »

Et cette autre parole du Psalmiste :

« O Eternel, quand même tu me tuerais, je ne
« cesserais pas d'espérer en toi ! »

Et cependant le sort d'Antonio vous laisse tristes ;

vous auriez préféré le voir revenir à la vie, dans les bras de sa mère, la consolant et travaillant pour elle. C'est bien, mes amis; je suis heureux de trouver en vous ces marques de sensibilité. Mais, dites-moi, votre regret n'indique-t-il pas aussi que vous manquez vous-mêmes de confiance aux promesses de ce Dieu qui a reçu Antonio dans son sein? Si vous aviez une plus ferme persuasion qu'il est bien véritablement dans le ciel, au nombre des anges, auprès de Dieu et pour toujours heureux, regretteriez-vous encore qu'il eût quitté cette terre de larmes et de souffrances? Non, mes amis; si cette foi était bien vive dans votre cœur, vous béniriez le Seigneur d'avoir retiré près de lui cet enfant. Ayez donc plus de confiance en Celui qui nourrit les oiseaux de l'air, qui revêt l'herbe des champs, et qui a compté les cheveux de votre tête; alors vous ne rappellerez plus Antonio par vos vœux sur la terre où vous êtes, mais vous aurez la ferme assurance d'aller dans le ciel où il est!



VII

L'ORPHELIN

« Un liard, s'il vous plaît, ou un morceau de pain? disait un jeune aveugle en frappant du bâton à la porte d'une ferme isolée.

— Ma mère! ma mère! criait en pleurant à gorge déployée une jeune paysanne, frappant à l'intérieur à coups de sabots contre le bas de la même porte.

— J'enforce la porte ! » criait à son tour un garçon de douze ans, armé d'une pique de fer qu'il avait prise au coin du feu.

Un troisième enfant joignait ses cris et ses larmes à ceux de son frère et de sa sœur, et tous trois se désolaient d'être ainsi renfermés, tandis que le mendiant, exténué de fatigue et de faim prononçait les mots qui commencent cette histoire : « Un liard, s'il vous plaît, ou un morceau de pain. » Mais, remarquant que personne ne lui répondait et que les enfants criaient toujours, il oublia pour un moment ses propres souffrances et chercha comment il pourrait calmer celles des autres.

« Qu'avez-vous donc, mes amis? leur dit-il en prêtant l'oreille. — On nous a enfermés dans la maison. — Qui? — Nos parents. — Et pourquoi? — Parce que, disent-ils, nous n'avons pas été sages. »

Sans prolonger la conversation les enfants redoublèrent leurs cris et leurs coups pour enfoncer la porte.

« Attendez! attendez! mes amis, leur dit avec douceur le mendiant, dites-moi plutôt où je trouverai votre père et votre mère, j'irai les prier de venir vous ouvrir. — Oh! ils sont bien loin, et c'est pour nous punir qu'ils nous ont ainsi mis en prison. » Et ils frappaient toujours, à tel point qu'un panneau enfoncé leur livra enfin passage.

Ils poussèrent un cri de joie et passèrent l'un après l'autre de la chambre où ils étaient dans la basse-cour où se trouvait l'aveugle mendiant. Celui-ci voulut leur faire comprendre qu'ils avaient fait une sottise et les engagea à rentrer dans la maison ; mais les trois enfants, au contraire, se répandirent en plaintes et en injures contre des parents qui chaque jour, dirent-ils, les punissaient pour la plus légère faute. Le plus âgé des deux garçons ajouta qu'il voulait s'enfuir et qu'on ne le verrait plus, sa sœur dit qu'elle irait chez sa grand'mère, et le plus jeune des trois imitait et son frère et sa sœur. Enfin c'était à qui exprimerait le plus vivement sa colère contre les auteurs de ses jours.

Le jeune aveugle, qui n'était pas un mendiant ordinaire, conçut le désir de donner à ces enfants une leçon qui pût leur être utile ; il leur dit :

« Mes amis, si vous voulez me donner un petit morceau de pain et quelques gouttes de lait pour me rendre des forces, je vous raconterai mon histoire ; et comme, moi, je n'ai jamais eu de père ni de mère, peut-être la jugerez-vous intéressante. »

La pensée d'une vie libre, sans parents, séduisit l'imagination de nos jeunes paysans ; et comme il leur était facile de donner du pain et du lait en abondance, ils acceptèrent bien vite le marché. Quand le pauvre eut terminé son repas, le seul

qu'il eût fait depuis vingt-quatre heures, il vint s'asseoir sur une pierre dans la cour, la face tournée vers le soleil, et les trois enfants prirent place à terre autour de lui; là, après avoir levé au ciel ses yeux privés de la lumière, et poussé un triste et profond soupir, le jeune mendiant parla comme suit :

Mes enfants, vous ne savez pas ce que valent un père et une mère; moi qui n'en ai jamais eu, je vais vous l'apprendre.

Mon père est mort avant que je fusse né, et ma mère a expiré en me donnant le jour. Laisse seul sur sa couche funèbre, je fus porté par un voisin compatissant dans un hospice; de là je fus envoyé en nourrice chez un pauvre fermier dans un hameau retiré, et c'est là que s'est passée en grande partie ma misérable vie. Ma nourrice, qui m'avait accepté pour gagner quelque argent, élevait en même temps que moi son propre enfant, une petite fille; et dès mes premiers jours je pus me ressentir de l'absence d'une mère. Je ne me rappelle pas moi-même ces premières années de mon existence; mais je puis vous en parler parce que depuis lors les petites circonstances m'en ont été racontées. Ma nourrice donnait à son enfant et à moi le même lait, mais à son enfant seul des caresses; elle ne me laissait pas mourir de faim, mais elle me laissait

sait volontiers crier dans mon berceau, tandis qu'elle accourait à la plus légère plainte de sa petite fille. Quand la mère était malade, elle avait toujours un sein suffisant pour un nourrisson, mais non pour deux, et jamais ce nourrisson n'était moi. Plus tard je pus juger moi-même de cette différence ; à table, de deux morceaux de pain le plus petit était pour moi ; de deux vêtements, de deux lits, le meilleur était pour son enfant ; quand il n'y avait qu'un seul fruit, un seul jouet, je ne voyais jamais ma nourrice hésiter entre moi et ma sœur de lait. Quand le père revenait du travail, il donnait un baiser à sa fille et à moi un simple bonjour ; quand il retournait de la ville il en rapportait toujours pour elle quelque chose, et pour moi jamais rien. Pour le fermier et pour sa femme la petite Rose était leur chère Rose, et moi j'étais nommé Pierre tout court.

Cette opposition entre la manière dont Rose et moi étions traités me froissait, et cependant je n'avais pas la force de m'en plaindre. Rose était leur fille, leur enfant ; moi je n'étais qu'un étranger, un nourrisson ; et un instinct secret me disait que cette différence justifiait leur conduite. Dès lors, avoir un père ou une mère me parut le plus doux, le plus grand des privilèges. Ce n'est pas qu'on me refusât le nécessaire, mais on ne m'accordait rien

de plus ; quand j'avais bu et mangé il ne me restait plus qu'à me retirer dans un coin, tandis que Rose et son frère Antoine jouaient encore sur les genoux de leurs parents. Combien les caresses que ceux-ci leur prodiguaient me semblaient douces ! Combien j'aurais aimé prendre place à côté d'eux, sentir la main du nourricier se poser sur ma tête, ou le bras de sa femme me presser sur son sein ! Mais, si je m'approchais timidement pour demander un baiser, on semblait ne pas me comprendre, et moi je me retirais tout confus.

Plus tard encore, lorsque je pus aller prendre mes ébats au milieu des enfants du village, je retrouvai les mêmes serremens de cœur. Dans mille circonstances tous avaient à parler de leurs parents. « Qui t'a donné cela ? — C'est mon père. — Où vas-tu ? — Chez ma mère. » S'il leur arrivait un accident, s'ils avaient besoin de consolations, toujours ils se réfugiaient auprès des auteurs de leurs jours ; et quand ils étaient frappés par un camarade plus grand et plus fort, ils avaient tous à la bouche une seule menace : « Je le dirai à mon père ! » Enfin, un père et une mère me parurent un secours dans tous les besoins, un garant contre tous les dangers, et une consolation dans toutes les inquiétudes. Quand la nuit venait chasser la troupe enfantine de la place publique et rappeler les en-

fants joyeux dans la maison paternelle, au coin du feu pétillant où la bonne mère préparait le repas du soir, moi je restais là, le dernier, seul, jamais pressé de rentrer sous un toit qui ne me promettait pas plus d'affection que la pierre du chemin où, triste et immobile, je restais longtemps assis.

Dans ces moments de tristesse j'aurais donné tout au monde pour avoir, comme vous, des parents pour m'aimer et m'instruire ; il me semblait que j'aurais écouté presque avec plaisir des remontrances sorties d'une bouche qui m'eût été chère ; être repris par un père était à mes yeux une preuve d'affection, tandis que les censures d'un étranger me paraissaient dures parce qu'elles étaient dictées par son propre intérêt. Quelquefois le pasteur de notre hameau nous arrêtait dans un champ, sur un chemin, et nous exhortait à bien faire. Son motif d'obéissance filiale était toujours l'amour que nos parents avaient pour nous, ou la douceur qu'il y avait à aimer ceux à qui nous devons la vie. Dans cette vie des champs qui, comme vous le savez, est une vie de famille, le bon ecclésiastique voyait toujours les relations de père à fils, de fille à mère, et là revenaient presque constamment ses exhortations. Ici encore se trouvaient pour moi de nouveaux sujets de tristesse ; ces soins des parents, ce bonheur de se sentir aimé m'apparais-

saient comme des insultes à mon malheureux sort. En écoutant le discours du bon pasteur, il me semblait qu'il n'y eût de bonheur que pour ceux qui avaient des parents, tandis qu'aux malheureux qui comme moi étaient seuls il ne restait qu'à végéter ici-bas.

Un jour, j'éprouvai cependant au milieu de ces peines une joie aussi vive qu'inattendue. Mon nourricier reçut de l'hospice qui m'avait confié à ses soins une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Une femme s'est présentée dans nos bureaux pour réclamer un enfant que son extrême misère la contraignit jadis à déposer entre nos mains. D'après les renseignements qu'elle nous fournit, il nous paraît évident que son enfant est précisément celui que nous avons mis en nourrice chez votre femme. La mère se propose donc d'aller le réclamer chez vous. Sur le vu de la présente lettre, vous pourrez le lui rendre. »

Mon nourricier, tout joyeux à la pensée que sans doute il allait recevoir un riche cadeau pour récompense de ses soins, me lut cette lettre, et me dit que ma mère venait me chercher. « Ma mère ! »

ce mot n'avait jamais retenti à mon oreille. Oh ! comme il me parut doux alors ! oh ! combien j'étais heureux de penser que moi aussi j'avais une mère ! une mère qui m'appellerait son fils, qui me presserait dans ses bras, une mère qui m'aimerait plus que tout autre ! Je l'aimais déjà avant de la connaître, et jusqu'à son arrivée mon amour pour elle alla toujours croissant. Pour prendre patience je me fis lire et relire la lettre ; je voulais même aller à l'école pour apprendre à la lire moi-même ; enfin le jour fixé pour son arrivée parut, à cinq heures du matin j'étais déjà éveillé pour l'attendre. Je m'habillai et je courus à sa rencontre. Mais bientôt la crainte de la manquer en route me rappelait à la maison. Enfin, après bien des allées et des venues, lorsque j'étais assis sur une pierre à la porte de la ferme, je vis arriver une petite voiture, une dame en descendre, et, s'adressant au paysan mon nourricier, elle dit :

« N'est-ce pas ici chez le père Durand ? — Oui, madame, pour vous servir. — N'avez-vous pas un enfant de dix ans, en nourrice ? — Oui, madame. — Où est-il ? s'écria-t-elle en tendant les bras. — Le voici, répond le paysan en me montrant du doigt. — Quoi ! c'est là l'enfant ? — Oui, madame. »

Et au même instant je m'élançai dans les bras de

ma mère. Mais, hélas ! hélas ! elle me repousse avec dédain !

« Ce n'est pas mon enfant, dit-elle ; il y a erreur dans tout cela ; mon enfant est une petite fille. »

Oh ! je ne puis pas vous dire combien le mouvement et les paroles de cette femme me serrèrent le cœur. En un clin d'œil, je voyais s'évanouir toutes mes espérances ! Comme auparavant, j'étais et je restais orphelin. Je fondis en larmes, et j'allai dans un coin cacher ma honte et mon désespoir. La dame repartit, et de cette aventure il ne resta dans le village qu'un sujet de plaisanterie qui vint encore ajouter à mes douleurs.

Tout cela jeta du découragement et de l'aigreur dans mon caractère ; je crus que, n'ayant pas les mêmes privilèges que les autres, je n'étais pas soumis aux mêmes devoirs. Je me tenais donc à part, m'inquiétant peu des autres, pensant à moi et rien qu'à moi. L'égoïsme me rendit peu à peu injuste, haineux, méchant. Comme ma nourrice et son mari n'avaient guère pour moi d'affection que celle que donne l'habitude de se voir, ils ne se mirent guère en peine des mauvaises dispositions que prit mon caractère ; pourvu qu'ils se missent eux-mêmes à l'abri de mes défauts, ils étaient contents ; ils me punissaient quand je leur nuisais en quelque chose, mais voilà tout. Quant au tort que

je faisais à ma réputation par mes fautes, et quant au danger auquel j'exposais mon corps dans ce monde et mon âme dans l'autre, ils n'en prenaient nul souci. J'étais pour eux un mauvais garnement dont ils voulaient se garer, et non pas un enfant mal appris qu'il fallût corriger. Ils ne me punirent donc pas, et me laissèrent cette complète et malheureuse liberté que vous désirez tous trois dans ce moment, mes chers amis. J'en profitai pour faire le mal, jusqu'à ce qu'enfin mon caractère difficile me fit haïr de tout le monde.

Oh! combien je voudrais maintenant avoir eu alors des parents pour me reprendre, me gronder, me frapper même, afin de me corriger des vices qui depuis lors ont ajouté aux infortunes de ma misérable vie! Si j'avais eu un père, une mère; si chaque jour j'avais entendu leurs bons conseils, vu leurs bons exemples, espéré leur approbation, savouré leurs caresses, peut-être n'aurais-je jamais pris la honteuse habitude du mensonge, des petits larcins, du vagabondage, qui m'ont fait mépriser de tout le hameau. Quand on est tenté de mal faire, il me semble que la pensée de déplaire à ses parents, de s'attirer leurs reproches, doit être bien puissante pour retenir dans le devoir; mais lorsque comme moi l'on est complètement abandonné à soi-même, on s'arrange bien vite avec sa conscience

pour se livrer sans remords à tous les désordres. On se dit que personne ne vous surveille de près, que personne ne s'inquiète de vous, que personne n'en saura rien, on s'excuse, on se pardonne facilement soi-même, et l'on tombe dans le vice comme dans un borbier où l'on s'enfonce davantage à chaque pas que l'on fait en avant.

Mais il me restait encoré à faire, dans cette famille, une expérience des maux que peut amener la privation de ses parents.

Vers le soir d'un jour brumeux, le fermier avait une charrette de foin à loger dans sa grange ; ne voulant pas la laisser exposée à la chance de recevoir la pluie, il alluma une lanterne pour la rentrer sans attendre le lendemain. Ce travail terminé, la lanterne fut éteinte et chacun de nous bien fatigué rentra dans la maison, prit son repas et alla se livrer au repos. Je ne sais depuis combien d'heures j'étais endormi lorsqu'une suffocation me réveille ; j'ouvre les yeux et je vois les arbres en face de ma croisée se dessiner en noir sur un fond rouge. Mon réduit est plein de fumée, des flammes percent le plancher, des poutres tombent, des cris de détresse partent de toutes parts, et quand j'arrive à la fenêtre de ma chambre, je vois une foule de paysans occupés à faire mouvoir une machine qui lançait l'eau contre la maison. On descendait des meubles

dans la cour, on tirait de l'eau du puits, on éloignait les bestiaux du foyer de l'incendie, et la pauvre fermière dans la basse-cour criait de toutes ses forces : « Laissez, laissez tout cela, mais sauvez mes enfants ! Ils sont tous deux couchés dans la chambre haute. » En effet, les deux enfants de ma nourrice dormaient tous deux dans un même lit placé auprès de ma paille jetée à terre. Ces mots : « Ils sont deux ! » me fendirent le cœur ; car j'étais là aussi, moi, le troisième, et cependant elle n'y pensait pas ! Comme nous étions dans la partie supérieure de la maison et que le feu avait pris par le bas, il était difficile, peut-être impossible de parvenir jusqu'à nous avant d'avoir maîtrisé les flammes. C'est pourquoi personne ne se souciait beaucoup d'exposer sa vie pour sauver les enfants de la fermière. La mère criait toujours, mais personne ne paraissait l'entendre. Enfin son mari, aussi désireux qu'elle-même de sauver ses enfants, monte sur l'arbre élevé qui est en face de notre croisée ; il se glisse jusqu'aux branches les plus faibles qui touchaient à la maison ; ces rameaux ploient sous le poids, il tend la main vers la muraille, mais ne peut l'atteindre ; enfin, dans un mouvement de désespoir, il s'élançe et reste suspendu par ses deux mains crispées au bord de la fenêtre. J'arrive à lui, lui donne le secours de mes petites forces, et il

réussit à monter dans notre chambre. Je crus que son premier soin serait de me sauver, puisqu'enfin je l'avais aidé et que j'étais là tout près sous sa main. Mais non, il ne parut pas même m'apercevoir. Il court au lit de ses enfants, les secoue avec violence pour les éveiller, et en charge un sous chaque bras. Muni de ces deux précieux fardeaux il vient vers la croisée, mais l'arbre qui fait face lui-même est enflammé ; il court vers la porte, mais ici le plancher à demi consumé menacé de céder sous ses pas ; il regarde autour de lui, il hésite, enfin il prend courage et s'élançe pour sortir. J'allais me trouver seul, et certainement le temps manquerait pour venir me chercher après son départ. Je le compris et je me jetai à genoux au-devant de lui :

« Père, père, lui dis-je, prends-moi aussi ! — Je ne peux pas ! Je n'ai que deux bras et deux enfants. Je reviendrai pour toi. — Il ne sera plus temps, laisse-moi monter sur tes épaules ? — Non, non, tu ferais peut-être tomber Antoine ou Rose. — Je te promets de ne pas les toucher ! — Non, te dis-je, je puis marcher avec deux, mais avec trois je tomberais en route. — Quoi ! tu me laisses ? — Je ne puis te prendre ! — Tu prends bien Rose et Antoine ! — Rose et Antoine sont mes enfants. Laisse-moi passer ! — Non ! criai-je en me cramponnant à ses

jambes et me laissant traîner ; non, jamais ! — Laisse-moi marcher, te dis-je, ou je te jette par la fenêtre ! — Comme tu voudras ! »

Et je l'étreignais toujours. Il me traîne dans la chambre pour se défaire de moi, me pousse du pied avec force et me jette à la renverse ; alors, libre de ses jambes bien que pesamment chargé des mains, il s'élance, arrive à la porte, sort, et moi je reste seul au milieu de cet enfer anticipé ! Je cours alors à la croisée, et là je vois ma nourrice en possession de ses enfants, les serrer dans ses bras, se dépouiller pour les couvrir, et le père, assis à côté d'elle, se reposant de sa fatigue sans paraître songer à moi le moins du monde. Je l'appelle avec force : « Père, père ! » Il se lève, s'approche, mais s'arrête devant les flammes et me répond : « Il est trop tard ! » Hélas ! il aurait dû plutôt me dire : « Je ne suis pas ton père ! tu n'es pas mon enfant ! »

Dans cette extrémité je compris qu'il fallait agir avec plus de rapidité que de prudence ; je vis que les flammes qui avaient consumé les branches de l'arbre n'avaient pas encore attaqué le tronc. Je monte donc sur le bord de la fenêtre, et bien que l'arbre en fût assez distant, je m'élance contre lui les bras ouverts, et je viens tomber au milieu de ce qui lui reste de feuillage. Heureusement des branches assez fortes se rencontrèrent sous mes pieds et dans mes

mains. Je les saisis pour éviter ma chute ; mais, comme elles sont noires et brûlantes, et que les flammes qui m'entourent saisissent déjà ma chevelure, brûlent mes cils et mes paupières, je lâche prise et tombe de branche en branche dans la cour. On me relève, on m'emporte ; le lendemain on me ramène à la ferme pour juger du désastre. Hélas ! pour moi je n'y vis rien, j'avais perdu la vue ! et dès lors, devenu incapable de rendre aucun service au fermier, je fus, après quelques mois de support, envoyé de porte en porte pour mendier mon pain. « Je puis nourrir mes enfants, me dit mon nourricier en me donnant un bâton et me conduisant à la porte ; mais je ne puis leur imposer des privations pour nourrir un étranger. »

Depuis cette époque j'ai vécu d'aumônes, libre comme l'air, sans père ni mère, faisant ce que je veux, allant où bon me semble. Maintenant voyez, mes amis, si mon sort vous fait envie ; voulez-vous venir avec moi ?

A cette offre du pauvre aveugle, les trois enfants se pressèrent l'un contre l'autre comme par un mouvement de terreur, et gardèrent le silence.

« Il paraît, reprit l'aveugle que ma position ne vous fait guère envie, car vous ne répondez pas. Et cependant, avec moi vous seriez libres, avec moi plus de mère pour vous gronder, plus de père pour

vous mettre en prison ! — Oh ! c'est égal, dit le plus jeune des enfants, j'aime mieux rester ici. — Et vous deux ? — Aussi ! aussi ! répondirent le frère et la sœur. — Eh bien ! mes enfants, j'en suis bien aise. J'espère que mon histoire vous aura montré le prix inestimable d'un père et d'une mère. Maintenant je vous propose de rentrer à la maison. — Volontiers, dit l'aîné. — Mais la porte restera brisée ? dit la petite fille. — Oh ! si ce n'est que cela, reprit le mendiant, je me charge d'y remettre la planche et d'enfoncer un clou. — Tenez, tenez, dit le plus jeune enfant, voilà une pierre pour marteau ; nous allons rentrer et enfermez-nous bien au dedans. — C'est bien, mes amis. Adieu, et attendez patiemment, car pour vous du moins vous êtes assurés de retrouver bientôt vos parents. »

Les enfants rentrèrent tout joyeux ; l'aveugle eut quelque peine à reclouer la planche, mais les trois prisonniers l'aidèrent si bien que tout se fit au mieux. Les trois enfants restèrent tranquilles à l'intérieur, se répétant les détails de l'histoire qu'ils venaient d'entendre, et le jeune aveugle s'éloigna satisfait.



Sortez ! sortez d'ici

VIII

PIERRE

Mes chers lecteurs, avant de commencer ce récit, je dois vous dire que les faits en sont parfaitement vrais. Je n'inventerai rien ; je ne changerai pas même les noms des lieux, mais seulement ceux des

personnes, et je raconterai simplement ce qu'un homme digne de foi m'a lui-même dit avoir entendu, vu et touché.

Sur un de ces nombreux sommets montagneux de l'Ardèche qui, dans leur ensemble, représente assez bien l'immense étendue d'une mer dont les flots sont soulevés par la tempête, se trouve une petite église attenant à la cure de son pasteur, qu'ici je nommerai Théophile. Tout près de cette humble et paisible maison de prière, on voit un hameau pauvre des biens de ce monde, mais riche des promesses éternelles de son Dieu. Ces paysans qui n'ont pas comme vous, sans doute, assez de fortune pour suffire à ce que vous appelleriez le nécessaire, en ont assez trouvé cependant pour construire, à leurs propres frais, une seconde église, après avoir élevé eux-mêmes la première, devenue aujourd'hui trop étroite pour contenir tous ceux que convoque leur zèle réveillé. Cela ne vous paraît-il pas bien étrange, mes enfants, que des hommes puissent presque se priver de pain pour se procurer un temple ? Telle est cependant la vérité, et ce qui me reste à vous dire vous semblera peut-être plus étrange encore. Toutefois ce ne sera, je le répète, que l'exacte vérité.

Au milieu de cette population se trouve une école, dont le maître et les élèves vivaient naguère assez étrangers au zèle religieux qui se réveillait autour d'eux. Le pasteur s'était bien efforcé de leur faire comprendre que toute la science humaine n'est que vanité lorsqu'elle n'est pas unie à la science du salut ; et il leur avait souvent répété les mêmes choses sous des formes différentes ; mais les enfants, comme tant d'autres enfants, n'avaient écouté ces paroles que des oreilles et non du cœur ; plus d'une fois même ils s'étaient montrés impatients de voir se terminer plus promptement les pieuses explications. Le maître d'école, un moment, avait été touché ; mais bientôt il avait oublié les paroles de M. Théophile, comme on oublie le son de la cloche quand elle a cessé de résonner.

Telle était la disposition des esprits, lorsqu'un des élèves, âgé de quinze ans, et que je nommerai Pierre, se sentit saisi d'un vif désir d'étudier cette religion dont il avait tant ouï parler. La Bible était le livre de lecture reçu dans la classe ; il en prit un exemplaire, et se mit en silence à l'étudier dans l'intervalle des leçons. Cette lecture, en particulier celle du Nouveau Testament, où il voyait Jésus, le Fils unique de Dieu, souffrant, mourant pour tous ceux qui se confiaient en Lui, effacer ainsi leurs péchés et leur obtenir gratuitement le ciel ; cette

lecture, dis-je, fit sur Pierre une impression toute nouvelle; il lui semblait que ce ne fût plus le même livre lu par lui jadis, et qui l'avait tant ennuyé. Aujourd'hui qu'il le parcourait avec sérieux et qu'il se présentait vivement les faits qui s'y déroulent, aujourd'hui toute cette histoire s'animait à ses yeux, prenait du mouvement, de la vie; il se croyait parfois témoin de ces belles scènes du passé. Les mots, qui jadis n'avaient eu pour son esprit qu'un sens peu intelligible, s'illuminaient d'une vive lumière, et la fatigue d'autrefois se changeait maintenant en plaisir. Ne vous est-il jamais arrivé, mes amis, d'entrer dans un appartement obscur et d'y faire de vains efforts pour distinguer les objets qui se trouvaient autour de vous? et, lorsque tout à coup quelqu'un est arrivé, un flambeau à la main, n'avez-vous pas vu, sans aucun effort, nets et précis, ces mêmes meubles tout à l'heure aux contours incertains et à l'aspect ténébreux? N'avez-vous pas alors trouvé un vrai plaisir à contempler ce que, auparavant, vous ne regardiez qu'avec souffrance? Eh bien! c'est exactement l'expérience que fit le jeune Pierre en lisant deux fois cette Bible; et savez-vous quelle est la lumière qui, la seconde fois, éclairait ainsi son livre et sa propre intelligence? Celle du Saint-Esprit, obtenu de Dieu par ses prières. Dites-vous

donc bien que si la Bible a pour vous peu d'attrait, si vous la trouvez obscure, c'est que vous n'avez pas encore reçu ce même Esprit, et qu'il vous faut le demander.

Vous savez, mes enfants, qu'on ne s'amuse jamais mieux que lorsqu'on se trouve deux pour jouer ; de même on ne lit jamais la Bible avec plus de plaisir que lorsqu'on peut faire partager ce plaisir à un ami. Pierre eut donc la pensée d'engager un de ses camarades à lire cette bonne Parole avec lui. C'est ce qu'il fit. André y prit le même goût, et bientôt tous deux convièrent à cette partie de plaisir un troisième et un quatrième enfant. C'était un tableau touchant que celui de ces quatre jeunes paysans blottis dans un coin de la classe, entre les heures de leçons, occupés à lire un livre si sérieux avec autant d'ardeur. Mais, hélas ! ce qui vous paraît si digne d'intérêt n'obtint cependant que les railleries de leurs camarades.

« Tiens, disait l'un, regarde donc Pierre qui veut faire le prédicateur ! — Il faut lui faire un rabbat de papier ! — Oui, avec un bonnet d'âne ! — Et cet autre qui se tient à genoux comme s'il était en pénitence ! — Mais c'est bien une pénitence que de lire la Bible ! »

C'est ainsi que les autres élèves se moquaient des quatre amis qui, sans se plaindre, changeaient

de place pour se faire oublier. Mais bientôt les premiers venaient les pourchasser dans leur nouveau gîte et leur faire des niches, avec d'autant plus de hardiesse qu'ils savaient par expérience que les lecteurs de la Bible ne songeraient pas à les leur rendre. Enfin nos lecteurs, poursuivis de retraite en retraite, furent réduits à venir se cacher dans un lieu que j'ose à peine nommer ; ils vinrent dans une pauvre étable ! Une telle place vous semble peut-être mal choisie pour une œuvre aussi sainte ; mais, outre qu'il faut bien savoir s'en contenter dans un pays où l'on ne trouve que des huttes pour maisons, il est bon que vous appreniez à regarder tous les lieux comme propres à la prière, pourvu qu'on s'y rende avec de bonnes intentions. Dès lors le temple n'est pas sous les pieds et sur la tête des chrétiens, mais dans leurs cœurs, ce qui vaut mieux. Jésus-Christ lui-même n'est-il pas né dans une crèche ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas, comme les mages, venir adorer le Seigneur où il a trouvé bon de naître ? Prenez garde, mes amis, que le désir de prier dans un lieu somptueusement décoré ne vienne pas chez vous plutôt d'un vain amour de gloire pour vous-mêmes que d'un sincère désir de mieux honorer la divinité.

Quoi qu'il en soit, ce fut donc dans une étable, au milieu d'un paisible troupeau de moutons, que

Pierre et ses amis vinrent s'établir pour lire leur Bible et adresser à Dieu leurs enfantines prières ; mais ici, comme à l'école, ils eurent une triste preuve de la méchanceté naturelle du cœur humain et de son inimitié pour les choses de Dieu. Les boucs et les brebis, loin de se plaindre de l'arrivée de leurs nouveaux hôtes, s'étaient, au contraire, retirés un peu plus dans le fond, comme pour leur faire place. Mais l'homme n'est pas un agneau. Le paysan, maître de l'étable, ne fut pas meilleur que les camarades de classe, et, comme s'il avait honte d'entendre prier des enfants, tandis que lui-même prononçait des jurements, il se mit en colère contre eux et résolut de les chasser. Un paysan ne sait rien faire sans bâton ; le fermier saisit celui dont il touchait ses bœufs, et le fit tomber et retomber sur le dos de ces pauvres écoliers, en leur criant avec colère et moquerie : « Sortez ! sortez d'ici ! mes moutens n'ont pas besoin de prières ! »

Repoussés de l'école, chassés de l'étable, les pauvres enfants allèrent chercher un refuge dans les vastes forêts de pins qui couronnent les sommets de ces montagnes ; là, du moins, ils furent libres de prier Dieu et de lire sa Parole autant qu'ils le voulurent ; car il faut que vous sachiez, mes enfants, que le monde est tel qu'un homme

ne peut pas aujourd'hui prier Dieu tous les jours, méditer sa Bible habituellement, enfin vivre selon la piété sans s'exposer à la moquerie et à la calomnie de ceux qui ne font pas comme lui. Cela ne doit pas vous surprendre, car un apôtre vous l'a prédit : « Quiconque, dit saint Paul, voudra vivre selon la piété, souffrira persécution. » Et vous voyez par cette histoire que cela se trouve vrai pour les enfants comme pour les hommes de tous les âges. Si donc vous voulez faire le bien, armez-vous de courage contre les moqueurs, inquiétez-vous seulement de plaire à votre Dieu ; avec le temps les hommes qui persécutent disparaissent, tandis que le Dieu qui bénit reste éternellement. Au reste, la fin de cette histoire pourra vous en convaincre.

Les persécutions qu'eurent à subir ces petits paysans eurent une grande utilité, celle de fortifier leur foi, et alors leur foi plus forte frappa leurs camarades. Quelques-uns d'entre ces derniers voulurent connaître cet Evangile qui avait tant d'attrait pour les quatre amis ; ils s'approchèrent des lecteurs, non plus pour les troubler, mais pour les écouter sans se laisser apercevoir. Un jour que plusieurs élèves les avaient ainsi suivis sans en être soupçonnés, Pierre, après la lecture d'un chapitre, se mit à genoux sur la mousse épaisse qui tapissait le sol ; ses trois frères en la foi l'imitèrent, et après

quelques instants de recueillement, l'enfant s'adressa au Seigneur à peu près en ces termes : « Notre bon Père, merci pour le bien que tu nous fais chaque jour ! Merci pour ce Jésus que tu nous as donné comme Sauveur ! Oui, Seigneur, nous avons grand besoin d'être pardonnés ! nous le sentons bien en lisant la Bible et en repassant notre vie ; mais voici : Christ est mort et nos fautes sont effacées ; ton paradis nous est donné et déjà la paix est descendue dans nos cœurs ! O mon Dieu, mon Dieu, merci ! Mais, bon Père, nos camarades sont aussi tes enfants, pardonne-leur comme tu nous as pardonnés ; ouvre leur cœur à l'amour de ta bonne Parole ; ils seraient si heureux de croire comme nous ! Seigneur, éclaire Paul qui se moque de nous ; Seigneur, pardonne à Jean qui m'a frappé hier ; Seigneur, fais du bien à Antoine, mon voisin, à Etienne, à François, à tous, Seigneur, à tous ! et que tous deviennent tes enfants et nos amis. O Dieu, toi qui as été si bon pour nous, sois-le aussi pour eux, et qu'ils goûtent aussi la paix, la joie, le bonheur dont nous jouissons. Amen ! — Amen, amen, répétèrent les trois amis. — Eh bien, oui, amen ! dit Jean, sortant de sa cachette et s'essuyant les yeux. Je veux être aussi des vôtres, lire avec vous, prier avec vous. Pierre, touche là, et pardonne-moi les coups que je t'ai donnés ; tu sais bien que ton

Jésus-Christ a aussi pardonné ! — Moi, te pardonner ! mais je t'aime déjà ! et si tu veux m'embrasser... Tiens, vois-tu, je suis presque bien aise maintenant que tu m'aies battu, pour avoir le plaisir de te dire que tu n'en es pas moins mon ami. — Et moi, dit Jacques s'avancant avec timidité, est-ce qu'il ne me sera pas permis de lire avec vous ? — Autant que tu voudras. Et toi aussi, je pense, Paul ? et toi, mon Etienne ? — J'en suis ! j'en suis ! répondirent ceux-ci, et en un instant amis et ennemis ne formèrent qu'un groupe ; les mains s'unirent et les cœurs battirent à l'unisson. Ce moment fut peut-être pour tous le plus heureux de leur vie, et son souvenir réunit plus d'une fois ces enfants dans l'espoir d'en retrouver encore de semblables.

Les petites réunions furent alors transportées dans la classe, avec le consentement de la plupart des élèves. C'était une chose bien réjouissante que de voir ces écoliers, qui jadis, entre les leçons du matin et du soir, ne se plaisaient qu'à des jeux bruyants, dangereux ou coupables, se grouper aujourd'hui joyeusement autour du saint livre pour en écouter les récits avec la même attention qu'autrefois ils auraient donnée à des contes fantastiques ou absurdes. Ce qui leur faisait le plus grand plaisir, c'était cette pensée que tout dans ce livre était

vrai, certain, inébranlable ; vrai que Jésus était venu sur cette terre, certain qu'il était mort pour effacer leurs péchés, et qu'ils étaient tout aussi bien assurés d'une vie éternelle et heureuse après la mort qu'ils étaient assurés de leur existence actuelle ; cette confiance était pour eux une source de joies pures où jamais ils ne se lassaient de revenir puiser.

L'école avait donc changé de face, les punitions étaient devenues rares, les devoirs étaient de mieux en mieux remplis, dès lors les progrès devinrent frappants ; mais tout cela n'est encore que peu de chose comparé aux résultats dont il me reste à vous parler. Le maître qui jadis, comme vous le savez, avait été pour un moment rendu sérieux, se sentit repris dans sa conscience en voyant ses élèves plus sages que lui-même. Il se rapprocha de son Dieu et reprit ses anciennes études de la Bible ; toutefois, j'ignore s'il a toujours persévéré. Mais voici un dernier fait qui pourra vous servir de mesure pour apprécier la bienheureuse influence qu'exerça la piété de ces chers enfants.

Pierre et ses trois compagnons se réunissaient le dimanche chez un d'entre eux, pour enseigner à lire à d'autres enfants qui ne fréquentaient pas l'école ; ces lectures se faisaient dans la Bible, et ainsi elles leur fournissaient l'occasion de parler

à de plus jeunes qu'eux de l'amour du Sauveur pour les hommes en général, et en particulier pour les enfants. Ils se plaisaient surtout à mettre sous leurs yeux le passage où Jésus bénit les petits enfants et dit à ses disciples : « Laissez-les venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » A ce passage, que Pierre faisait épeler à ses élèves, il ajoutait quelques explications dictées par son cœur. Il disait un jour : « Jésus nous recommande de devenir semblables à de tout petits enfants. Pour mieux comprendre ce que veut dire le Sauveur, j'ai fait grande attention à ce que faisait ma petite sœur, âgée d'un an et demi. Or, le voici : Quand elle a besoin de quelque chose, elle commence par le demander, et souvent avec larmes, parce qu'elle s'aperçoit qu'elle ne peut pas le prendre elle-même; cela m'a fait penser que, de même, nous devons demander toutes choses à Dieu, notre père céleste, pour qu'il nous les fît atteindre. J'ai vu ensuite que la place que préfère ma jeune sœur est celle de sa petite chaise à côté de ma mère, ou, quand elle le peut, une place sur ses genoux. Dès qu'elle entend du bruit, dès qu'elle voit un étranger, enfin quand elle est étonnée, effrayée par un objet quelconque, elle court vite, vite à sa mère; on voit qu'elle a en elle une entière confiance; pourvu qu'elle tienne

sa main elle est rassurée; avec elle l'enfant irait partout sans crainte. L'autre jour, ma mère la tenait dans ses bras pour traverser un torrent, en marchant elle-même sur des rochers pointus, au grand risque de tomber toutes deux dans le courant. Eh bien! ma petite sœur n'eut aucune frayeur, car elle sentait que notre mère la portait. Cela m'a fait comprendre que nous devons de même nous confier en Dieu, et qu'en faisant sa volonté nous sommes comme s'il nous tenait par la main; nous pouvons rester tranquilles, joyeux même au milieu des dangers. Une chose m'a surtout frappé dans ma petite sœur : c'est que, lorsqu'un homme parle, elle se tait; quand quelqu'un accomplit une chose, elle le regarde faire sans oser bouger; si, par plaisanterie, on lui offre de dire ou de faire ce que disent ou font les autres, elle se retire tout intimidée derrière la robe de sa mère, et fait ainsi comprendre qu'elle s'en croit incapable. C'est surtout cette conduite qui m'explique ces paroles de Jésus : « Soyez humbles comme de petits enfants. » Je vois par là que la première qualité de ma sœur, comme la première du chrétien, c'est l'humilité. Mais, hélas! j'ai remarqué que les enfants, en grandissant, perdent bien vite cette réserve, acquièrent bientôt de la présomption; enfin ils cessent d'être de *petits* enfants. Voilà pourquoi nous-mêmes, qui sommes

jeunes, nous avons cependant besoin d'être changés et de devenir tout petits, tout petits dans notre propre estime. »

C'est par de semblables explications que Pierre fixait l'attention de ses jeunes élèves. Ceux-ci en parlèrent à leurs parents, et l'on vit alors des hommes faits, des vieillards, venus d'abord pour conduire leurs enfants à cette Ecole du dimanche, s'asseoir sur un banc, rester à la leçon et écouter avec étonnement et édification ces prédicateurs enfans. Plus tard, d'autres personnes s'y sont rendues sans avoir même d'élèves à conduire, et ces réunions, devenues assez nombreuses pour être transportées dans un coin de l'église, rappelaient au pasteur qui m'en a parlé ces docteurs israélites qui écoutaient, dans le temple de Jérusalem, Jésus enfant les entretenant des sublimes affaires de son Père.

Après avoir écouté ce récit de la bouche de M. Théophile, je ne pouvais me défaire d'une crainte; c'était que ces enfans, devenus en quelque sorte docteurs, ne se fussent laissé aller à l'orgueil, tout en recommandant aux autres l'humilité; car, à l'âge de quinze ans, parler du ciel en présence de vieillards attentifs à vos paroles, me semblait un piège bien dangereux tendu au désir de se faire admirer. Mais j'eus la douce satisfaction d'appren-

dre qu'il n'en avait pas été ainsi. Le pasteur l'avait craint comme moi, et, bien qu'il eût suivi de loin cette œuvre intéressante, il n'avait jamais voulu se présenter lui-même à ces leçons, dans la crainte de développer la vanité dans ces jeunes cœurs. C'est par des témoins dignes de confiance, et même par des témoins qui n'étaient pas vus des enfants, qu'il a su tout ce qui se passait dans ces petites assemblées.

Et vous, mes jeunes lecteurs, peut-être, en m'écoutant, avez-vous conçu le désir de suivre l'exemple de Pierre et de mes amis. Mais prenez garde ! si c'est par un vain amour de la gloire humaine, mieux vaudrait ne pas les imiter du tout ! Comme eux, lisez la Bible, mais sachez la lire sans témoin ; comme eux, priez votre Dieu, mais priez-le dans le secret du cabinet ; s'il le faut, répétez à de plus jeunes que vous ce que vous avez lu et compris dans la sainte Parole, mais que ce soit sans orgueil. Vous pouvez imiter ces simples paysans en tout ; mais vous devez surtout suivre leur exemple dans leur humilité. Sachez que vous n'êtes rien, et que si vous vous vantez, vous serez encore quelque chose de moins. Oui, mes amis, soyez humbles ; soyez des enfants, mais de *tout petits* enfants dans votre esprit ; ce n'est qu'ainsi que vous deviendrez quelque chose devant Dieu.

ILLUSTRATION DE L'ÉVANGILE

IX

LE PARDON

Je viens, jeunes lecteurs, mettre sous vos yeux une histoire complètement vraie, qui, par conséquent, sera pour vous, du moins je l'espère, des plus intéressantes.

Un père avait un fils qui, depuis fort longtemps, lui donnait bien des sujets de tristesse, c'est-à-dire qui faisait souvent le mal; car il est bon, mes amis, que vous sachiez que non-seulement les méchants enfants se nuisent à eux-mêmes, mais encore qu'ils font souffrir leurs parents d'une manière tout aussi réelle que s'ils les frappaient au visage! Oui, un père, une mère ressentent dans le cœur le coup que

l'enfant croit ne porter que sur lui-même. Si, avant de faire une sottise, vous pouviez bien vous dire : C'est mon père que je frappe, c'est mon père que j'injurie, c'est mon père que j'afflige volontairement, et dont moi, petit enfant, je fais couler les larmes ; oh ! si vous songiez à vous dire cela, peut-être seriez-vous plus d'une fois retenus au moment de céder à la tentation. Mais j'en reviens à mon histoire.

Ce père était donc vivement affligé de la conduite coupable de son fils. Bien des fois il l'avait exhorté à mieux faire, bien souvent il l'avait puni ; mais exhortations et punitions avaient coulé sur le cœur de l'enfant comme l'eau coule sur le marbre, sans y laisser la plus légère trace.

Un jour le père, plus attristé qu'à l'ordinaire, fit appeler son fils dans son cabinet, et lui parla comme suit :

« Mon enfant, tu sais combien j'ai sujet de me plaindre de ta conduite. Non-seulement je connais dans ta vie les fautes que déjà je t'ai reprochées, mais je sais encore que, pendant mon absence, tu es tombé dans des torts graves et nombreux : tu as menti effrontément à ta mère ; tu as frappé ton frère, insulté les domestiques, manqué de respect à tes maîtres et négligé tes devoirs à la pension. Voilà bien longtemps que je m'applique à te faire

sentir combien tu es coupable, et cependant je n'y ai absolument rien gagné; au contraire, tu es aujourd'hui plus endurci dans le mal que jamais, et je t'avoue que je désespère de toucher ton cœur par mes exhortations. Il est certain que tu mérites non-seulement le cachot, mais une rude correction; c'est bien rarement que je prends la verge avec toi, mais malgré toute mon indulgence, je ne puis cette fois, pour te punir de ce que tu mérites, que te frapper à coups sévères et redoublés; tes cris, tes larmes ne feront rien! Justice doit se faire. Mais avant d'aller plus loin, réponds-moi : ne reconnais-tu pas qu'un châtiment doit être la récompense de tes nombreuses désobéissances ? »

L'enfant baissa la tête, et, par son silence, parut reconnaître la vérité de ce que disait son père. Mais, en même temps, il était évident que son cœur n'était pas touché; il attendait froidement l'exécution de la justice, sans témoigner ni chagrin ni repentir. Son père lui peignit avec une nouvelle vivacité ses torts, l'enfant resta immobile; le père lui décrivit avec émotion sa tristesse, l'enfant ne versa pas une larme, il ne poussa pas un soupir; enfin, le père reprit ainsi :

« Maintenant, quelle punition assez sévère dois-je inventer pour te corriger? J'ai tout employé, et tout employé en vain : reproches, caresses, privations,

coups de verge, et rien n'a suffi! Voici donc ce qu'aujourd'hui je t'ordonne : Tu vas de suite revêtir tes plus beaux habits, et venir avec moi faire une promenade en voiture à la campagne; le temps est superbe, tu aimes le chemin de fer et les tableaux; eh bien, prenons la route de Versailles, nous irons visiter ensemble la grande galerie, et, de là, dîner en famille dans le parc, sur le gazon. Tu le vois, je change avec toi de méthode; tu m'as fait du mal, je veux te faire du bien : puisque mes punitions n'ont pu changer ta conduite, peut-être mes bienfaits toucheront-ils ton cœur. Je veux t'accabler de témoignages d'affection, et voir si tu pourras plus longtemps me refuser à ton tour ton affection ainsi que ton obéissance. »

Le père avait à peine commencé ce discours que l'enfant, jusque-là taciturne, froid, immobile, lève des yeux pleins de grosses larmes, ouvre ses petits bras, et se jette à corps perdu dans le sein de son père, en lui criant avec une voix tremblante d'émotion :

« Oh! merci, papa! merci, papa! »

Il ne put en dire davantage; mais les sanglots continuaient, et l'enfant restait collé contre son père, l'étreignant toujours dans ses bras.

Oh! quel délicieux moment ce fut pour ce père! Il comprit qu'enfin il avait réussi, et que le pardon,

la grâce, l'amour, avaient amolli ce cœur resté dur en présence des plus sévères punitions.

Si je ne me trompe pas, mes jeunes amis, vous admirez les moyens que ce père employa, et vous voudriez presque être à la place de son enfant, pour jouir de son amour et lui témoigner le vôtre par votre obéissance. Il doit vous paraître qu'on est heureux d'avoir un tel père, et heureux même de faire sa volonté. Eh bien, mes amis, vous pouvez vous mettre complètement à la place de cet enfant ; car, ce que ce père avait fait ici pour son fils, Dieu le fait pour vous. Ce Dieu aussi est votre père ; Lui aussi gémit de vos torts à son égard ; Lui aussi vous appelle dans le sanctuaire de votre conscience pour vous faire passer en revue tous vos péchés ; et quand Il a ainsi accumulé devant vous les fautes dont votre vie est pleine, lorsqu'Il vous a déclaré que la juste récompense de votre péché c'est votre condamnation, votre mort ! au moment où vous tremblez devant lui, Il change tout à coup de langage et vous dit : « Il y a pardon par devers moi ; quand vos « péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils se-
« ront blanchis comme la neige ; il n'y a plus au-
« cune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-
« Christ, et c'est par Lui que vous avez la vie éter-
« nelle. »

Eh bien, mes enfants, en écoutant de sembla-

bles paroles, en apprenant que c'est Dieu lui-même qui vous les adresse, dites-moi, votre cœur n'est-il pas touché, amolli par tant d'amour? N'êtes-vous pas joyeux maintenant de savoir qu'il n'y a plus de condamnation pour vous, et qu'au contraire une vie éternelle et heureuse vous attend? Faites donc, chers amis, comme l'enfant dont j'ai parlé, jetez-vous dans les bras de votre Père céleste, baignés de larmes, et lui criant : « Merci, mon père ! merci, mon père ! » Jetez-vous à genoux, rendez grâce à ce Dieu, et lui donnez désormais amour pour amour.

Je dois vous dire, en terminant, que le fils dont je vous ai parlé devint tout autre après cette mémorable leçon. A la promenade, il se plaisait toujours à côté de son père ; toujours il cherchait à deviner comment il pourrait lui être agréable, tant il désirait lui témoigner sa reconnaissance, et c'est à cette conduite que le père reconnut que son fils se confiait en son amour.

Mes amis, pour savoir si, vous aussi, croyez à l'amour de votre Dieu, il suffira désormais de regarder à votre obéissance.



X

LE PETIT MÉNAGE

CLARA. Alphonse ! Alphonse ! veux-tu faire le petit ménage ? Tu seras le monsieur, moi je serai la dame. Maman est sortie, papa est renfermé dans son cabinet ; nous nous amuserons bien !

ALPHONSE. Oui, mais ma leçon ?

CLARA. Tu l'apprendras demain.

ALPHONSE. Et papa qui nous entend?

CLARA. Non, il a fermé la porte à clef; il écrit, et il a demandé qu'on ne l'interrompît pas. Allons, viens, il ne nous entendra pas.

ALPHONSE. Eh bien, moi, je serais M. le chevalier de Martignac, et je viendrais te faire visite à cheval.

CLARA. Et moi, avec mon petit enfant, je te recevrais dans mon salon; nous prendrions le thé ensemble.

ALPHONSE. C'est ça! Es-tu prête?

CLARA. Oui, allons. D'abord prends ton cheval de carton, passe dans l'autre chambre pour arriver au grand galop; et moi, en attendant, je vais rester ici avec mon enfant.

(Alphonse sort, un fouet à la main, et traînant son cheval par la queue.)

CLARA, *seule et prenant sa poupée.* Allons! mademoiselle, levez-vous, vous êtes bien paresseuse! Ces enfants sont tous les mêmes! On ne peut jamais les faire sortir du lit! Eh bien, vous ne vous levez pas? Il y a une heure que je vous appelle! *(Elle prend la poupée par la jambe.)* Venez ici que je vous habille. Commencez par vous laver les mains et la figure. Vous faites la grimace? L'eau est trop froide, dites-vous? voyez, moi, si je ne me lave pas sans pleurer? Ah! quand j'étais petite fille

comme vous, il fallait voir comme je me levais de bonne heure, me lavais bien, m'habillais vite et me mettais à l'ouvrage! Mais aujourd'hui les enfants sont d'une malpropreté qui donne mal au cœur; vous les lavez bien, et ils courent se traîner dans la poussière; vous leur mettez des habits neufs, une heure après ils sont tout déchirés; vous prenez mille peines pour tenir vos appartements propres et en ordre, ils les bouleversent et salissent vos meubles. (*Ici Clara lave sa poupée avec un linge mouillé, et lui enlève ainsi le rouge de la figure.*) Aïe! la voilà toute blanche! cependant je n'ai pas frotté fort. Oh! la sotte! qui perd les couleurs parce qu'on la lave. (*Elle lui donne une tape.*) Tenez! tenez! mademoiselle, voilà ce que vous méritez. (*Clara imite un petit enfant qui pleure.*) Ouin! ouin! ouin! — Ah! vous pleurez pour un rien? Eh bien, je vais vous apprendre à vous taire. (*Elle la frappe plus fort et des deux mains, et ainsi elle laisse tomber la poupée, qui se casse le nez.*) Oh! la maladroite qui tombe toute seule. Ne pouvez-vous pas vous tenir sur vos pieds? Quoi! votre nez est écrasé? Quel guignon! Mais aussi pourquoi ne pas vous appuyer contre la table? Vous n'êtes pas tombée si fort pour vous casser le nez! Allons! taisez-vous! vous ne vous êtes pas fait grand mal, puisque votre nez ne saigne pas. Ces enfants sont douillets! pour un rien

la voilà qui pleure. Si vous ne vous taisez pas, vous ne prendrez pas le thé avec moi et M. le chevalier qui va venir. (*Elle habille la poupée et appelle son frère.*) Alphonse! Alphonse! tu peux venir; nous sommes prêts.

ALPHONSE, *dans la chambre voisine.* Hu! hu! Allez donc! Ah! rossinante! (*On entend les coups de fouet et les roulettes de la planche du cheval de carton qui galope des quatre jambes à la fois.*) Oh! oh! eh! doucement, quand je te dis de galoper, ça ne veut pas dire de tomber. Allons! marche. Là! là! (*Il entre à cheval.*) Bonjour, madame la baronne.

CLARA. Ah! vous voilà, monsieur le chevalier? Je ne vous attendais pas! (*Elle change de ton.*) Mais, dis-donc, Alphonse, on n'entre pas à cheval dans un salon?

ALPHONSE, *sur un ton naturel.* C'est égal, il faut bien que tu me voies galoper! Ce serait censé dans un jardin. Tiens, regarde, comme je vais. (*Il fouette le cheval à tour de bras d'une main; de l'autre il le soulève par le cou pour le faire avancer, et avec le secours de ses deux pieds, qu'il appuie de temps à autre sur le parquet, il fait galoper le coursier de carton sur la planche garnie de quatre roulettes.*) Hi! hi! Eh! allez donc! (*Il le fouette plus fort et le pousse plus vite.*) Hi! hi! (*En soulevant un peu trop le cheval par le cou, Alphonse le tire involontairement*

d'entre ses jambes, et se trouve lui-même brusquement assis par terre.) Ah! mauvais cheval! Rossinante de cheval! Il ne m'en fait pas d'autres! Tiens! Tiens! (*Il lui donne des coups avec le manche de son fouet.*) Allons! relève-toi donc! (*Le cheval, toujours étendu sur le parquet, ne bouge pas.*) Ah! tu ne veux pas te lever? Attrape ça! (*Il le bat, le bat plus fort, et s'anime jusqu'à lui enfoncer le manche de son fouet entre ses côtes de carton.*) Ha las! O rossinante de cheval! pour un petit coup de fouet! Je le changerai pour un autre! Un cheval vicieux comme toi, m'aurait bientôt cassé un bras ou une jambe. Allons! à l'écurie! et sans manger. (*Il lui sangle un coup de fouet et le lance dans un coin. S'adressant à Clara.*) Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Comment va la santé?

CLARA, *minaudant*. Oh! chevalier, j'ai la migraine; Ninette n'a pas été sage ce matin. Les enfants sont d'une désobéissance... on ne peut rien en faire. Si vous leur dites d'avancer, ils reculent; de parler, ils se taisent; de se taire, ils crient; enfin, c'est toujours le contre-pied de ce qu'on leur commande.

ALPHONSE. Ah! madame, ne m'en parlez pas! c'est comme mon cheval; il n'est bon à rien. Si je ne le tire pas de toutes mes forces, il reste en place; si je le frappe, il tombe; enfin, si je le touche seu-

lement du bout de mon fouet pour le relever, il se crève le ventre!

CLARA. C'est comme ma petite fille; voyez quel air stupide elle a! Avancez-vous, mademoiselle; saluez monsieur. (*Clara imite la voix d'un tout petit enfant.*) Bonjour, monsieur le chevalier; comment vous portez-vous?

ALPHONSE. Très bien! Et vous, mademoiselle la poupée?

CLARA. Mais non, ce n'est pas une poupée; c'est Ninette.

ALPHONSE. Ah bah! je veux l'appeler poupée, moi.

CLARA. Eh bien! moi, je dirai cheval de carton.

ALPHONSE. Si tu dis cheval de carton, moi je dirai poupée de chiffon.

CLARA. Si tu dis poupée de chiffon, moi je dirai le maître de rien du tout.

ALPHONSE. Et moi je répondrai la maîtresse de pas grand'chose.

CLARA. Oui, mais ma poupée vaut bien ton cheval.

ALPHONSE. Pas mal! Tu vas voir! (*Il saisit la poupée et la fait sauter au plafond.*)

CLARA. Ma poupée! ma poupée!

ALPHONSE. Tu vois bien que c'est une poupée, puisque tu l'appelles toi-même ainsi.

CLARA. Regarde ! tu lui as cassé le bras ! (*Avec un ton d'humeur.*) Je le dirai à papa.

ALPHONSE. Dis-le à maman, si tu veux.

CLARA. Méchant !

ALPHONSE. Méchante !

CLARA. Sot !

ALPHONSE. Sotte !

CLARA. Je ne veux plus jouer avec toi.

ALPHONSE. Ce sera pour moi un fameux débaras ! (*Alphonse prend son cheval par la bride et se dispose à sortir ; mais, en passant près de la table où se trouve le service à thé de sa sœur, il dirige son cheval de telle sorte que la table culbute ; les tasses se brisent, et la bouillotte d'eau se répand sur le parquet.*)

CLARA, *pleurant*. Ah ! ah ! Papa ! papa ! viens voir ce qu'Alphonse m'a fait. Papa ! papa !

LE PÈRE, *sortant précipitamment de son cabinet*. Qu'y a-t-il ? Pourquoi ce bruit ? Ne vous avais-je pas dit d'apprendre vos leçons ?

CLARA. Pas à moi, mais à mon frère.

LE PÈRE. Toi comme ton frère vous deviez travailler. Mais les enfants sont d'une paresse ! Ils sont tous les mêmes, on ne peut jamais les faire sortir du lit.

CLARA. Mais papa, ce n'est pas moi, c'est mon frère.

LE PÈRE. Taisez-vous ! Voyez cette table renversée, ces joujoux brisés, cette eau répandue. Quel désordre ! Les enfants sont tous d'une malpropreté qui fait mal au cœur ! Vous les lavez, ils courent se traîner dans la poussière ; vous leur mettez des habits neufs, une heure après ils sont déchirés ; vous prenez mille peines pour tenir vos appartements propres et en ordre, ils les bouleversent et salissent vos meubles !

CLARA. Mais, papa, ce n'est pas moi, te dis-je, c'est mon frère !

LE PÈRE. Ne vous ai-je pas dit trois fois de vous taire ? faudra-t-il encore vous le répéter ? Ces enfants sont d'une désobéissance ! on ne peut rien en faire ! Si vous leur dites d'avancer, ils reculent ; de parler, ils se taisent ; de se taire, ils crient ; enfin c'est toujours le contre-pied de ce qu'on leur commande.

ALPHONSE. C'est mon cheval qui m'a fait tomber, et je me suis bien fait mal.

LE PÈRE. Ah bah ! ces enfants sont si douillets ! Tu n'es pas tombé si fort pour te faire mal ; ne pouvais-tu pas te tenir sur tes pieds ? Mais si l'on vous touche du bout du doigt, vous culbutez. D'ailleurs vous ne vous êtes pas fait grand mal, puisque vous ne saignez pas au nez.

CLARA. Ce n'est pas moi.

ALPHONSE. Ni moi.

LE PÈRE. C'est moi, peut-être ? Je vous répète que les enfants sont tous les mêmes, paresseux, malpropres, désobéissants, douillets.

CLARA. Cependant...

LE PÈRE. Et pourquoi donc le disiez-vous vous-mêmes tout à l'heure à votre poupée de chiffon et à votre cheval de carton ?

ALPHONSE. C'était pour nous amuser.

LE PÈRE. Mais pourquoi, pour vous amuser, ne leur disiez-vous pas plutôt qu'ils étaient actifs, propres, obéissants ?

CLARA. C'est que maman dit comme ça.

LE PÈRE. Mais les mamans et les papas disent aussi quelquefois des enfants qu'ils sont sages ; pourquoi ne le disiez-vous pas aussi du cheval et de la poupée ?

ALPHONSE. C'est que nous voulions faire le petit ménage, c'est-à-dire faire comme on fait dans le monde.

LE PÈRE. Ah ! nous y voilà, vous preniez, pour parler et penser, vos modèles sur ce que vous aviez vu ?

CLARA. Oui, papa.

LE PÈRE. C'est donc précisément ce que je vous dis. Parce que vous aviez remarqué dans le monde que presque tous les enfants étaient paresseux, malpropres, désobéissants et douillets, et un bien petit

nombre sages et soumis, pour imiter la nature vous avez de suite parlé de leurs défauts si nombreux, si frappants, et pas du tout de leurs qualités, si petites et si rares. Ainsi, ce que vous avez transporté au cheval et à la poupée, c'est bien le caractère des enfants. Maintenant, moi je ne fais que rendre à chacun ce qui lui appartient : au cheval et à la poupée je laisse le corps de bois et de carton, et aux enfants je restitue les défauts pour lesquels ils vous ont servi de modèle, c'est-à-dire la paresse, la malpropreté et la désobéissance.

CLARA. Mais moi je ne suis pas comme ça.

ALPHONSE. Ni moi non plus.

LE PÈRE. Répondez-moi catégoriquement : Les enfants ne sont-ils pas ainsi ?

CLARA. Oui.

LE PÈRE. N'êtes-vous pas vous-mêmes des enfants ?

ALPHONSE. Oui.

LE PÈRE. Donc vous êtes vous-mêmes paresseux, malpropres et désobéissants.

CLARA. Mais...

LE PÈRE. Il n'y a pas de *mais*. Voyez quel est votre aveuglement ! Vous attribuez ces torts à votre poupée, parce que vous les avez remarqués chez les enfants ; vous reconnaissez être vous-mêmes du nombre de ces enfants, et vous ne voulez pas main-

tenant avouer que, par conséquent, vous aussi vous avez ces défauts? Voilà comment on s'aveugle sur son propre compte. On proclame que tout le monde a des torts, mais quand quelqu'un vous fait observer qu'on est soi-même une unité du grand nombre, alors on ne veut plus faire partie de tout le monde. Mais si vous ne voulez pas être ainsi convaincus, je m'y prendrai d'une autre manière : si vous n'êtes pas paresseux, pourquoi toi, Alphonse, n'as-tu pas étudié ta leçon?

ALPHONSE. C'est ma sœur qui m'a dit de jouer.

LE PÈRE. Donc tous deux vous m'avez désobéi. Ainsi non-seulement paresse, mais encore désobéissance. Enfin ces cris que vous avez poussés pour une légère chute, cette eau répandue, cette vaisselle brisée, ce désordre enfin, tout cela ne montre-t-il pas votre malpropreté?

ALPHONSE. Ma leçon était bien longue!

CLARA. La table n'était pas bien solide.

LE PÈRE. Quoi! maintenant vous voulez vous justifier, et c'est moi qui vais avoir tort pour avoir imposé une leçon trop longue et acheté une table trop fragile?

ALPHONSE. Non, papa; mais seulement il faut être pour nous plus indulgent.

LE PÈRE. Et vous donc, avez-vous été indulgents envers le cheval et la poupée? Les torts que je vous

reproche sont de véritables torts, car il dépendait de vous de les éviter ; pour cela vous aviez force et liberté. Mais cette poupée que Clara lâche de ses mains pouvait-elle s'empêcher de tomber ? Ce cheval qu'Alphonse crève d'un coup de fouet pouvait-il résister ? Est-ce la faute de la poupée si, lui lavant la figure avec de l'eau, elle perd ses couleurs ? Non, les torts du cheval et de la poupée sont vôtres. C'est vous qui faites le mal que vous leur attribuez. Si vos parents vous traitaient avec la même injustice, vous seriez sans cesse roués de coups ou mis dans un cachot. Ah ! reconnaissez donc là en même temps notre équité et votre injustice, notre douceur et votre dureté. C'est ainsi que chaque jour vous reportez sur autrui vos propres fautes. Si Clara fait une sottise, elle accuse son frère de l'avoir aidé ; si Alphonse en fait une autre, il dit que sa sœur le lui a conseillé ; plutôt que de vous avouer coupables, vous rejetez le fardeau sur les domestiques, sur le chien, le chat, la poupée. Mais rappelez-vous qu'aujourd'hui vous-mêmes vous vous êtes condamnés, en attribuant à vos joujoux les qualités des enfants dont vous faites partie, et qu'après avoir pris modèle sur vous-mêmes, vous leur avez dit : Paresseux, malpropres, désobéissants et douillets. Voilà donc ce que vous êtes.

ALPHONSE. Les autres aussi !

Hélas, mes jeunes amis, l'imprimeur me dit qu'il lui manque la fin du manuscrit. Je ne sais où la prendre. Mais je vais y suppléer en reprenant au point même où Alphonse en est resté.

« Les autres aussi. »

Or les autres, mes enfants, savez-vous qui c'est ? C'est vous, oui, vous ! Débattiez-vous tant que vous voudrez ; je vous dirai, comme le père de tout à l'heure : ce que vous transportez au cheval et à la poupée, c'est bien le caractère des enfants. Maintenant, moi, je ne fais que rendre à chacun ce qui lui appartient : au cheval et à la poupée je laisse le corps de bois et de carton, et aux enfants je restitue les défauts pour lesquels ils ont servi de modèle, c'est-à-dire la paresse, la malpropreté et la désobéissance. Or ces enfants, ce sont Alphonse et Clara..... et puis, comme dit le petit garçon, aussi les autres..... au nombre desquels vous vous trouvez.

C'est quelque chose, mes enfants, que de reconnaître ses torts ; mais l'important, c'est de n'y plus retomber. Pour cela vous possédez une connaissance que n'ont pas le cheval et la poupée. Je sais, mes amis, qu'il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire, et même, hélas ! il ne suffit pas de l'aimer ; il faut encore des forces pour l'accomplir. Ces forces

sont en Dieu, allez les lui demander ; ensuite vous
pourrez travailler à les utiliser. Pour tout dire en
deux mots, priez et veillez, c'est Jésus qui l'a dit :
« Priez et veillez. »



ILLUSTRATION DE L'ÉVANGILE

XI

QUI AIMEZ-VOUS MIEUX ?

Un jour, dans un jardin, jouait un jeune enfant avec son père et sa mère. Le père, à quatre pattes, lui servait de cheval et galopait sur le gazon ; la mère, assise sur un banc, le faisait aller au petit trot sur ses genoux ; ensuite l'enfant et les parents jouaient à cache-cache, et quand l'un découvrait la cachette de l'autre, c'étaient de grands éclats de rire. Après bien des sauts, bien des jeux, on s'assit sur la pelouse ; maman donna au petit garçon une pêche et du pain, papa lui conta une histoire, tous deux l'embrassèrent et l'enfant était heureux.

Au milieu de cette scène de famille, survint un

étranger ; il s'arrête, contemple quelques instants des yeux ce doux spectacle, et dit à l'enfant, en s'approchant de lui :

« Mon ami, de papa et de maman lequel aimez-vous mieux ? »

La question parut embarrasser beaucoup l'enfant, car il cessa de manger, laissa retomber sa main portant un morceau à sa bouche et garda le silence.

« Répondez, cher enfant, dit encore le passant ; de votre père et de votre mère, lequel aimez-vous mieux ? »

L'enfant, toujours embarrassé pour répondre, leva lentement les yeux et les porta tour à tour sur son père et sur sa mère, comme pour les prier de le tirer de ce mauvais pas. La chose était difficile pour ceux-ci ; car si chacun était bien aise de se savoir beaucoup aimé, chacun aussi était assez juste pour ne vouloir pas être le préféré. Alors commença entre eux deux une lutte de générosité ; le père énumérait à son fils tous les motifs qu'il avait pour aimer la tendre mère, et celle-ci rappelait à son enfant tous les bienfaits que son père versait sur lui.

« Allons ! réponds à ce monsieur, dit le père en souriant ; n'aimes-tu donc pas bien maman, qui chaque matin va t'éveiller par un baiser et prier avec toi et pour toi le bon Dieu ? »

L'enfant porta ses regards reconnaissants vers

cette bonne mère, et celle-ci lui dit à son tour :

« Oui, réponds à ce monsieur ; mais, avant de parler, rappelle-toi bien qui chaque jour t'enseigne à lire et à écrire, qui te raconte des histoires ; en un mot, souviens-toi bien de ce cher petit papa ! »

L'enfant tendit la main de l'autre côté ; le père la saisit et reprit :

« Allons ! réponds : des deux, lequel préfères-tu, toi, que ta mère soigne lorsque tu souffres ; toi, qu'elle nourrit lorsque tu te portes bien, et qui, dans ce moment, fais, par ses soins, ton quatrième repas ! »

L'enfant regarda son pain mollet, sa pêche veloutée ; l'eau semblait lui en revenir à la bouche. Il allait répondre, peut-être, lorsque la mère l'arrêta pour ajouter :

« Maman te gronde souvent, et pour toi ce n'est pas très amusant ! »

Le père reprit :

« Papa te fouette, quand tu n'es pas sage, et plus d'une fois te fait pleurer. »

L'enfant baissa la tête et ne parut plus aussi pressé de répondre.

« Mon ami, reprit l'étranger, j'attends toujours ; dites-moi donc, de papa et de maman, lequel aimez-vous mieux ? »

Toujours même silence, toujours même embarras.

« Oh ! c'est sans doute ce bon papa, dit la mère, qui par son travail gagne le pain que je te donne. — Non, c'est plutôt cette chère maman, interrompit le père ; car c'est elle qui se sacrifie pour ta santé, pour tes plaisirs. C'est maman, qui t'a fait cette jolie paume rose et blanche. — C'est papa, qui t'a donné cette raquette. — Oui, mais maman joue tous les jours avec toi. — C'est vrai, mais papa, chaque jour, te mène en promenade. — Maman te caresse. — Papa t'embrasse. — Mais répondez ! répondez ! dit l'étranger »

L'enfant fit un effort, leva la tête, entr'ouvrit les bras...

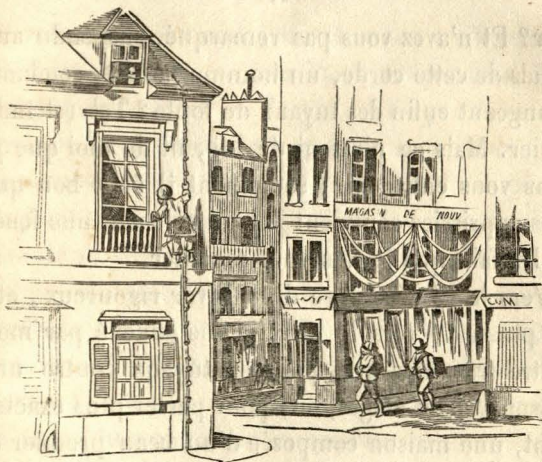
« Eh bien ! mon ami, de papa et de maman, lequel aimez-vous mieux ? »

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant ; la réponse avait jailli de son cœur, elle allait s'échapper de sa bouche, et l'étranger avait à peine achevé ces mots : « lequel aimez-vous mieux ? » que l'enfant répondit :

« Tous les deux ! »

C'est ainsi que le chrétien, interrogé s'il préfère son prochain ou son Dieu, répond :

« TOUS LES DEUX. »



Lanternes magique ! pièces curieuses !

XII

L'HIVER

Je suis plombier de mon état ; mais peut-être ignorez-vous quelle est la profession que ce nom-là désigne. Ecoutez donc. N'avez-vous jamais vu, dans les rues, une corde nouée de distance en distance, fixée au toit d'une maison et pendant le long du

mur? Et n'avez-vous pas remarqué, suspendu aux nœuds de cette corde, un homme posant, soudant, arrangeant enfin des tuyaux de fonte? Tel est mon métier. Mais ce n'est ni de lui, ni de moi que je viens vous entretenir; seulement il était bon que vous apprissiez comment j'ai pu voir par une fenêtre les faits que je vais vous raconter.

Vers le 15 décembre d'un hiver rigoureux, et, qui plus est, vers le soir, je fus envoyé par mon maître travailler à la pose de tuyaux contre une maison à deux étages, ou, pour parler plus exactement, une maison composée d'un beau premier et d'un vilain grenier. Au reste, un grenier est toujours assez beau pour y placer du bois, tandis qu'un premier n'est jamais trop confortable quand il s'agit d'y loger des hommes qui risquent de souffrir des rigueurs de la saison. Mais, hélas! ce grenier n'était pas habité par des bûches! des êtres vivants en faisaient leur demeure et présentaient avec leurs voisins du premier étage un contraste comme on n'en voit guère qu'à Londres ou à Paris. Or c'est à Paris qu'était située ladite maison.

Me voilà donc en route, mon sac d'outils sur le dos et ma corde nouée sous le bras. J'arrive, j'en fixe un bout à une cheminée, je laisse l'autre descendre dans la rue, et je prends place sur mon siège de peau garni de deux petits cordons. Tenez, ce siège

ne ressemble pas mal à une fronde ; seulement ici les deux cordes ne se terminent pas par deux bouclettes pour enfiler les doigts , mais par deux crochets de fer qu'on cramponne au long câble garni de nœuds ; enfin, sur le cuir, au lieu d'une pierre, on place un homme ; et au lieu de lancer cette pierre vivante au loin, on prend toutes les précautions possibles pour qu'elle ne tombe pas. Pour monter, on décroche tour à tour , de droite et de gauche , les deux anneaux de fer, on les fixe ensuite à un nœud élevé, et ainsi peu à peu, tout en faisant son travail, on arrive au sommet de la maison.

Au milieu de cette occupation, j'ai plus d'une fois songé que c'était là une image frappante de la vie du chrétien dans ce monde : il travaille de ses mains pour gagner le pain qui le nourrit ; et cependant, tout en travaillant, il s'élève constamment de la terre vers le ciel. Mais j'en reviens à mon histoire.

En commençant mon travail par le bas, dans la rue, et montant peu à peu, je me trouvais d'abord le visage collé contre la muraille, ce qui n'avait rien de bien récréatif. Mais, arrivé à la hauteur du premier étage, je fus amplement dédommagé. Ma corde descendait en longeant la ligne des croisées, en sorte qu'au premier, en penchant un peu la tête à gauche, mon regard tombait dans un très beau salon. Meubles d'acajou, tapisseries dorées, tapis moelleux,

fauteuils tendrement rembourrés, lampes bien allumées, rien n'y manquait, si ce n'est moi ; car j'avoue que je me disais tout bas : « Là, j'aurais plus chaud que sur mon établi en plein vent. »

J'étais occupé à examiner les détails de ce bel appartement, lorsqu'un monsieur, une dame et plusieurs enfants entrent dans le salon :

« Aïe ! crie un des enfants ; il fait presque froid ici ; Marie, apportez du bois, faites du feu ; nous voulons nous chauffer. — Bien, c'est cela, dit le père. Toi, Auguste, enlève ce devant de cheminée, approche-moi ce fauteuil ; viens t'asseoir ici sur un tabouret, entre mes jambes ; là ! couvre-toi des pans de ma robe de chambre. Vous tous, approchez ; faites un grand cercle autour du feu : voyez comme la fumée monte épaisse et droite ! la flamme va éclater, la voilà ! comme elle brille ! comme elle chauffe ! comme elle égaye ! Ah ! qu'il fait bon ici ! »

Auguste se place où son père l'appelle, tend ses deux petites mains toutes grandes ouvertes vers le feu, et dit :

« C'est vrai ; aussi je suis bien content que l'hiver soit revenu, nous allons reprendre nos veillées ; papa nous lira des histoires ; maman me brodera des pantoufles bien chaudes et un bonnet grec en velours. — Et moi, dit un autre enfant, je ferai des châteaux de cartes sur la table, juste comme

eux qui seront dans les histoires de papa. Je n'en ai pas fait depuis l'hiver dernier; oui, moi je dis comme Auguste : l'hiver, près du feu, c'est amusant..... — Et moi je dis comme toi, mon petit raisonneur, dit la mère en prenant la tête de l'enfant entre ses deux mains et lui déposant un baiser large et bruyant sur le front, je dis comme toi : j'aime mieux l'hiver que l'été. En hiver, du moins, je vous possède tous pendant quelques heures du soir auprès de moi; tandis qu'en été on ne peut jamais vous rejoindre; papa est en voyage; Auguste et Paul courent dans le jardin; il n'est pas jusqu'à ma chère Célestine qui ne m'échappe quelquefois pour aller visiter sa grand'mère à la campagne, tandis qu'en hiver je vous tiens tous ici! — Oh! le bon feu! — Oh! qu'on est bien dans ce coin du canapé! — Et moi donc, assis comme un Turc sur le tapis! Pour compléter, donne moi donc un coussin du sofa, j'y poserai mon coude, et je pourrai m'étendre. Là! il ne me manque plus que la longue pipe de papa. — Ce qui me plaît surtout, dit à son tour la jeune Célestine, c'est qu'en hiver nous n'avons pas tant de visites à recevoir; nous pouvons rester là, paisibles et heureux, en famille, pendant des heures entières, sans être importunés. — Paisibles, c'est pas ça, dit Auguste, le plus jeune des garçons; moi, ce que j'aime, au contraire, c'est

d'entendre le sifflet du vent par la cheminée et le bruit de la pluie contre les fenêtres; alors il me semble que la chambre est encore plus chaude, le feu plus égayant, et je saute avec plus de plaisir sur le tapis. — Est-ce bien là tous les plaisirs de l'hiver? dit le père. — Oui, mais on va encore patiner. — Est-ce tout? — On fait des boules de neige. — Rien de plus? — On reste tard au lit. — Quoi! vous n'avez pas d'autres plaisirs à me citer?»

Ici tout le monde se tut; mais au même instant un orgue de Barbarie se fit entendre dans la rue.

« Oh! j'y suis! j'y suis! dit Auguste; le plus amusant, c'est la lanterne magique. Monsieur le soleil et madame la lune... vous allez voir ce que vous allez voir. — Lanterne magique! cria la grosse voix du Savoyard, qui, du fond de la rue, vint faire retentir les vitres du salon. Pièces curieuses! — Papa, papa, fais monter la lanterne. — Oui, oui, la lanterne avec la musique. — Veux-tu? — Je t'en prie. — C'est si drôle! — Allons, va pour la lanterne, dit le père. — Bon, je vais dire à Marie de faire monter le Savoyard. — Bien, me dis-je à moi-même, je vais d'ici voir les pièces curieuses. — Moi, je vais fermer les rideaux, fit Auguste. »

Aussitôt dit que fait; et moi, pauvre plombier suspendu à la fenêtre, je me trouve tout à coup mis à la porte. Le rideau tiré, je n'y vois plus rien;

mais j'entends les cris de joie, les rires et les gambades dans le salon. La lanterne magique monte; ce qui me fait penser que moi je dois aussi monter, car mon tuyau n'est pas encore entièrement posé.

Je grimpe donc, et je me trouve à mi-chemin du premier au second, lorsque je crois entendre des plaintes et des gémissements. J'écoute plus attentivement, et je reconnais qu'en effet on se lamente près de moi. La voix me semble venir du haut; je hâte ma besogne et j'arrive avec elle à la hauteur du grenier. Là je vois, éclairée par une petite lampe qui donnait plus de fumée que de lumière, une pauvre famille composée d'un père, d'une mère et de quatre jeunes enfants. Ici point de meubles d'acajou, point de tapis; ni feu, ni bois pour en faire; mais six misérables créatures semées çà et là dans la chambre, criant de faim, pleurant de froid, et n'entrecoupant ces cris et ces larmes que pour s'entre-demander des secours qu'ils ne peuvent pas se donner :

« Femme, dit le père, si tu pouvais nous faire un peu de feu? — Il ne reste plus qu'un peu de poussière de charbon de l'année passé. — Et le bois que les enfants sont allés ramasser? — Il est fini; le maître du chantier n'en veut plus laisser prendre. — Il faudra donc mourir de froid cet hi-

ver? je n'ai chaud que lorsque je travaille; mais aussitôt je prends faim, et alors ce n'est plus le bois, c'est le pain qui me manque. Oh! que ferons-nous en janvier? — Père, il y a là une vieille chaise dépaillée; si tu voulais, comme elle ne sert à rien, nous en ferions du feu? — Non, mon garçon, on peut la vendre quelques sous pour déjeuner demain. — Et ce soir? — Ce soir, il faut... il faut s'en passer! — Moi, j'ai bien froid aux pieds, dit une petite fille; mes souliers sont tout troués, ils boivent l'eau dans la rue. — Et moi, j'ai bien plus froid aux mains, dit la mère; je viens de laver à la rivière, et je ne sens plus mes doigts. Allons, maintenant il me faut étendre ce linge dans la chambre. — Mais, maman, ça fera plus froid encore. — Sans compter que ton linge ne séchera pas. — J'ai trop froid, reprit la petite fille. — Va te coucher, dit le père. — Mais j'ai faim! — Froid et faim; tous la même chose! Et que voulez-vous donc que j'y fasse? Moi aussi j'ai froid; moi aussi j'ai faim, et cependant je ne me plains pas toujours. Oh! terrible hiver! en voilà pour six mois de souffrance! — Sans compter les rhumes et autres maladies! — Pour aller ensuite à l'hôpital! — A l'hôpital, dis-tu? Non! non! Je n'y veux pas aller, pas plus qu'y envoyer personne. Mon petit ange y est mort! mon père y est mort! ma mère y est morte! Oh! j'aime mieux vous soigner

tous ici et vous voir mourir entre mes bras! Au moins, alors, j'aurai la consolation de vous avoir soignés. — Oui, soignés... avec quoi? — Avec... — Oh! que j'ai froid! — Maman, du pain! — Tiens, entortille tes pieds dans ce chiffon; et toi, va demander au boulanger s'il veut encore nous avancer un pain de quatre livres. Tu lui diras que demain j'irai laver pour sa femme. — Et s'il ne veut pas en donner? — Eh bien, tu remonteras.»

L'enfant sortit en grelottant et laissant claquer ses dents les unes contre les autres. Il revint bientôt, encore plus transi, et dit :

« Il n'a pas voulu! — Eh bien... — Quoi? — Terrible hiver! dit le père en se levant et marchant à grands pas; que faire? que faire? Allons, femme, et vous enfants, il n'y a qu'un remède : il faut souffrir et se taire! Tâchons de dormir. Alors, du moins, pour quelques heures, nous ne sentirons plus rien. — Dormir! moi je ne puis pas quand j'ai faim. — Moi, je n'ai pour toute couverture que mon drap et ma robe! — Moi... — Moi! moi! interrompit le père; et que voulez-vous que j'y fasse? c'est la faute de l'hiver, ce n'est pas la mienne. Encore une fois, au lit! j'éteins la lumière. »

Il dit et souffle sur la lampe, comme pour mettre fin à toutes ces plaintes, et dérober à ses yeux ce déchirant tableau. Alors je ne vis plus rien; mes

travail était fini. Mais comme je redescendais, j'entendis deux bruits en même temps : celui des pleurs dans le grenier du pauvre, et celui de la musique dans le salon du riche; au-dessus de moi des sanglots, au-dessous la lanterne magique. Quel contraste! me dis-je, et cependant on le retrouve, sans le remarquer, à chaque pas, dans cette ville, dans toutes les villes, hélas! dans tous les pays. Ceux qui souffrent y pensent; mais ceux qui sont bien n'y songent guère! O mon Dieu! amollis les cœurs des uns; qu'ils donnent du pain aux autres!

J'en étais là de mes réflexions, lorsque tout à coup, en levant encore la tête vers la croisée de la pauvre famille, je vois apparaître une vive lumière; j'entends des cris bruyants, confus. Une pensée épouvantable me vient : le feu de la lampe, me dis-je, aura pris au lit, à la maison! Je remonte, je regarde, j'écoute... et tout le monde dansait dans la chambre, tous poussaient des cris de joie, tous pleuraient presque de plaisir : du pain était sur la table, du bois allumé dans le foyer, des couvertures sur les lits.

Mais comment tout cela s'est-il fait, et si vite, après tant de misère? Vous le saurez bientôt; mais pour le comprendre, il faut avant tout que vous écoutiez mon histoire du jour de l'an.



Moi, j'escamote les bonbous

XIII

LE PREMIER JOUR DE L'AN

La veille du jour où se passèrent les événements que je viens de raconter, envoyé par mon maître, j'étais venu chez le monsieur qui habitait le premier étage ; il était le propriétaire de la maison, et c'était pour me donner des ordres sur les tuyaux à

poser qu'il m'avait fait appeler. Quand j'arrivai, il était absent; mais, comme il devait bientôt rentrer, sa femme me pria de l'attendre dans la salle à manger. Là, je trouvai réunis tous les enfants autour de leur mère, et je fus témoin de la scène que je vais vous retracer.

AUGUSTE. Dans huit jours, c'est le jour de l'an!

PAUL. Ça veut dire le jour des étrennes.

CÉLESTINE. Ou plutôt le jour des souhaits de bonne année.

PAUL. Oui, mais moi, ce que je me souhaite, ce sont surtout de bonnes étrennes.

LA MÈRE. Et lesquelles?

PAUL. Ah!....

LA MÈRE. Te voilà déjà embarrassé du choix?

PAUL. Pas précisément; mais il y a tant de choses que...

LA MÈRE. Que tu les voudrais toutes, n'est-ce pas?

PAUL. Ce n'est pas ça non plus. — Voyons, dit la mère, qui était bien aise de connaître, le goût de ses enfants pour les mieux diriger dans leur éducation; voyons, mes amis, demandez chacun ce que vous désirez, et je m'engage à vous le faire donner par votre père, pourvu toutefois que vos désirs ne soient pas déraisonnables.

AUGUSTE. Mais ne pouvons-nous demander qu'une seule chose?

LA MÈRE. Vous voyez combien vous êtes exigeants ! Je vous offre un objet au choix, et déjà vous en demandez deux ! n'importe, vous pouvez chacun les choisir, mais pas plus. Demandez, que voulez-vous pour étrennes du jour de l'an ?

Les enfants gardèrent un moment le silence, et me parurent fort embarrassés. Ils nommèrent tour à tour, en se parlant entre eux, tous les joujoux imaginables ; mais comme ils devaient se borner à deux, de nouveaux noms leur faisaient bien vite oublier les premiers. Ils seraient peut-être restés ainsi des heures entières, passant en revue dans leur esprit toutes les boutiques de confiseurs et de quincailliers, si la mère n'eût pas ajouté :

« Mais, décidez-vous ! — Je suis tout décidé, dit Auguste en souriant, mais en baissant un peu la tête. Je veux un gros sac de bonbons et un tambour. — Et moi, dit Paul, un petit théâtre et un jeu d'escamoteur. »

Célestine ne demandait rien.

« Et toi, ma fille, dit la mère, que veux-tu ? — Je n'ose presque pas le demander. — Ose, mon enfant, je suis persuadée que tu n'exigeras rien que je ne sois prête à te donner ; parle, que veux-tu ? — Maman, combien coûte une grande poupée à ressort, bien habillée et bien jolie ? — Une cinquantaine de francs. — En ce cas, je demande les cin-

quante francs. — Et non pas la poupée? — Non. — Mais que veux-tu faire de l'argent? — J'aimerais mieux ne pas le dire. — Cependant? — Je le dirai si tu l'exiges... — Non, mon enfant; j'ai confiance en toi, tu auras les cinquante francs. Quel est ton second objet? — Un livre que j'ai vu entre les mains de ma cousine. — Comment le nommes-tu? — *Scènes bibliques*, en trois volumes, accompagnés de trois albums contenant 60 gravures ¹. »

Ici la conversation fut interrompue par un coup de clochette; Marie alla ouvrir la porte, le père entra, me donna des ordres pour la pose des tuyaux, et je me retirai, curieux de savoir ce qu'il adviendrait de toutes ces belles étrennes du jour de l'an.

Les circonstances vinrent me servir à souhait. Huit jours plus tard, mon maître me chargea de porter le compte de l'année à ce même propriétaire, et je me rendis chez lui le lendemain du jour de l'an, afin d'avoir ainsi l'occasion de demander aussi mes étrennes comme ouvrier de la maison. Cette fois ce n'était plus le père seulement, mais le père et la mère qui se trouvaient sortis. Comme, par la rencontre précédente dans la salle à manger,

¹ Je n'ai pas trouvé de moyen plus ingénieux pour recommander un livre dont je suis l'auteur. Il se trouve chez Ch. Meyrueis et C^e, 2, rue Tronchet.

j'avais en quelque sorte fait connaissance avec les enfants, ils me dirent cependant d'entrer, et, à l'imitation de leur mère, ils me prièrent d'attendre. Je tombais bien pour examiner les joujoux et la joie qu'ils procuraient. Auguste avait suspendu la caisse à son cou, et, armé de deux baguettes, il tambourinait ce qu'il appelait la marche accélérée, la retraite, le pas de charge et l'assaut ; ce qu'il y a de certain, c'est que ces marches sous ses mains ne différaient guère que de nom, car tous ces airs se ressemblaient ; du moins tous me rompaient la tête, retentissant dans le petit espace d'un salon. Entre chaque marche qu'il jouait, Auguste s'arrêtait pour faire, disait-il, comme les vrais tambours de régiment qui mangent du tabac ; seulement son tabac, à lui, c'étaient des papillottes, des caramelles et des bonbons. Le sac était grand ; déjà il était à moitié vide, et, comme il puisait encore souvent, je pouvais bien prévoir qu'il l'achèverait avant de se coucher. Une marche et un bonbon, la retraite et une caramelle, le pas de charge et la papillotte, et toujours ainsi. Voilà, me dis-je, un jour de l'an qui pourrait bien laisser à ce petit garçon une indigestion pour souvenir.

Paul, de son côté, n'était pas moins heureux que son frère. Il avait placé son théâtre sous une table et allumé la lanterne qui l'éclairait, tandis que

sa sœur, complaisante spectatrice, admirait, l'œil appliqué contre un verre, les scènes qui se passaient dans le fond. Paul faisait passer et repasser divers personnages et tableaux. Il paraît que depuis des heures il s'occupait à ce jeu, car tout à coup il s'écria :

« C'est assez; ça commence à m'ennuyer; je vais jouer à l'escamoteur. — Allons, madame, dit-il à sa sœur, prenez place, les tours vont commencer. »

Trois gobelets furent mis en ligne sur une table, et une muscade déposée sur chacun d'eux. Arrivé là de ses préparatifs, l'escamoteur improvisé fut assez embarrassé. Il frappait bien des gobelets sur la table, mais cela ne faisait pas disparaître les muscades; il plaçait bien les muscades sous les gobelets, mais pour cela elles ne s'échappaient pas. Finalement il aurait voulu jouer, escamoter, montrer son adresse, mais il ne savait comment s'y prendre. Il avait cru sans doute qu'il suffisait d'avoir des outils pour devenir escamoteur; alors seulement il comprit qu'il lui manquait encore l'adresse, ... ce qui ne se vend pas chez le marchand. Il se lassa bientôt de l'escamotage et revint au théâtre. Pour cette fois, il voulut voir ce qu'il y avait *dedans*. Il détacha donc le verre à l'ouverture où regardait sa sœur, « afin, dit-il, de mieux y

voir. » Toutefois il y vit un peu moins. Les objets grossis par le verre, et ainsi embellis, en son absence reprirent aux yeux de l'enfant leurs petites dimensions. Ce n'étaient plus de grands personnages et de grands édifices, c'étaient tout simplement de petites images mobiles. Paul enfila son bras dans le trou, de la main il saisit ces messieurs et ces dames. Encore, hélas ! ce n'était que du carton ! Il les tira donc de leurs niches pour les faire danser sur la table. Dans ce but il fallut rompre les fils qui tenaient les comédiens suspendus. Mais, bah ! qu'est-ce que du fil et du carton ! Nos pantins sur la table, passant de main en main, sautant plus haut, dansant plus large, agitant vivement leurs bras et secouant la tête, se rompirent les membres. Arlequin n'avait plus de baguette, Polichinelle était privé d'une bosse et le Commissaire avait perdu son sabre. Ainsi désarmés, nos personnages furent bientôt méprisés par leur possesseur et laissés de côté. Paul voulut voir encore ce que le théâtre avait à l'intérieur, car il faut vous dire qu'en tournant une manivelle qui mettait en jeu les personnages de carton, on faisait entendre une musique servant d'orchestre aux acteurs. Paul voulait savoir de quels instruments l'orchestre se composait ; le fond du théâtre fut donc enlevé, et quelques petits brimborions de cuivre grattant des cordes à boyaux

restèrent à découvert. « Ah! ce n'est que ça, dit Paul, j'en ferais bien autant. » Aussitôt, avec les ongles, il gratte la corde à violon; mais il gratte et si bien et si fort, que la corde casse et termine le concert.

Restaient encore les décorations du théâtre, éclairées par la petite lanterne. Soit que l'huile fût épuisée, soit que Paul se trompât, le jour ne lui paraissait plus aussi éclatant. Il veut monter la mèche, la mèche monte, la flamme s'élève, le verre éclate et l'huile se répand. Paul, effrayé, fait tourner le tourniquet dans l'autre sens : la mèche descend, plonge entière dans l'huile et la lumière s'éteint. C'était trop de malheurs à la fois. Aussi Paul, impatienté, donne un coup de poing sur le toit du théâtre. Hélas! il n'était couvert ni de plomb ni d'ardoises, mais d'un faible carton qui creva, et la main du combattant alla plonger dans les coulisses, au milieu des décorations déchirées. Cette fois, jugeant sans doute qu'il avait assez vu ce qu'il y avait *dedans*, il retourna à son jeu d'escamoteur.

Pendant ce temps Auguste battait toujours de la caisse, ce qui commençait à l'ennuyer. Il offrit à Paul de changer de joujou. Paul accepta, car depuis longtemps il désirait aussi savoir ce qu'il y avait *dedans* le tambour. Auguste, de son côté, désirait découvrir les secrets du jeu d'escamoteur.

L'échange fut donc bientôt fait. Alors j'eus deux spectacles curieux à la fois. Je vais tâcher de vous les dépeindre en même temps tels qu'ils se sont passés.

Paul relâche les cordes de la caisse, espérant passer le doigt entre le cercle et la peau détendue.

Auguste enfonce le double fond d'une boîte pour découvrir le centime qui sonnait au dedans.

Paul, sentant son doigt pincé entre le bois et la peau d'âne, tire avec effort et fait sauter le cercle. Le tambour est démonté, peut-être faudrait-il dire cassé. Mais qu'importe ? se dit Paul tout bas, ce n'est pas le mien.

Auguste, placé devant les gobelets, dit au public : « Moi, j'escamote les bonbons, » et il les mange des deux mains à la fois.

Paul, ne pouvant décoller la peau qui toujours résonne sous ses doigts, enfonce une baguette, de colère, dans le ventre du tambour. Il applique son œil contre le trou, regarde au fond et ne voit rien. Il veut encore battre, mais, hélas ! la caisse ne rend plus que des sons sourds et fêlés.

Auguste s'en aperçoit, il veut courir au secours de son joujou, jette avec violence le gobelet qu'il tient à la main sur la table garnie de l'attirail d'escamoteur, sans s'inquiéter de ce qu'il renverse et brise ; il veut son tambour, son frère veut son esca-

motage; Auguste se plaint, Paul crie; tous deux pleurent et vont se battre, lorsqu'on frappe à la porte. Le père et la mère rentrent et s'informent de ce dont il s'agit. Pour n'être pas grondés, les deux frères se taisent; seulement Auguste se plaint qu'il a mal au cœur et dit qu'il veut aller se coucher.

« Où sont tes bonbons? dit la mère. — Je les ai mangés. — Tous? — A peu près. — Ah! je comprends maintenant ton mal de cœur, petit gourmand! Vite, de l'eau tiède. — Oh! maman, ce sera trop mauvais! — Il le faut. — Mais, dit le père, quels sont tous ces débris de joujoux? Paul, est-ce bien là ton théâtre? — Je ne l'ai pas fait exprès. — Quoi! c'est ainsi que tu oses te justifier? »

Un nouveau coup de sonnette interrompit la conversation, la porte du salon s'ouvrit et je vis entrer, modestement mais proprement vêtue, la pauvre femme du second étage suivie de ses quatre enfants.

« Madame, dit-elle en s'adressant à la maîtresse de la maison, je viens vous remercier..... — De quoi? — Mais du pain, du bois, des couvertures que vous nous avez envoyés. — Vous vous trompez, je ne vous ai rien envoyé sinon la quittance du loyer que je savais que vous ne pouviez pas me payer. — Cependant, madame, je vous assure que votre domestique nous a monté il y a huit jours,

pain, bois, couvertures..... — Qu'est cela, Marie ? — Madame, voici le secret que je ne puis plus garder. »

Dans ce moment, Célestine, sans mot dire, sortit de la chambre et la servante continua :

« Madame se rappelle sans doute qu'il y a huit ou dix jours mademoiselle Célestine lui demanda pour ses étrennes les 50 francs qu'aurait pu coûter la poupée à ressort ? — Sans doute. — Après avoir reçu cet argent, mademoiselle Célestine est venue me l'apporter et me dire : « Je sais que notre voisine est bien pauvre et que ses enfants manquent de pain ; eux-mêmes me l'ont dit hier quand je les ai rencontrés dans l'escalier ; je voudrais bien prier maman de leur envoyer quelque chose, mais j'ai presque honte de faire toujours l'aumône avec l'argent des autres. Je donnerais plus librement si je donnais du mien, c'est pourquoi j'ai pensé que mes étrennes m'appartenaient et qu'en les donnant c'était moi seule que je privais. D'ailleurs j'ai presque douze ans, je suis grande, je n'ai plus besoin de poupée ; voilà donc mes 50 francs, achète pour ces pauvres gens tout ce qu'il faut et qu'ils ne souffrent plus, parce que vois-tu, rien que d'y penser, cela me fait mal à moi-même ; mais n'en dis rien à maman, parce qu'il semblerait que j'ai voulu me faire valoir, et je me rappelle que papa lisait l'autre

jour dans la Bible ces mots : « *Quand tu fais l'aumône, que ta main droite ne sache pas ce que fait ta main gauche.* » Voilà, madame, pourquoi j'ai porté chez cette bonne femme le pain, le bois, les couvertures, et pourquoi je ne vous en ai rien dit.

Tandis que Marie parlait ainsi, des larmes de bonheur coulaient des yeux de la mère de Célestine ; la bonne mère étouffait de sanglots qui voulaient sortir. Enfin :

« Célestine, Célestine ! s'écria-t-elle. — Madame, elle est sortie, dit Marie, dès qu'elle a vu qu'on allait parler de sa bonne action. — Qu'on la fasse venir, dit le père. — La voici, répondit Marie, qui, sortie pour chercher la jeune fille, rentra presque aussitôt la tenant par la main. — Merci ! merci ! dit la pauvre femme en baisant la main de Célestine ; que Dieu vous bénisse, ma bonne demoiselle, vous avez rendu la vie à toute une famille. Non-seulement vous nous avez nourris pendant quelques jours, mais vous nous avez porté bonheur ; car mon mari a trouvé de l'ouvrage, la nourriture m'a rendu quelques forces, et moi-même j'ai pu mieux travailler. Que Dieu vous conserve à vos parents et aux pauvres comme nous.

— Chère enfant, dit la mère de Célestine en pressant sa fille entre ses bras, c'est Dieu lui-même qui t'a si bien inspirée ; sache donc que non-seu-

lement tu as fait du bien à cette pauvre famille, mais aussi à moi-même, car je n'ai pas eu de plus heureux moment dans ma vie. — Et moi donc, dit le père en essuyant une larme du revers de sa main. Mais, hélas ! il n'en est pas de même pour tout le monde ici ! Auguste va se mettre au lit, malade par excès de gourmandise ; Paul est là, triste du bris de ses joujoux, et, ce qui doit surtout les attrister, c'est la comparaison de leurs étrennes et de celles de leur sœur. Vous ne direz pas que ce soit ma faute, c'est vous-mêmes qui les avez choisies. Maintenant, voyez les résultats : le théâtre est brisé, la caisse défoncée, le jeu d'escamoteur en morceaux, vous en êtes l'un et l'autre fatigués, dégoûtés, tandis que votre sœur ne fait que commencer à jouir de sa bonne action. Elle n'a pas une poupée inanimée il est vrai, mais elle aura dans le monde des personnes vivantes qui béniront son nom, un père et une mère qui l'aimeront, s'il est possible, encore davantage, et, par-dessus tout, elle sentira dans sa conscience l'approbation de son Dieu. Maintenant, comparez ! »

Le père leva les yeux sur ses enfants, et alors pour la première fois il m'aperçut, moi, pauvre plombier, qui m'étais tenu tranquillement assis à l'ombre pour être témoin jusqu'au bout de cette scène inattendue. Son regard parut me dire :

« Que faites-vous là ? — Pardon, monsieur, lui dis-je, j'étais venu vous apporter le compte de mon maître et en même temps vous souhaiter la bonne année. Mais ce que je viens de voir me fait changer de résolution. Je suivrai l'exemple de votre jeune fille, et si vous consentez à me donner des étrennes, je vous prie de les verser entre les mains de cette pauvre femme qui, selon toute apparence, en a plus besoin que moi. »

En disant cela, je déposai le compte sans attendre de réponse, je pris la porte et je sortis. Voilà pourquoi je n'en sais pas davantage.

Maintenant, jeunes lecteurs, qui sans doute avez goûté cette histoire, et qui peut-être avez pleuré sur cette pauvre famille et admiré l'action de Célestine, je viens vous rappeler qu'il y a dans votre voisinage plus d'une famille misérable; vous approchez du jour de l'an; vos parents songent déjà à vous acheter des étrennes; peut-être sont-ils embarrassés sur le choix. Voyez si vous ne pourriez pas les tirer de leur indécision en imitant vous-mêmes Célestine, et transformant l'argent destiné à de futiles joujoux en secours à distribuer aux pauvres.

A cela on pourra reconnaître si vous tirez quelque fruit de la lecture de mes histoires !



Un des souhaits de Charles.

XIV

LES SOUHAITS DES ENFANTS

Le 31 décembre, veille du premier jour de l'an, mes deux petits garçons me demandèrent de les conduire dans les principales rues de Paris, visiter les plus beaux magasins d'objets pour étrennes. Comme il s'agissait de regarder, et non d'acheter, j'y consentis facilement, et nous fûmes bientôt sur les boulevards. Henri et Charles, se tenant par la main, marchaient devant moi. Chemin faisant, ils s'entretenaient à demi-voix des étrennes qu'ils espéraient recevoir le lendemain, oubliant sans doute que je pouvais les entendre.

« Que nous donnera-t-on ? disait l'un. — Je vou-

drais bien le savoir, répondait l'autre. — Peut-être des bonbons. — Ou bien des joujoux. — Qu'il me tarde d'être à demain! — Et moi, donc! je voudrais que ce fût déjà huit heures du matin. »

En écoutant cette conversation, il me vint une idée. Je tirai mon carnet, j'y traçai quelques mots, et je prêtai de nouveau l'oreille à l'entretien.

« Et après le jour de l'An, reprit Charles, viendra le jour des Rois. Je suis certain que j'aurai la fève! — Et nous boirons à ta santé! — Ensuite on crierà : *Le roi boit! le roi boit!* — Et tout en buvant tu éclateras de rire! — Ma sœur sera la reine. — Et moi le prince. — Toute la maison formera ma cour. — C'est encore plus amusant que le jour de l'An; il me tarde d'y arriver. — Moi, je voudrais y être. »

Une nouvelle idée me traversa l'esprit; j'en pris note, et je continuai la promenade en prenant un enfant à chaque main.

« Pourquoi, leur dis-je, n'êtes-vous pas allés ce matin à la pension? — C'est jour de vacances, me dit Charles. — Mais pourquoi est-ce jour de vacances? — Parce que c'est la veille du jour de l'An. — Je ne sens pas la force de cette raison. Il me semble, au contraire, que c'était un motif de plus pour travailler aujourd'hui. — Non, non; au jour de l'An, le maître de la pension donne aux profes-

seurs et aux élèves trois grands jours de repos, qui leur servent d'étrennes. — Et sans doute vous en accepteriez bien davantage ? — C'est bien sûr ! même, si tu voulais, nous ne retournerions à la pension qu'après le jour des Rois. — Et plus tard s'il le fallait, n'est-ce pas ? — Oui, et même pas du tout ! — Laissez-moi prendre quelques notes, mes enfants. »

Quand les notes furent prises, nous étions à l'angle de la belle rue Vivienne, toujours si brillante, mais aujourd'hui plus éclatante encore, vu l'approche du jour de l'An. Rien ne peut donner une juste idée du luxe de ses magasins. Ici un armurier étale ses épées à la poignée d'or enrichie de pierres précieuses ; là l'orfèvre suspend ses brochettes de décorations ornées de diamants ; le confiseur enveloppe ses bonbons dans des papiers glacés, dorés, couverts de délicates peintures. Aussi les petits ramoneurs s'arrêtent-ils de préférence devant cette boutique, persuadés que les acheteurs, en sortant, laisseront tomber dans leurs mains un petit sou ou un gros bonbon.

A l'instant même où nous allions entrer dans la rue, nous entendons sur le boulevard une cavalcade de jeunes gens ; Charles tourne la tête et s'écrie :

« Oh ! papa, papa, regarde ce joli petit cheval arabe, monté par ce jeune bédouin. — Son cavalier

n'a pas plus de vingt ans, dit Henri. — Moi, j'en ai onze, dit Charles. — Papa, est-ce bien cher un cheval arabe? — Très cher, mon ami. — Peut-être cet enfant a-t-il reçu celui qu'il monte pour ses étrennes? — C'est possible. Est-ce à dire que tu veuilles en recevoir un comme lui? — Oh! je ne dis pas ça; je sais bien que tu ne voudrais pas me le donner. — Mais enfin, si j'y consentais, consentirais-tu à le recevoir? — Donne seulement, et tu verras! — Oui, oui, papa, dit Henri; ce sera pour nous deux. — Attendez, leur dis-je; lâchez-moi les mains. »

Je ne sais si Charles et Henri crurent que j'allais tirer de ma poche le cheval ou l'argent pour l'acheter, quand ils me virent enfoncer ma main dans l'ouverture de mon paletot; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ouvrirent de grands yeux, et qu'un sourire de bonheur vint effleurier leurs lèvres; mais le sourire disparut et les yeux se refermèrent quand ils me virent tirer mon carnet et me borner à tracer quelques lignes.

« C'est pour s'en souvenir, dit Charles tout bas à l'oreille de Henri; il ne faut pas en parler; peut-être que papa veut nous faire une surprise demain. »

Nous entrâmes enfin dans la rue Vivienne. Henri s'extasiait devant le magasin du bijoutier. Parmi les différentes croix d'honneur suspendues au vitrage,

se trouvait une large étoile garnie de diamants : c'était une de ces superbes décorations qu'on appelle crachats.

« Qui porte cela ? me dit Henri. — Les généraux d'armée, répondis-je, les ambassadeurs, les amiraux, les princes, enfin les personnages distingués par leur naissance, leurs talents ou leurs services. — Il n'est donc pas toujours nécessaire d'être prince, duc, marquis, pour obtenir cette décoration ? — Non. — Tout le monde peut-il devenir général ? — Oui. — En ce cas, je voudrais être général. — Sans doute pour porter cette décoration ? — Précisément. — Et ne penses-tu pas pouvoir l'obtenir dans trente ou quarante ans ? — Oh ! c'est bien loin trente ou quarante ans ! — Mais enfin, voudrais-tu donc la recevoir sans la mériter ? — Non, non ! mais j'aimerais mieux l'avoir déjà méritée et la porter de suite. »

Une nouvelle note fut couchée sur mon souvenir, et nous continuâmes notre route.

Deux pas plus loin, nous rencontrâmes un vaste magasin de joujoux. Il fallut faire ici une longue station ; tout éveillait les désirs des deux enfants ; polichinelles, jeux de ballons, de quilles, théâtres, cartonnages, tout enfin leur convenait parfaitement.

« Il faudrait, dit Henri s'adressant à Charles, que papa nous donnât ce beau billard. — Oui, et maman cet établi de menuisier. — Bon-papa pour-

rait bien m'acheter cette cible. — Et bonne-maman ce cheval de carton. — Avec cette bascule. — Et ce carrosse mécanique qui marche tout seul ; n'en as-tu pas vu marcher quelquefois sur le boulevard? — Oui. Ecoute : si tu le veux, de l'argent qu'on nous donnera demain, nous achèterons, avec la permission de papa, ce grand ballon de papier doré? — Et ce grand... — Marchons, marchons! leur dis-je ; car je prends froid en restant en place. »

Je poussai les deux enfants devant moi ; mais ils ne marchèrent d'abord qu'avec peine, et la tête tournée vers cette admirable boutique comme l'aiguille de fer reste fixée vers la pierre d'aimant.

Comme le froid était vif et que d'ailleurs nous approchions de la rue des Petits-Champs, nous eûmes l'idée d'aller poursuivre notre inspection des magasins d'étrennes sous la grande galerie d'Orléans. En traversant le Palais-Royal, Charles ne put s'empêcher de s'arrêter en face du restaurateur Véry. Entre les rideaux de mousseline et des vitres de huit pieds de hauteur s'étaient des fruits, du gibier et des volailles de toute beauté. Nous y remarquâmes, entre autres choses, une poularde dont les cuisses et les ailes étaient enterrées sous sa grasse rotondité ; à côté se trouvaient des raisins superbes ; oui, des raisins frais à Paris, le 31 décembre!

« Papa, dit Charles, veux-tu, seulement pour

les goûter, en acheter une livre? — Quel souper je ferais, dit Henri, si j'avais cette belle volaille! »

Sans répondre à mes enfants, j'entrai chez le restaurateur, et quand je revins, mon carnet à la main, j'entendis Charles dire à son frère : « Sûr qu'il est allé la commander! » Toutefois, comme s'ils avaient eu honte de leur désir, ni l'un ni l'autre ne m'adressèrent la parole à ce sujet à mon retour.

Vous dire combien de belles choses nous vîmes encore ce jour-là serait trop long pour moi et peut-être trop ennuyeux pour vous, mes jeunes lecteurs. J'aime mieux vous conduire avec moi et mes enfants à la maison, et vous raconter ce qui s'y passa le même soir.

Il était sept heures, nous sortions de table, et toute la famille s'était réunie au salon. Les souvenirs de la promenade étaient encore tout frais; Charles et Henri décrivaient donc avec empressement à leur mère les merveilles qu'ils avaient vues, et parfois disaient tout bas à l'oreille de leur sœur quelles espérances ils avaient conçues pour le lendemain. Je tirai mon portefeuille; Charles et Henri se retournèrent vivement pour m'observer, et alors je commençai comme suit :

« Mes enfants, vous avez aujourd'hui formé plus d'un souhait. Je voudrais tous les satisfaire; mais auparavant, dites-moi, êtes-vous bien résolus d'ac-

cepter tout ce que vous avez demandé, en subissant les conséquences qui découlent tout naturellement de vos demandes ? »

Charles et Henri ne virent pas très bien où j'en voulais venir ; mais, comme la plupart des enfants, ils répondirent sans réfléchir ; ce ne fut donc qu'un seul cri :

« Oui ! oui ! cadeaux et conséquences, nous acceptons tout. — Soit ; je vous tiendrai parole, à moins que je ne vous conduise à refuser vous-mêmes ce qu'à cette heure vous ambitionnez. — Oh ! pour refuser, il n'y a pas de risque ! Donne toujours, et tu verras si nous saurons accepter. — Eh bien, récapitulons vos désirs ; j'en ai pris note pendant la promenade ; parcourons-en la liste en remontant.

1^o Une livre de raisins frais achetés le 31 décembre ; je me suis informé du prix : c'est tout juste 15 francs. Les voulez-vous ? »

Henri et Charles furent étonnés d'un tel prix ; cependant, comme ils étaient tout fraîchement résolus à tout accepter, ils répondirent :

« Oui ! — Bien, dis-je, voilà 15 francs pour votre dessert. La poularde du Maine, truffée et rôtie, est de 20 francs. Oui ; c'est un prix fait. — N'importe, dit Charles en riant, je subis la conséquence. — Bien ; nous voici maintenant au marchand de joujoux. Ici je connais encore les prix,

parce qu'hier je suis allé visiter ce magasin avec l'intention d'y faire quelques emplettes. J'ai tout marchandé sans rien acheter, pensant y retourner plus tard. Voici les prix :

Un ballon de papier doré.	20 fr.
Un carrosse mécanique.	150
Une bascule.	15
Un cheval de carton.	18
Une cible.	27
L'établi de menuisier.	20
Le billard.	150
	<hr/>
Total des joujoux.	400 fr.

« Acceptez-vous toujours?—Toujours, dit Henri en souriant à l'imitation de son frère. — Soit. Quant à la décoration en diamants, j'en ai vu l'étiquette; elle porte, prix fixe : 5,000 fr. Pour le cheval arabe, je le suppose tout aussi beau que celui offert ces jours derniers dans un journal au prix de 4,000 fr. Maintenant récapitulons :

Un cheval arabe.	4,000 fr.
Une décoration ornée de diamants.	5,000
Joujoux.	400
Poularde.	20
Raisin.	15
	<hr/>
Total.	9,435

« C'est-à-dire près de 10,000 francs pour vos étrennes. Or, comme c'est à peu près la somme que j'espère vous laisser un jour pour tout héritage, il s'ensuit que demain vous serez ruinés ! Acceptez-vous toujours ? »

Les deux enfants gardèrent le silence. Je vis qu'il ne fallait plus les questionner, mais poursuivre, moi seul, l'énumération de leurs désirs et des conséquences qui s'ensuivaient.

« Ce n'est pas tout, leur dis-je ; vous avez formé le souhait d'être de suite au jour de l'An, et même au jour des Rois. Je suppose qu'il me fût possible de vous satisfaire encore à cet égard ; c'est donc six jours qu'il me faut retrancher de votre vie. Ensuite Charles nous a dit que, pour monter le cheval arabe, il voudrait bien avoir quinze ans ; c'est donc quatre ans de vie à lui retrancher encore. Quant à la décoration, Henri consent à la mériter ; seulement il voudrait que ce fût déjà fait. Supposons donc que jadis enrôlé simple soldat, il ait été fait officier après dix ans de service ; capitaine après cinq campagnes ; chef de bataillon après deux blessures ; colonel après une victoire par lui remportée, et général en prenant sa retraite, avec la grande décoration, pour aller aux Invalides. Ainsi le voilà donc avec son étoile de diamants et ses justes conséquences, âgé de soixante ans, souffrant de ses blessures, chargé

des infirmités de la vieillesse ; et comme il veut sa décoration de suite, c'est de suite aussi qu'il faut accepter ce qu'elle coûte. Maintenant voilà donc Henri bien près d'un jour sérieux, certain, terrible : celui de sa mort!.... — Mais je ne voudrais pas mourir, dit Henri presque effrayé. — Est-ce encore un nouveau souhait que je puisse ajouter à ma liste ? — Oui ! oui ! — J'y consens. Ainsi donc, vieillissant toujours et ne mourant jamais, te voilà condamné à parvenir à une éternelle décrépitude sur la terre ; toujours tu vivras , mais toujours pour languir et souffrir ! — Mais... dit Henri. — Peut être maintenant vas-tu former le souhait de ne pas vieillir et de n'être jamais malade ? Songe que tu as accepté les conséquences de ta croix d'honneur, et que d'ailleurs je t'ai déjà fait une grande concession en supposant que tu ne mourras pas. Laisse-moi donc continuer, car nous ne sommes pas au bout.

Vous avez aussi formé le désir de voir durer vos vacances, non-seulement jusqu'au jour des Rois, mais encore indéfiniment ; et vous avez consenti même à ne plus retourner dans aucune pension. C'est sans doute chose douce et facile ; passons aux conséquences : vous voilà devenus grands et vous ne savez rien ! Vous avez des affaires importantes, et vous ne savez pas les conduire ; vous avez des amis

instruits, et vous ne pouvez ni les comprendre ni leur répondre ; on vous trompe, on se moque de vous ; en somme, rien ne vous réussit ; car, point de pension, point d'étude, point de savoir, donc vous restez de profonds ignorants.

Voici maintenant le résumé de vos souhaits :

D'un côté :

Des vacances.

Un bon souper.

Des joux.

Un cheval.

Une décoration.

De l'autre :

Ignorance.

Ruine.

Douleur.

Veillesse.

Et le tout à l'instant !

Acceptez-vous toujours ? »

Henri se tut ; Charles baissa la tête.

« Mes amis, leur dis-je enfin, sachez modérer et régler vos désirs, ou plutôt laissez à vos parents le soin de vous conduire. Vous le voyez, si Dieu satisfaisait toujours vos souhaits, vous seriez à l'instant ruinés, souffrants, infirmes et morts peut-être ! Le

plus avantageux pour vous c'est précisément ce que vous avez, car vous êtes dans la position où Dieu lui-même vous a placés. Dites-vous bien que Dieu sait mieux que nous ce qui nous est bon, et que si nous avons un souhait raisonnable à former, c'est celui-ci : — Lequel, lequel papa? — D'être content de notre sort. »



Il le regardait de tous les côtés, comme nous regarderions un animal curieux.

XV

MOHAMMET

Chers enfants, toutes les fois que je veux choisir un sujet pour vous raconter une nouvelle histoire, surtout quand je désire vous la dire bien intéressante, la terre d'Afrique, que je visitai jadis, vient

se placer d'elle-même devant mon imagination. C'est qu'en effet, sans que je puisse m'en rendre compte, l'Algérie a laissé sur mon esprit les plus doux et à la fois les plus mélancoliques souvenirs. L'Algérie, c'est mon Orient à moi, c'est mon pays des merveilles ; c'est ma Terre-Sainte ; c'est tout ce que vous voudrez ; mais en tout cas, c'est le pays dont le souvenir a pour moi le plus de charme et le plus de douceur.

Vous comprendrez bien, mes amis, comment il se fait que, pour vous intéresser, je choisisse ce qui m'intéresse moi-même ; je ne fais bien que ce que je fais avec plaisir ; laissez-moi donc vous parler de mon Afrique, de mes Juifs, de mes Bédouins et surtout de mon jeune mahométan.

Avant de commencer son histoire, je voudrais me rendre compte de ma prédilection pour ces contrées et ainsi la justifier à vos yeux ; d'ailleurs j'aurai par là l'occasion de vous les faire mieux connaître.

J'aime l'Algérie précisément par les côtés où elle contraste avec le triste nord de notre Europe. Alger et Paris, c'est le jour et la nuit, — c'est l'été et l'hiver, — c'est le soleil et la lune, — c'est la gaieté et la tristesse, — un ciel pur et des brouillards, — un chemin sec et des rues boueuses ; enfin c'est le contraste le plus frappant.

Jugez-en vous-mêmes : Nous sommes en janvier ; je vous vois d'ici dans votre chambre, enfoncés sous une cheminée, vous brûlant les pieds et vous gelant le dos ; ou dans la rue, les mains emprisonnées dans des gants, et la figure enterrée dans le col raboteux d'un manteau. C'est à peine si vous pouvez marcher, et pour secouer le froid il vous faudrait courir ! — A Alger, au contraire, j'ai passé un hiver sans poêle, sans cheminée, sans manteau et, si je ne me trompe, sans une seule paire de gants. Les plus frileux, ont, au centre de leur appartement, une braisière cachant un peu de charbon sous beaucoup de cendres, et la plupart des habitants vont se chauffer sur les toits. Oui, sur les toits ! Cela vous fait rire ? Rien n'est plus vrai cependant. Là, les toits ne sont pas, comme chez nous, couverts de tristes ardoises noires, sur une pente ardue qui sert de *montagne russe* à la neige qu'on veut ainsi contraindre à descendre. Leurs toits sont des terrasses plates, unies, blanches, sur lesquelles le soleil tombe d'aplomb et réjouit l'esprit en même temps qu'il réchauffe le corps. Voyez-vous, pour moi, le soleil c'est la moitié de la vie ! J'irais au bout du monde pour voir le soleil douze heures par jour ; et, quand sous le ciel triste et plombé de notre brouillasseux Paris, je pense à ce cher ami, je me sens les velléités de l'hirondelle qui part en

automne pour aller au delà des mers chercher des climats plus heureux.

Ensuite, regardez à vos pieds; qu'y voyez-vous, à Paris comme en province? De la boue, et puis de la boue, six mois de l'année de la boue! si bien que des milliers d'êtres humains sont employés autour de cette reine de nos villes pour l'enlever de nos rues, la brosser sur nos pantalons et la détacher de nos souliers. De vos pieds portez vos regards sur vos têtes; qu'y voyez-vous encore? près de vous, la pluie qui vous arrose la figure; à deux pas, le brouillard qui vous bande les yeux; plus haut, les nuages qui pèsent sur vous et vous menacent. — En Afrique, au contraire, un chemin dur et sec, un air pur et transparent, un ciel bleu foncé, l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour; un soleil brillant et une lune éclatante se succédant l'un à l'autre; et, quand cette dernière vient à manquer, toujours du moins une voûte céleste semée d'étoiles scintillantes, jetant à vos pieds bien plus de clarté que tous ces candélabres éclairés au gaz que vous voyez le soir sur la place de la Concorde, et qui percent à grande peine l'épaisseur du brouillard. En voyant les pâles lumières semées à profusion sur cette vaste place, sur les Champs-Élysées et sur la longue ligne des boulevards, surtout à l'angle de la rue Richelieu; en voyant, dis-je, ces lumières ter-

restres si nombreuses nous éclairer si peu, je suis frappé de notre faiblesse. Quoi ! nous suspendons le gaz enflammé, de deux pas en deux pas, dans nos rues, nous l'allumons au bout de milliers de becs dans nos magasins couverts de glaces au fond et vitrés sur la façade, nous promenons encore une ou deux lanternes à des milliers de voitures qui stationnent ou qui courent les rues, et avec tout cela nous n'avons pas sur notre route une lueur égale à celle que la simple lune nous réfléchit à des milliers de lieues de distance, de la part d'un soleil qui est absent ! Combien faudrait-t-il donc de becs de gaz humain pour égaler ce flambeau céleste en plein midi ? Oh ! combien nous sommes faibles avec toutes nos découvertes modernes, et combien Dieu est puissant depuis l'éternité !

Mais j'en reviens à notre Afrique ; je dis nôtre, car j'espère que vous l'avez aussi adoptée. Je disais donc que, dans ce pays, tout est différent de ce qu'on trouve dans le nôtre ; non-seulement la terre et le ciel, mais les hommes eux-mêmes, je ne parle pas des hommes qui, sortant de chez nous, vont habiter l'Afrique ; non, ceux-là sont partout les mêmes ; ils arrivent là-bas ce qu'ils sont ici : désireux de gagner de l'argent et de trouver le plaisir ; pour cela, mentant, volant, jurant en Afrique comme on ment, vole et jure en Europe. Les

hommes que je dis être différents à Alger de ceux qui sont ici, ce sont les naturels du pays, les Maures et les Arabes. Vous allez en juger.

Les mahométans de ces contrées ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour leur Sauveur, il n'est donc pas étonnant qu'ils ne l'adorent pas; mais le Dieu qu'ils connaissent, ils le prient, et cela chaque jour. Or vous voyez qu'au contraire, autour de vous, bien des hommes et bien des enfants (peut-être êtes-vous de ce nombre) oublient plus d'une fois de prier le Dieu qu'ils connaissent.

Chez nous les hommes s'agitent pour suivre mille projets divers; ils se fatiguent pour acquérir une fortune; ils courent d'un pays à un autre pour leurs plaisirs, reviennent dans le premier pour retourner dans le second; quand ils ne peuvent plus changer de ville ils changent de maison, et quand ils ne peuvent plus changer d'appartement ils changent encore leurs meubles et leur personne de place; on voit qu'ils ne se trouvent bien nulle part, et que le mouvement de corps et d'esprit est devenu leur vie. Au lieu de tout cela, les Maures d'Alger restent paisiblement dans leur ville natale; à peine quelques-uns se sont-ils hasardés à traverser la mer pour visiter notre belle France, et dès qu'ils sont arrivés à Marseille, vite ils s'en sont retournés dans leur patrie. N'êtes-vous pas étonnés, en effet, que

depuis quinze ans que nous avons conquis l'Algérie, vous voyiez en France si peu d'Algériens, ou plutôt que vous n'en voyiez aucun? Chose étrange! c'est nous qui courons dans leur pays, mais eux ne songent pas à venir dans le nôtre! Il semble que ce devrait être le contraire, car nous prétendons avoir des merveilles à leur montrer, tandis qu'eux ne se flattent pas d'en avoir une seule à mettre sous nos yeux. D'où vient entre eux et nous cette différence? c'est, je vous le répète, que le Maure algérien aime peu le mouvement; de sa nature, il préfère vivre en paix, dans sa maison, au sein de sa famille; il meurt dans la même chambre qui l'a vu naître, et, s'il sort pour prendre l'air, il rentre chez lui en même temps que le soleil se couche. Il n'est pas riche, mais il lui faut si peu pour vivre! Il ne voyage pas sur un chemin de fer ou sur un bateau à vapeur; mais il se trouve si bien, à demi étendu sur son tapis! Il ne se remplit pas la tête des bruits de guerre qui retentissent dans le monde, il ne dévore pas les mille nouvelles quotidiennes des journaux, il n'a pas même le désir de s'abonner à *l'Illustration de la jeunesse*; mais que lui importe tout cela? Il n'a pas la prétention de changer la politique de l'univers, il s'inquiète fort peu de l'histoire du passé racontée dans des livres; il ne tient même pas à savoir lire, et surtout à savoir lire le

français, comme vous allez le voir par le récit que je vous ai promis en commençant, et auquel il est bien temps d'arriver. Vous verrez encore ici combien tout est différent à Alger de ce qui se passe en France ; car là-bas ce sont les enfants qui désirent s'instruire, et les parents qui s'y opposent ; tandis qu'en France, vous le savez, les parents le désirent, et les enfants ne le veulent pas.

Mohamet était un jeune Maure, âgé de douze ans lorsque je fis sa connaissance. Il vivait avec sa famille dans une maison d'Alger, non loin de celle que j'habitais moi-même. Son père était un vieillard attaché à sa religion, à sa patrie et aux anciens souvenirs de son enfance, alors que l'Algérie, libre encore de la domination française, vivait paisible sous le gouvernement de ses deys. C'est vous dire que ce vieillard n'aimait ni les Français, ni leur religion, ni leurs mœurs, ni leur langue. Aussi se tenait-il constamment renfermé dans sa maison et défendait-il à son fils d'aller se mêler aux jeux de nos jeunes compatriotes sur la place publique, surtout d'aller les visiter dans leurs maisons.

Cependant le jeune Mohamet avait un vif désir de fréquenter les Français. D'abord il n'avait pas, comme son père, ces souvenirs d'un temps passé qui s'embellissent toujours par le seul fait qu'ils

sont du temps passé. Au contraire, Mohamet, depuis qu'il se connaissait, avait toujours vu des Européens, et il trouvait que les enfants d'Europe aimaient à s'amuser tout autant que lui-même. Mais il faut dire à son honneur qu'il recherchait aussi la fréquentation de nos compatriotes pour un motif plus noble que celui de trouver dans leur société de frivoles divertissements; il désirait vivement apprendre à lire le français, et voici comment ce désir lui était venu.

Un jour que, pour la première fois, Mohamet était sorti de la maison paternelle depuis que les Français s'étaient emparés d'Alger, il rencontra un homme vêtu d'un costume étroit, serré, noir, qui lui parut étrange; cet homme, un livre à la main, était assis près d'un cimetière mahométan aux portes de la ville, et paraissait plongé dans une profonde méditation. Mohamet ne douta pas que ce ne fût un de ces Français qu'il n'avait jamais vus, mais dont il avait entendu parler chez ses parents. Comme cet homme restait immobile sans paraître l'apercevoir, l'enfant s'en approcha, fit le tour de sa personne et le regarda de tous les côtés, comme nous regarderions nous-mêmes un animal curieux conduit en France du fond des déserts de l'Afrique. Le petit volume fixa surtout l'attention de Mohamet; jamais il n'avait rien vu de semblable. Enfin le Français,

L'apercevant, leva la tête, lui sourit amicalement, l'attira sur ses genoux et le caressa avec bonté. Ce procédé gagna bien vite le cœur du jeune garçon, qui tout aussitôt entama la conversation en arabe. Malheureusement le Français, nouvellement arrivé, ignorait cette langue, ou du moins en savait à peine quelques mots. Mais, désirant laisser à l'enfant un témoignage de son affection, il lui remit le livre en souvenir, et accompagna ce don de quelques mots de langue franque, suffisants pour lui faire comprendre que ce volume renfermait le secret du bonheur.

Vous devinez bien que c'en était assez pour que l'enfant conçût le désir d'apprendre à lire, afin de découvrir un tel secret. Mais, sachant que son père était ennemi de tout ce qui touchait à la France, il n'osa pas lui parler de sa rencontre, et il alla cacher son petit volume, bien résolu d'étudier le français, pour pénétrer un secret aussi précieux.

Justement, à cette époque, notre gouvernement, qui voulait gagner les Maures à sa cause politique, fit ouvrir une école où notre langue devait être enseignée aux jeunes Arabes. Mohamet profita de l'occasion, et comme on l'envoyait chez son maître arabe pour apprendre à lire le Coran, il profitait de sa sortie pour se rendre parfois chez le maître français. La chose était d'autant plus facile que les

écoles, chez les Maures, sont ordinairement dans une salle basse ouverte sur la rue. L'école française étant gratuite, il avait suffi à Mohamet de s'y présenter.

Après quelques jours, le père fut instruit par le pédagogue mahométan que son enfant manquait l'école, et il le suivit à travers les rues étroites et tortueuses d'Alger. Quelle ne fut pas sa surprise, en le voyant entrer chez le maître de français ! Son indignation suspendit un instant sa marche ; il aurait vu son fils tomber dans l'ancre d'une bête féroce, qu'il n'aurait pas eu plus d'appréhension pour lui qu'en le voyant pénétrer chez nos compatriotes. Il accourut donc, s'élança dans la classe, fit un signe impérieux à l'enfant, et celui-ci, tremblant, sortit sans mot dire.

Dans la crainte de se compromettre auprès de l'autorité, le père ne dit pas à son fils, qui aurait pu le répéter, qu'il haïssait les Français et qu'il lui défendait d'étudier leur langage ; il alléguait simplement qu'un musulman, pour apprendre une langue étrangère, ne devait pas négliger la sienne propre, et que, ne pouvant aller aux deux écoles à la fois, il devait de préférence suivre celle où l'on enseignait l'arabe.

Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que, vers cette même époque, je fus moi-même frappé

de l'importance qu'il y aurait à ce que les Juifs et les Maures pussent parler et écrire le français, afin de les faire entrer en rapport plus intime avec nous, et de leur placer entre les mains, sinon tous nos livres, du moins ceux qui pouvaient leur apprendre à faire le bien. J'ouvris donc moi-même une école gratuite destinée aux adultes, où je reçus aussi les enfants qui voulurent y venir. C'est alors que, cherchant des élèves dans le voisinage, je fis connaissance de Mohamet; et, comme j'ignorais la défense de son père, je l'invitai à fréquenter notre classe du soir.

Mohamet avait toujours grand désir de s'instruire, car son livre français était encore, comme on dit, de l'hébreu pour lui; cependant il hésitait à demander à son père la permission de me suivre, craignant d'éprouver un refus. Enfin, retenu par l'obéissance, poussé par l'amour de la science et peut-être un peu par la curiosité, il se fit ce raisonnement : Mon père m'a défendu l'école française, mais seulement dans le jour, parce que je ne pouvais pas en même temps suivre mon école arabe. Mais si je vais à la classe de français le soir, à la veillée, mon père n'aura plus rien à dire... J'irai.

En effet, Mohamet vint à ma classe, fut attentif, fit des progrès, mais, hélas! des progrès bientôt interrompus; car au bout d'une semaine, son père,

s'apercevant de son absence, vint le chercher au milieu d'une leçon. A l'arrivée du vieillard, l'enfant fut interdit ; il comprit bien vite que c'était à lui qu'on en voulait. Soit colère, soit ignorance du français, le père ne me dit pas un mot ; mais, s'adressant à son fils, il lui parla vivement en arabe, et l'enfant, honteux d'être repris en face de ses camarades, sortit en silence. Quand tous deux furent partis, je m'informai auprès des autres élèves maures qui se trouvaient là de ce qu'avait dit cet homme, et j'appris qu'il venait de défendre à son enfant de jamais rentrer sous le toit d'une maison française.

Voilà donc notre pauvre enfant plus malheureux encore qu'après la perte de sa première école ; car maintenant il en savait assez pour concevoir la possibilité d'en apprendre davantage, mais pas assez pour lire son livre mystérieux. Sachant épeler, il pouvait, à la vérité, se fortifier lui-même en s'exerçant sans maître ; toutefois, comme il ne comprenait que bien peu le français, la plus grande partie des mots n'avaient pour lui aucun sens, même quand il les avait bien lus.

Que faire donc pour respecter les ordres de son père, et en même temps pour arriver à lire et à comprendre le français ? C'est ce que cherchait toujours avec une nouvelle ardeur le jeune Musulman.

Un jour d'hiver que j'étais, comme je vous l'ai

dit, à me chauffer au soleil sur la terrasse, j'aperçois, quelques maisons plus loin, perché sur la muraille de clôture, un jeune garçon qui, un livre d'une main, son bonnet grec de l'autre, et les deux bras levés, me fait signe, sans dire un seul mot. Je regarde attentivement; je reconnais mon ancien élève et je lui crie :

« Que veux-tu ? »

Il ne répond rien, mais agite toujours son livre et son bonnet.

« Mais explique-toi donc enfin ? »

Toujours même mutisme.

« Viens ici, lui criai-je, et parle clairement. »

L'enfant remet son bonnet sur sa tête, cache son livre dans son sein, et le voilà escaladant la muraille, descendant sur une autre terrasse, franchissant tous les obstacles et arrivant de maison en maison sur le toit de celle où je me trouvais. Quand il fut un peu remis de sa course :

« Que me veux-tu ? lui dis-je. — Moi, apprendre français ! — Mais ton père t'a défendu de venir près de moi ? — Non ; mon père défend moi sous toit de *la case di toi*. — Eh bien, c'est précisément ce que tu fais ? — Non ; moi être pas *dessous*, moi être *dessus*, et moi apprendre à lire *fissa ! fissa !* (vite ! vite !) »

Il était si pressé du désir de recevoir une leçon,

qu'aussitôt s'asseyant à terre, les jambes croisées, il tire son petit volume de son sein et me fait signe de m'asseoir auprès de lui. Je pris donc place à ses côtés.

Mohamet ouvrit son livre, et je fus agréablement surpris en lisant ce titre à la première page : *Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ*. L'enfant tourna quelques feuillets et commença sa lecture. Je ne puis reproduire ici son accent, son épellation, mais du moins je puis vous faire entendre le fragment qu'il me lut, et les explications que lui-même provoqua. Il était tombé sur l'Évangile selon saint Mathieu, au chapitre VIII, verset 5, et il lut ce qui suit :

« Et Jésus étant dans Capernaüm, un centenier
« vint à lui, le priant, et lui disant : Seigneur,
« mon serviteur est au lit dans la maison, malade
« de paralysie, et fort tourmenté. Et Jésus lui dit :
« J'irai, et je le guérirai. Et le centenier répondit
« et lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que tu
« entres chez moi ; mais dis seulement une parole,
« et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je ne
« sois qu'un homme soumis à la puissance d'au-
« trui, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un :
« Va, et il va ; et à l'autre : Viens, et il vient ; et
« à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Ce que
« Jésus ayant ouï, il en fut étonné et dit à ceux qui le

« suivaient : Je vous dis en vérité que je n'ai point
« trouvé une si grande foi, pas même en Israël. Aussi
« je vous dis, que plusieurs viendront d'Orient et
« d'Occident, et seront à table, au royaume des
« cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob ; et les en-
« fants du royaume seront jetés dans les ténèbres
« de dehors ; il y aura là des pleurs et des grince-
« ments de dents. Alors Jésus dit au centenier : Va,
« et qu'il te soit fait selon que tu as cru ; et à l'heure
« même son serviteur fut guéri. »

Ici, Mohamet s'arrêta et me dit :

« Qu'est-ce que cela veut dire : *Plusieurs vien-*
dront d'Orient et d'Occident et seront à table au
royaume des cieux? — Cela signifie que des hommes
de toutes les parties du monde deviendront les dis-
ciples de Jésus-Christ, et que les plus éloignés de-
vanceront dans leur zèle ceux auxquels Jésus s'est
d'abord adressé. — Moi d'Orient et d'Occident? —
Sans doute. — Moi pouvoir aller à Jésus-Christ?
— Certainement. — Qui *les enfants de la maison*?
— Ce sont, par exemple, les enfants des chrétiens
qui sont en Europe, en France. — Pourquoi eux
jetés dehors? — Parce qu'il ne suffit pas d'être né
et baptisé chrétien, il faut encore vivre en chrétien ;
or, ces enfants dont je parle sont souvent méchants,
menteurs, désobéissants à père et mère. »

Mohamet tressaillit; mais il se remit bientôt et continua ses questions.

« Pourquoi Jésus dit à cet homme : *Qu'il te soit fait selon que tu as cru?* — Parce que Jésus accorde toutes les bonnes choses qu'on lui demande avec foi, c'est-à-dire avec confiance. — Vrai! seulement demander, ensuite obtenir? — Oui, pourvu, je le répète, qu'on demande de bonnes choses et avec confiance. — Quoi, bonnes choses? — Par exemple, le pardon de nos péchés et l'entrée dans le paradis. »

Mohamet fit comme un bond en arrière et dit avec le ton de la plus grande surprise :

« Croire et pardon? croire et paradis? — Oui, mon enfant, Jésus a dit lui-même : « Vous tous « qui êtes fatigués et chargés, venez à moi, et je vous « soulagerai. » « Je suis venu chercher et sauver « ce qui était perdu. » « C'est ici la volonté de Celui « qui m'a envoyé, que quiconque contemple le Fils « et croit en lui ait la vie éternelle. » Ses apôtres nous ont répété les mêmes choses de la part de leur maître. Ainsi Pierre a dit : « Quiconque croira en « Jésus recevra la rémission de ses péchés en son « nom. » Et Paul a répété : « Crois au Seigneur « Jésus-Christ, et tu seras sauvé! » — Oh! moi comprends, moi comprends, quand l'homme noir dit à moi : « Ce livre le secret du bonheur! pour-

quoi dans ce livre être écrit : croire et pardon ! croire et paradis ! Oui, oui, voilà secret du bonheur ! — De quel homme noir veux-tu parler, lui dis-je, et que signifie ton secret du bonheur ? »

Mohamet avait déjà changé de figure, il était devenu triste. J'oubliai ma première question pour lui faire celle-ci :

« Qu'as-tu ? — Jésus bon, mais moi beaucoup de péchés ! — Et lesquels ? — Moi aller école française, et père pas vouloir ! moi aller soir encore école tienne, et père aussi pas vouloir ! moi ici, et père pas vouloir ! alors moi comme enfants de la maison en France ; moi désobéissant à père et mère ! »

Et le pauvre enfant versait des larmes.

« C'est vrai, lui dis-je, tu as désobéi et tu dois veiller et prier Dieu pour que cela ne t'arrive plus. — Et quand moi prier, moi obéissant ? — Oui, comme je te l'ai dit : Dieu donne toutes les bonnes choses qu'on lui demande : l'obéissance comme le pardon, comme le paradis. — Oh ! moi prier beaucoup ! »

Après un moment de réflexion, Mohamet ajouta avec vivacité :

« Moi, partir *fissa, fissa*, pourquoi père non vouloir moi ici. Adieu. »

Je n'avais pas encore eu le temps de me lever

de terre, que l'enfant m'avait déjà quitté. Je le suivis des yeux dans sa course par-dessus les murs et les terrasses, et j'aperçus en même temps son père sur sa propre maison, le regard tourné du côté de la mer. Je tremblais pour Mohamet. Encore un saut, et il allait se trouver en face de son père. Là, il faudrait s'expliquer, et sans doute l'enfant serait puni. Je supposai que Mohamet, découvrant bientôt son père sans en être vu, aurait la précaution, en arrivant sur la terrasse, de se glisser dans l'escalier. Quelle ne fut donc pas ma surprise, lorsque je vis le jeune garçon qui venait de s'élancer, léger comme une gazelle, du dernier pan de mur, sans être vu de son père, au lieu de s'esquiver, courir à lui, lui prendre la main, la lui baiser et lui parler avec vivacité en lui montrant son livre et ma maison. Le vieillard restait attentif, et l'enfant parlait toujours. Comment cette explication allait-elle finir? J'étais dans l'angoisse; je priais intérieurement, lorsque je vis enfin le père passer sa large manche sous ses yeux, prendre son fils entre ses bras et le serrer sur son cœur. Que lui avait dit Mohamet? J'aime à croire que vous l'avez deviné; dans le cas contraire, demandez-le à vos parents, qui vous l'apprendront tout aussi bien que moi.



Monsieur toi-même ! Ne vois-tu pas qu'on s'amuse ?

XVI

LE PETIT HOMME

Auguste, jeune garçon de onze à douze ans, avait la fureur de passer pour un homme, et, qui plus est, pour un homme entendu sur toutes choses. Ce n'est pas qu'il eût un grand amour pour la science et une noble admiration pour le mérite; non, il

ambitionnait seulement la réputation que donnent le mérite et la science. Paraître, et non pas être, tel était son plus vif désir; et s'il faisait quelques efforts pour s'instruire en réalité, c'était uniquement pour faire étalage de son savoir aux yeux du monde. Mais vous connaîtrez mieux notre petit grand homme quand je vous aurai raconté son histoire.

Auguste voulait, avant tout, paraître de haute taille, et vous savez qu'on ne se grandit pas à volonté; aussi, dans son impatience, se mesurait-il souvent contre la muraille, et voyait-il avec désespoir que la marque du lendemain tombait toujours exactement sur celle de la veille. Las d'observer des progrès aussi lents pour son impatience, il imagina de s'y prendre autrement pour atteindre le même but; il pria son père, du ton le plus indifférent du monde, de lui faire faire des souliers à talon et un chapeau à haute forme. Puis, trouvant que les souliers ne le grandissaient pas suffisamment, il plaça lui-même à l'intérieur une fausse semelle de carton. Jugeant que le chapeau ne s'élevait pas assez haut, il en garnit la coiffe d'une doublure de papier pour le soutenir le plus possible au sommet de sa tête; si bien qu'Auguste, placé sur ses souliers comme sur des échasses, et surmonté de son feutre en équilibre, comme le schako d'un conscrit, avait un air parfaitement ridicule, et,

comme cela arrive toujours, il était ridicule sans même s'en douter.

Il est inutile de vous dire qu'il marchait droit, roide comme une barre, et qu'il portait une haute cravate; inutile de vous apprendre que, d'un jonc à battre les habits, il s'était fait une canne qui, dans les rues, lui servait à faire le moulinet, tout en fredonnant un grand air d'opéra. Tout cela, vous l'avez vu, sinon fait vous-mêmes.

Un peu plus tard, son désir le plus vif ne fut peut-être plus celui de paraître homme par la hauteur de sa taille; car il avait entendu dire que César et Napoléon étaient eux-mêmes de petite stature. Dès lors son ambition se porta plus habituellement à paraître capable de tout faire et de parler sur toutes choses; or, comme il allait au collège depuis un an, il avait du moins le prétexte de jaser à tout venant sur les mathématiques: c'est ainsi que toujours il nommait ses additions et ses soustractions; sur le latin, car il traduisait l'*Epitome*, et sur la langue française, dont il conjuguait les verbes. En se rendant en classe, il marchait d'un air grave dans la rue, serrait avec orgueil ses livres sous son bras; il aurait volontiers dit aux passants: « Regardez donc! je porte des livres grecs et latins! » Un jour que sa bonne lui dit, par forme de conversation: « Dans quelle classe êtes-vous donc, au

collège? — En huitième, répondit-il. — Quoi! reprit la bonne, vous avez déjà passé votre septième, votre sixième?... » Auguste se sauva bien vite pour n'avoir pas à répondre, et resta tout fier en songeant que, grâce à une erreur, quelqu'un, même une cuisinière, le crût plus savant que beaucoup d'autres. Aussi son frère aîné, âgé de seize à dix-sept ans, lui disait-il quelquefois, pour se moquer de lui : « Tu as un tel amour pour l'encens, que tu le recevrais volontiers au bout d'un manche à balai ! »

Il faut vous dire qu'Eugène était un terrible frère pour Auguste, et lui faisait payer souvent bien cher ses airs d'importance; vous allez en juger par un seul exemple. Auguste avait entendu dire que les hommes d'esprit étaient assez ordinairement distraits, et dès lors notre petit homme voulut jouer la distraction. Eugène s'en aperçut et se promit à l'occasion de s'en moquer. Un jour qu'à table il pria Auguste de lui faire passer la salière, celui-ci fit semblant de ne pas l'entendre, toujours pour se donner des airs de préoccupation. Eugène, devinant l'intention de son frère, se tourne de l'autre côté et dit à demi-voix à son voisin : « Auguste est sans doute un homme d'esprit, car il est bien distrait. » En entendant ces paroles, Auguste sentit le rouge lui monter au visage, et, sans attendre une nou-

velle demande, il fit passer le sel à son frère en même temps qu'une grosse injure.

« De quoi te plains-tu ? dit Eugène. — De tes mauvais plaisanteries. — Mais aussi, pourquoi ne pas me faire passer la salière ? — Je ne t'avais pas entendu. — Et pourquoi donc me l'as-tu fait passer ensuite, quand je ne la demandais plus ? — Parce que tu en parlais de l'autre côté à demi-voix. — Il paraît que tu entends mieux quand on parle aux autres et à voix basse, que lorsqu'on s'adresse à toi-même à voix haute. En ce cas tu n'es guère distrait ; c'est étonnant pour un homme d'esprit ! »

Un être vaniteux ne peut aimer personne, car il s'aime lui-même ; il doit même haïr ceux qui blessent son amour-propre ; aussi Auguste n'aimait-il guère son frère. Il craignait à chaque instant de lui fournir l'occasion de se moquer de lui, et cette pensée le mettait à la torture. Il n'avait quelque tranquillité que lorsque Eugène était absent, et son bonheur était au comble lorsqu'à sa place se trouvait quelque personne du dehors pour le voir et l'écouter.

Un jour qu'Eugène était allé dîner en ville sur l'invitation de ses jeunes amis qui avaient grand soin d'éviter son frère ; un jour, dis-je, Auguste se trouvait ainsi débarrassé de son épine, et d'autant plus heureux qu'à côté de lui son père avait placé

un étranger qu'il avait invité à souper. Au dessert, le père et l'étranger s'entretenirent sur différents sujets ; sur tous, Auguste voulait ajouter un mot, faire une réflexion, et sur tous, à peu près, il disait une sottise. Toutefois, soit civilité de l'étranger, soit inattention de la part du père, ni l'un ni l'autre ne reprenaient l'enfant. Auguste, enhardi par cette tolérance, disait toujours de plus grosses bêtises, dont il était de plus en plus satisfait.

« Je ne sais, dit l'étranger, si, quittant Paris pour me rendre à Marseille, je ferai bien de passer par Lyon ? — Ce n'est pas la route la plus directe, dit le père. — Non, ajouta l'étranger, mais c'est peut-être la plus douce, en prenant le bateau à vapeur sur le Rhône, la Saône et sur la Seine elle-même. »

Auguste, voyant que la question pouvait être controversée et entendant parler de bateau à vapeur sur la Seine, ne douta pas que ce ne fût celui sur lequel il avait fait un voyage à Rouen ; cependant pour n'avoir pas l'air, aux yeux de son père, de ne savoir nommer qu'une ville où il était allé, il dit d'un air capable :

« C'est juste, en prenant le bateau à vapeur vous passerez par le Havre, port de mer, et vous voilà tout de suite à Marseille. »

Le père et l'étranger continuèrent sans répondre,

et Auguste écouta toujours plus content de lui-même.

« Une fois à Marseille, où comptez-vous aller ? dit le père. — Je compte visiter le nord de l'Afrique. »

Auguste avait toujours entendu dire qu'il faisait froid dans le Nord, et, sans s'inquiéter de quel nord il s'agissait, il se hâta d'ajouter :

« Puisque vous allez au nord, vous ferez bien de prendre votre manteau. »

Cette fois le père eut honte pour son fils ; mais pensant que peut-être l'étranger ne l'avait pas entendu, il reprit la conversation, et Auguste, de plus en plus fier, se mit à l'affût de toutes les occasions pour placer un mot. Comme on le laissait dire, il ne doutait pas d'avoir fait merveille, et posant enfin son coude sur la table, appuyant sa tête penchée sur la paume de sa main, il se mit à écouter de l'air le plus sérieux.

« Puisque vous traversez le midi de la France, reprit le père, je vous prierai de m'envoyer..... — Mais, papa, monsieur t'a dit qu'il se rendait au nord de l'Afrique ; ce n'est donc pas dans la direction du midi de la France. — Marie ! cria le père à pleine voix. Marie parut.

« Allez coucher cet enfant ! »

Auguste resta stupéfait ; il croyait avoir fait mer-

veille, et on l'envoyait au lit! il s'imaginait avoir été compté pour quelque chose, et on allait délibérer sans lui! Depuis quelques instants, son frère était rentré; il avait écouté silencieusement, et sans être aperçu, la conversation; il arrêta donc Auguste à son passage et lui dit :

« Où vas-tu? — Me coucher. — Au nord ou au midi? — Laisse-moi tranquille! — Passeras-tu par le Havre ou par Lyon? — Tu m'ennuies! — Je te conseille de prendre ton manteau. »

Pour ne pas en entendre davantage, Auguste alla bien vite se mettre au lit, mais il ne put dormir; ce cri : « Allez coucher cet enfant! » retentissait encore à son oreille; il avait pénétré comme une flèche dans son cœur. Lui, qui s'était cru admiré tout à l'heure, soupçonne maintenant qu'il a dit quelques bévues, et même seul dans sa chambre il rougit en songeant à la triste opinion que son père et l'étranger doivent avoir conçue de lui. Passer pour un sot, quand on tient si fort à la réputation d'esprit; s'entendre nommer enfant, quand on se croit un homme; être mis au lit, lorsqu'on se juge nécessaire à la société, oh! c'est trop de honte à la fois, surtout pour un si noble front! Enfin la fatigue l'emporta, et le sommeil ferma les yeux d'Auguste. Hélas! ce fut en vain; en songe encore, le petit homme voyait se promener autour de lui des géants

d'une si haute taille qu'à peine il atteignait la cheville de leur pied et qu'il pouvait passer inaperçu entre leurs jambes ! « Pauvre vermisseau, se dit-il dans un moment de retour sur lui-même, comme on n'en retrouve que dans les songes, que suis-je à côté de tels hommes ? » Et levant les yeux au ciel, il crut entendre une voix lui crier : « Et qu'es-tu, à plus forte raison, à côté de ton Dieu ? » Cette pensée l'éveilla en sursaut ; le jour parut, et Auguste fut le lendemain tout aussi content de lui que par le passé. Aussi n'était-il pas à bout de ses tribulations.

Son frère aîné, en rentrant la veille, avait rapporté une invitation pour lui de la part du maître de la maison où lui-même avait passé la soirée. Auguste s'était informé de son frère de quelle manière on y avait passé le temps, et comme il en avait appris qu'on y avait tour à tour causé, chanté, touché du piano et pris une superbe collation, il ne douta pas qu'il n'en fût de même pour le jeudi suivant. Mais c'était une erreur inspirée par ces ridicules prétentions d'être un jeune homme ; car si cette fois on l'avait invité, c'est qu'il s'agissait d'une fête d'enfants où l'on devait jouer à colin-maillard et aux quatre coins.

Auguste se prépara donc pendant toute la semaine pour se mettre à la hauteur de la société

qu'il comptait rencontrer; il mit double semelle dans ses souliers, double garniture dans son chapeau, et porta, s'il est possible, sa noble tête encore plus haut, allongeant son cou si longuement encravaté qu'on l'eût pris pour celui d'une cigogne. Il examina plus d'une fois (j'ose à peine le dire), il examina plus d'une fois devant sa glace si sa lèvre supérieure ne commençait pas à se garnir de moustache; et à force de bonne volonté et d'illusion, il prit pour de la barbe ce qui n'était que du duvet. Pour être à la hauteur des circonstances quand le grand jour viendrait, il travailla pendant la semaine à se façonner au rôle de petit monsieur qu'il voulait jouer. Parfois il gardait un long silence; dans d'autres moments, il s'accoudait sur la table, un livre sous les yeux, prenait un air méditatif, laissant échapper quelques interjections, souriant ou levant les épaules; et quand Eugène le surprenait dans cette position, il avait coutume de lui dire : « Tu as presque l'air de quelqu'un! »

Las du supplice qu'on lui faisait subir à la maison, Auguste s'estima doublement heureux lorsque arriva le jour fixé pour sa grande soirée.

La nuit, cette fois, lui semblait venir bien lentement, et le soleil n'était pas encore couché que déjà monsieur s'occupait de sa toilette. Quand il l'eut terminée, il fit un tour de clef à la serrure,

plaça deux flambeaux sur la cheminée, et se mit à parcourir sa chambre la canne à la main, pour juger d'avance la bonne tournure qu'il aurait en passant dans la rue. Quand il eut assez goûté son simulacre de promenade, il en vint à l'exercice de l'entrée dans un salon. Le chapeau sous le bras, il faisait de profonds saluts à la haute société qu'il se figurait déjà devant lui ; il s'approchait ensuite de la maîtresse de la maison (c'était une grande chaise près de la cheminée), lui présentait ses respects, lui demandait de ses nouvelles, et il profitait de sa proximité de la glace pour y jeter un coup d'œil en passant. Malheureusement la cheminée était plus haute qu'Auguste n'était grand ; il monta donc sur un tabouret pour se mirer à son aise. Ici, face à face avec son image, il se souriait à lui-même, se donnait de petits soufflets en signe de caresses, arrondissait le nœud de sa cravate, remontait son col de chemise un peu trop enfoncé, jusqu'à ce qu'enfin il entendit sonner sept heures et demie, et se hâta de partir pour arriver à huit heures précises.

Le voilà donc parti. Chemin faisant, il arrange les phrases qu'il doit prononcer en entrant ; il voit d'avance la haute société ; il se figure déjà qu'il est accueilli par un murmure flatteur, tandis qu'il baisse orgueilleusement les yeux pour se donner un air d'intéressante modestie.

Tout en arrêtant ces petits détails dans sa tête, il arrive, monte, se présente; le salon s'ouvre, il entre, et..... O surprise! ce ne sont ni de jeunes messieurs, ni de jeunes personnes, mais tout simplement une société de petits enfants!

« Ah! voilà Auguste! s'écrie un jeune garçon en lui lançant une paume qui renverse son chapeau. — Es-tu boiteux, lui dit un second, que tu aies pris une canne pour marcher? — Allons! arrive dit un troisième; nous jouons au cheval fort; tu seras mon bourriquet. »

Et c'étaient une joie, un vacarme, un pêle-mêle à ne pouvoir ni s'entendre, ni s'y reconnaître. Auguste n'avait plus ni canne ni chapeau, on l'avait déjà poussé au milieu du cercle, et un des enfants se préparait à lui sauter sur le dos, lorsqu'enfin, revenu de sa première surprise, il reprit son grand air de dignité et alla saluer la petite fille de la maison, comme si ç'eût été la maîtresse; car il avait si bien arrêté d'avance dans son esprit tout ce qu'il devait faire qu'il ne put, malgré ce changement de société, retenir ce premier mouvement.

« C'est pas ça, dit un des enfants; nous ne jouons pas la comédie! Nous jouons au cheval fort; à ton tour, paillasse! »

Et il lui grimpe sur le dos, comme un écureuil monte sur un arbre; et comme un tel arbre n'a pas

de branches, l'enfant-écureuil se cramponne tour à tour à son habit, à sa cravate, à sa chemise, et fait dans sa toilette des ravages épouvantables ! Auguste, pour sauver au moins sa frisure et s'épargner quelques tirées de cheveux, couvre de ses deux mains son toupet et ses faces. Mais, bah ! l'autre est déjà à cheval sur ses épaules et chante victoire !

C'en était trop. Auguste se fâche et dit que ce n'est pas ainsi qu'on se conduit en société ; il répare le désordre de ses vêtements et va s'asseoir dans un coin.

« Messieurs, dit le cavalier, il paraît qu'Auguste est malade ; laissons-le tranquille et continuons. »

En effet, Auguste resta tranquille et les autres reprirent leurs jeux. Mais enfin, après s'être remis et avoir un peu oublié le rôle factice qu'il s'était imposé, la nature reprit le dessus ; les jeux enfantins attirèrent l'attention du petit homme, qui, sans lever la tête, levait les yeux et les regardait en dessous, d'abord avec mépris, puis avec indifférence, et enfin avec le désir de s'y mêler. Cependant il n'osait pas encore. Plus d'une fois il avait été sur le point de s'élaner au milieu de la mêlée ; mais toujours la vanité l'avait retenu. « Je vais passer pour un enfant, » se disait-il, et alors il restait immobile à sa place ; si bien que, tandis que tous

se divertissaient on ne peut mieux, lui s'ennuya on ne peut plus.

Enfin la collation arriva. Pour ne pas embarrasser le salon d'assiettes et de tables, les rafraîchissements furent présentés sur des plateaux. Auguste, assis près de la porte, fut le premier auquel on les offrit. Comme il avait souvent remarqué qu'à table un étranger refusait d'abord ce qu'il acceptait ensuite, il crut devoir, par bon ton, agir de même ; c'était encore une manière de se faire petit homme ; mais les domestiques, qui n'étaient pas habitués à ce qu'on usât de façons avec eux, n'insistèrent pas le moins du monde pour lui faire accepter, et ils passèrent outre emportant pâtisseries et sirops. Auguste resta sot comme un panier ; mais il n'osa rien demander ; il dut ainsi regarder boire et manger ses camarades, comme depuis une heure il les regardait jouer.

« Quand je vous disais qu'Auguste était malade, dit l'intrépide sauteur..... Voyez, il ne prend pas même une meringue ! »

Les rafraîchissements enlevés, la bande enfantine reprit ses jeux. Il se faisait tard, Auguste comprit, que s'il persistait dans ses prétentions, il se retirerait sans beaucoup s'être amusé. Il prit donc sur lui de quitter sa place ; il s'approcha des joueurs comme s'il ne voulait que les regarder faire, mais

personne ne l'invitait. De temps en temps il disait un mot, il ramassait une raquette, il souriait pour faire comprendre qu'il prendrait aussi plaisir à tous ces jeux ; mais il ne voulait pas s'y inviter lui-même.

« Voyons, lui dit toujours le cavalier, mon cheval, veux-tu jouer, oui ou non? — Non, répondit Auguste, vexé de l'apostrophe. — Eh bien, approche-toi un peu plus loin. »

Tout le monde partit d'un grand éclat de rire. Auguste seul ne riait pas. Toutefois il fit une réflexion, il se dit qu'il manquait son but et qu'en voulant ainsi se faire admirer il se faisait moquer de lui ; il résolut donc de jouer, mais de jouer avec dignité. Or la dignité dans les jeux d'enfants est aussi rare que difficile. Auguste ne courait pas, mais il marchait ; il ne lançait pas la balle échappée de la main du joueur, mais il la lui portait lentement ; il ne disait rien sans faire de longues phrases, en sorte que tout cela impatientait ses compagnons.

« Voyons ! lui disait notre intrépide, as-tu donc mal en même temps aux jambes, à la langue et aux mains? — Monsieur... — Monsieur toi-même ! Ne vois-tu pas qu'on s'amuse ? — Permettez que j'aie l'honneur..... — Oh ! l'honneur ! le pédant ! Quant à moi j'ai bien l'honneur de te saluer. »

Un nouvel éclat de rire retentit dans la salle ; on faisait cercle autour d'Auguste comme autour d'une bête curieuse. Il était en proie à la plus grande confusion lorsque la porte s'ouvrit, son frère venait le chercher ; il entra, et en entendant les rires des enfants et voyant l'air benêt de son frère, il s'informa de sa mésaventure que chacun s'empressa de lui raconter. Eugène ne put s'empêcher de rire, et Auguste n'y pouvant plus tenir prit la porte pour aller mettre son manteau dans l'anti-chambre. Tandis qu'il faisait sa toilette de départ, il entendit les domestiques causer dans la pièce voisine ; il crut reconnaître son nom. « Monsieur Auguste, » avait-on dit. Le mot de monsieur avait agréablement frappé son oreille ; il s'approcha, colla son oreille à la porte mal jointe, et il eut le bonheur d'entendre ce qui suit :

« Avez-vous remarqué quel air d'importance il avait lorsqu'il a dit avec emphase : *Annoncez monsieur Auguste de Montorgueil !* — Et à moi, quand il m'a remis son manteau, comme il m'a dit : *Garçon, prenez ça !* — Croiriez-vous que moi je l'ai vu, dans sa sottise, faire tapisserie toute la soirée, crainte de se compromettre en jouant ? — Oh ! oui, quel air ostrogoth il avait ! — Mais ce qu'il y a de bon, c'est qu'il ne le croit pas ! — Oui, vraiment ! il s'estime quelque chose. — Pour moi, je préfère cent

fois notre petit Gustave, simple, naïf, ouvert, affable envers tout le monde. — Aussi ne ressemble-t-il guère à monseigneur Auguste, homme de quatre pieds et pédant d'une toise ! — Mais pour moi, ce que j'y vois de plus curieux, c'est qu'il ne s'en doute pas. — En effet, et ce serait lui rendre un grand service que d'avoir le courage de le lui dire. — Oui, mais qui donc ose dire la vérité aux gens vaniteux ? »

La conversation allait continuer sur ce ton lorsque la porte s'ouvrit, et Auguste, l'oreille tendue, se trouva bouche bée en face de la demi-douzaine de domestiques qui, en attendant leurs jeunes maîtres, venaient de faire de lui un si pompeux éloge. Il fut évident pour tout le monde qu'Auguste avait écouté à la porte. Cette rencontre inattendue produisit d'abord un moment de silence ; mais Eugène, qui, sortant à son tour du salon, avait surpris son frère dans cette position immobile, sans en être aperçu, et qui maintenant était témoin de sa nouvelle déconfiture, Eugène, dis-je, partit par un éclat de rire qui fut contagieux ; car les domestiques, ne pouvant se contenir, éclatèrent à leur tour.

Auguste était comme cloué à sa place, il grinçait des dents, serrait les poings, frappait du pied, mais tout cela en pure perte, car les rieurs n'étaient pas

de son côté. Il prit donc pour la première fois peut-être le plus sage parti : ce fut de se taire et de sortir.

En revenant à la maison son frère voulut causer avec lui, mais ce fut en vain ; Auguste garda un silence obstiné. Pour l'engager à parler Eugène lui fit passer quelques bonbons qu'il avait lui-même acceptés ; Auguste les prit, mais il n'en parla pas davantage. Eugène suspendit donc ses largesses et dit qu'il ne les recommencerait qu'à leur arrivée à la maison.

En effet, en entrant le frère aîné passa dans la chambre, découpa, en petites bandes semblables à des devises, quelques feuillets d'un livre, et ouvrant les papillotes qui lui restaient, il mit à l'intérieur ces papiers à la place des rébus qui s'y trouvaient. Ensuite, revenant vers son frère, il lui remit le tout en lui disant :

« Je sais que tu n'as presque rien pris de la collation, il est juste cependant que tu en aies ta part ; prends donc ceci pour le manger dans ta chambre avant de te coucher. »

Cet excès de complaisance étonna bien un peu le petit homme de la part de son frère ; mais enfin, comme les bonbons étaient là et qu'il n'avait qu'à les accepter, il laissa le raisonnement et prit les papillotes.

« Enfin ! se dit-il une fois retiré dans sa chambre, me voilà seul, personne ne viendra me molester ici et je pourrai manger en paix. Voyons ! ouvrons celle-ci, non, celle-là, non, toutes deux. Oh ! une devise, lisons :

« Qui est-ce qui met une différence entre toi et les autres ? et qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu l'as reçu pourquoi t'en glorifies-tu ?

« Oh ! c'est pas amusant. Voyons l'autre. Tiens ! c'est du même papier, mais c'est plus long :

« Parez-vous d'humilité, car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. »

« Quelle idée ces confiseurs de mettre là de semblables devises ! A une autre :

« Que personne ne s'abuse lui-même ; si quelqu'un d'entre vous se croit sage, qu'il apprenne à se reconnaître fou afin de devenir véritablement sage. »

« Encore ! Et celle-ci :

« Que celui qui voudra être le premier parmi vous devienne le serviteur des autres. »

« Et celle-là :

« Les gens du peuple ne sont que vanité ; les nobles ne sont que mensonge. Si on les mettait tous ensemble dans une balance, ils ne pèseraient pas plus que le néant. »

« Toujours ! Oh ! c'est fait exprès, je n'en veux

plus ! On dirait que le marchand s'est entendu avec mon frère, avec ces domestiques, avec ces enfants ! Oui, mais je m'en vengerai ! je mangerai tous les bonbons. A celui-ci :

« Venez, prosternons-nous dans la poussière devant l'Eternel notre Créateur ; il est notre Dieu et nous sommes son peuple. »

« A celui-là :

« Ainsi a dit Celui qui est au ciel : J'habiterai avec celui qui a le cœur brisé et qui est humble, afin de les vivifier et de les purifier. »

« Ah ! voici :

« L'Eternel a en abomination tout homme hautain. L'orgueil marche à sa ruine, et la fierté précède l'écrasement. »

Cette fois, le dégoût des douceurs se faisant sentir, Auguste devint plus sérieux ; il eut honte de lui-même, et pour échapper au châtement de sa conscience il alla se coucher.

Le lendemain il se leva ; mais comment, le même ou bien changé ?

Mes jeunes lecteurs, vous-mêmes me direz cela plus tard. En attendant, apprenez où naquit Jésus : dans une étable ; sachez avec quels hommes il consentit à vivre : des pêcheurs de poissons ; voyez

quel exemple il vous laisse : il lava lui-même les pieds de ses disciples ; écoutez ce qu'il vous dit : « Je suis humble de cœur ; » et voyez enfin où il vient mourir : sur la croix des esclaves !

FIN DES CONTES ET HISTOIRES.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Introduction.	4
II. J'en ferais bien autant !	7
III. Deux amis.	23
IV. Une sottée.	37
V. L'innocence.	51
VI. Confiance en Dieu.	57
VII. L'orphelin.	65
VIII. Pierre.	83
IX. Le pardon.	99

X. Le petit ménage.	405
XI. Qui aimez-vous mieux?	449
XII. L'hiver.	423
XIII. Le premier jour de l'an.	433
XIV. Les souhaits des enfants.	447
XV. Mahomet.	461
XVI. Le petit homme.	484

